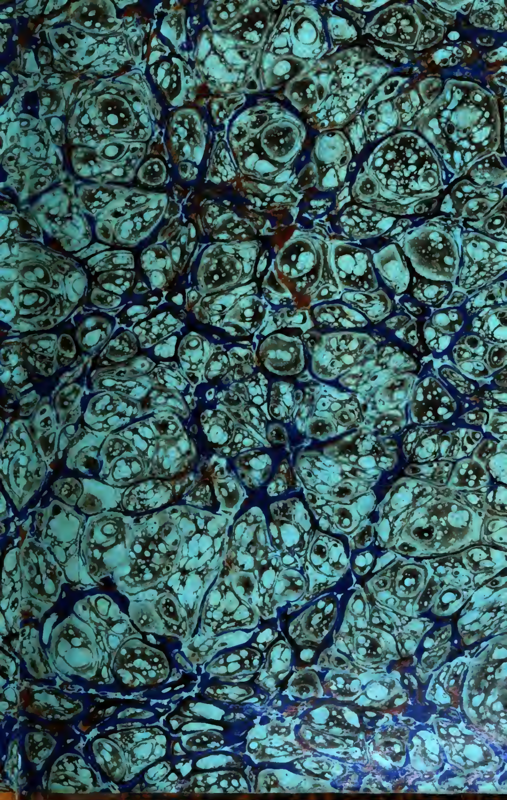

- PALLI


·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·
Grande Sala D.S.
6-VII-23



ANGE ET DIABLE

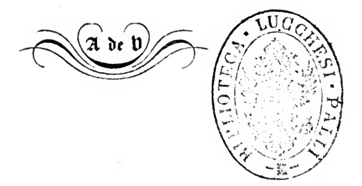
Clichy. — Impr. de Maurice Loignon et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

ANGE ET DIABLE

PAR

CLÉMENCE ROBERT





PARIS
ARNAULD DE VRESSE, LIBRAIRE ÉDITEUR
56, Rue de Rivoli, 56

ANGE ET DIABLE

(ANGES DE PARIS)

XXXII

LE TATOUAGE.

Les travailleurs laissèrent reposer un moment le marteau et lime pour aller prendre quelque réfection autour du panier porté par Antonine.

Perrott› se leva nonchalamment et alla prendre sa part de picorée, qu'il ne reçut pourtant qu'accompagné des reproches ; bandits et des réflexions de ceux-ci sur le désagrément voir dans leur nouveau compagnon une bouche de plus à ırrir, sans pouvoir tirer aucun parti d'un paresseux comme

— Ah! disait tout bas l'artiste graveur, s'il faut ici comme ıs le monde travailler pour vivre, ou ne pas vivre sans tra- llor, au diable le métier de bandit !

\ntonine accablée de fatigue, d'épuisement, s'était levée ır donner à boire aux compagnons.

Comme en versant le vin à la ronde elle remplissait le verre Dario, sa main mal affermie épancha une partie du liquide terre,

Son rude amant la punit d'un vigoureux soufflet.

— Ah! dit-il en riant, je te rends le soufflet que tu as autrefois donné au vicomte de Monclave.

— Tu as trop de conscience, Dario, dit-elle d'une voix stridente, tu me l'as déjà rendu dix fois.

— Enfin, reprit le bandit, tu l'as souffleté ton vicomte.

— Un jour qu'il laçait mal mes bottines.

— Ah! il faisait cela.

— C'était son bonheur et sa gloire.

— Sais-tu pourquoi je ne lace pas tes bottines, moi?

— Pourquoi?

— Parce que tu portes des sabots.

— Tu te trompes, Dario, mes sabots sont cassés, dit-elle en montrant ses pieds nus et ensanglantés, et je n'en porte pas.

— Que veux-tu, répondit son amant, tes beaux jours sont passés! Il en est des fortunes comme des plantes : celles qui poussent lentement durent longtemps, celles qui poussent trop vite passent de même... Il y a des fortunes d'oranger et des fortunes de champignons. Tu avais une des dernières, pauvre diablesse!

— Voilà ce qui m'en reste, dit-elle en serrant le singe noir entre ses bras.

— Il t'est fidèle parce que son poil est vieux, sa barbe blanche, et qu'il ne trouverait plus à plaire ailleurs.

— Oh! non, c'est qu'il sait, lui, les égards que l'on doit toujours à une femme.

— Une créature comme toi n'est pas une femme... ni femme, ni autre chose, ainsi... va au diable!

— Je sais... tu trouves du plaisir à m'insulter parce que je suis malheureuse et que cela me fait un peu plus souffrir... Ah! *Dario,* ton nom veut dire *le Jour,* mais c'est bien par dérision... ton visage est noir comme la nuit d'hiver, et ton âme mauvaise comme l'heure de minuit.

— De quoi te plains-tu, mignonne! dit-il d'un ton doux; puis il ajouta en empruntant les paroles d'amour d'un drame alors à la mode : *J'ai souvent manqué de pain, tu n'a jamais manqué de rubans...* c'est-à-dire de *sacré chien...* Ainsi, bois un coup et va te coucher...

Antonine avala un plein verre d'eau-de-vie et alla s'étendre sur la terre de la caverne avec son singe.

Les bandits retournèrent se mettre à l'ouvrage et travail-

ɔnt avec plus d'ardeur, animés par le vin et par l'approche jour, qui les avertissait de finir dans le peu d'instants qui r restaient les instruments du vol s'ils voulaient bientôt ı servir.

.a forge jetait un feu d'enfer ; tout l'intérieur de la carrière it d'un rouge ardent.

ıu centre de cet orbe embrasé, entouré des rayons de ce ɔil souterrain, on voyait Tripart Sans-Tache, à la taille létique, le haut du corps nu et velu d'un crin noir, l'œil en sous ses épais sourcils, les veines d'un bleu sombre et gon-ʼs, faisant saillir au dehors la vigueur extraordinaire de ses mbres, la face osseuse empourprée du reflet de la forge et montée d'une énorme crinière.

.a forte tête, le corps musculeux de cet être gigantesque ıblaient durs comme le fer qu'il battait, et le rouge em-sé qui venait se peindre sur son visage montrait aussi l'am-on sauvage dont le bandit était enflammé.

)errière lui, ses deux compagnons, accroupis sur la terre et upés à limer le fer, dessinaient leurs formes crochues, leurs uvements saccadés sur le fond lumineux de la carrière.

.a femme en haillons, le pauvre voleur débile et craintif, irés dans la demi-teinte, et, dans leur pose immobile et ıttue, se confondaient avec les objets de rebut, les mauvaises rres, les masses de gravier qui encombraient le sol.

.a lumière abaissée de la forge prolongeait en hauteur les bres crues de toutes ces figures, qui allaient se peindre à la ıte. On voyait flotter sous ce vaste cintre des silhouettes de ıres humaines, de masses de pierres aiguës, de fagots, de illes poutres dressées de toute part dans le souterrain.

'errotte, qui avait des velléités d'artiste depuis qu'il était ıdit, regardait passer ces sombres images avec le prestige y ajoutait son imagination.

:t il disait tout haut :

– Je cherche des augures dans la forme des nuages... Notre , à nous, c'est la voûte de la caverne; les nuages, ce sont fumées et les ombres de cet antre empoisonné... Il doit y ɪir là des signes qui indiquent les arrêts du sort... et je rai bien si l'entreprise pour laquelle flamboye la forge ssira ou non.

)ui..., à droite..., dans ces grandes ombres agitées, je dis-ʒue un dragon ailé... ce dragon qui vole, ce doit être le

hardi voleur à sa besogne... d'autant mieux qu'avec ses cornes et sa queue de sepent, il est horriblement laid... De l'autre côté de la voûte, il y a quelque chose qui décrit une grande croix devant des espèces de pilastres... Ceci est assurément le portique de la maison religieuse... Le monstre s'agite toujours et il avance... la croix reste immobile... donc elle défend mal l'entrée du sanctuaire, et le dragon va y pénétrer...

Ah! mais non!... voilà tout à coup qu'il pâlit et se déforme... comme si une main invisible l'avait touché... c'est à faire pitié... Sa queue s'en va d'un côté et sa tête de l'autre... Il a perdu ses griffes, et, sans griffes, il ne saurait plus rien prendre... Ah! le pauvre monstre... Maintenant le voilà tout à fait effacé...

Les augures sont funestes... Le vol à l'hôtel des Missions ne réussira pas.

— Tais-toi, mille tonnerres! ou je t'étrangle! dit Dario, stupide rêveur, qui ne sais rien faire, et qui veux ôter aux autres le cœur à l'ouvrage.

— Et puis, ton pronostic vient mal à propos, Perrotte, ajouta Boniface, car voilà les deux clés finies de limer et parfaitement réussies... Les monseigneurs, pinces et limes dans le meilleur état du monde.

En effet, Sans-Tache déposa tout à fait son marteau et se croisa les bras.

— Voyons, reprit Boniface, quel jour choisit-on pour se servir de ces clés là?

— D'abord, répondit Dario. je retournerai demain visiter le logement qui doit nous servir de passage; je mesurerai exactement de l'œil les distances, afin quo notre planche jetée en pont volant d'une fenêtre à l'autre ait les dimensions nécessaires. J'examinerai attentivement les êtres de toute la localité, et j'irai vous faire mon rapport.

— Le soir, à neuf heures, chez le père Lalyre, dit Boniface.

— C'est convenu, répondit Dario.

— Il est bien entendu aussi, dit Tripart Sans-Tache, que Dario et moi, nous entrerons seuls dans l'hôtel des Missions. Vous, vous resterez dans le local qui nous servira de passage. Perrotte maintiendra la planche sous nos pas. Boniface veillera à toute surprise du portier ou des gens de la maison; Antonine fera la garde dans la rue.

— Assurément, dit Boniface, je ne me mêle pas des expé-

ions où il peut y avoir autre chose à faire qu'à vider une isse.

— Ni moi non plus, dit Perrotte.

— Je m'approprie le bien d'autrui, ajouta le joueur d'or-e, mais je respecte sa vie... parce qu'il y va de la mienne.

— Moi aussi, dit Perrotte, j'aime la prudence.

— Une fois l'affaire faite, dit encore Boniface, j'offre le recel; ı boutique de ferraille servira de cage à l'oiseau.

— Moi, j'offre d'en prendre ma part, dit Perrotte.

Antonine consentit en ne disant rien, car elle dormait du mmeil de l'alcool.

— Et le jour? dit Dario; il faut le fixer.

— C'est tout fixé, prononça Sans-Tache; si nous sommes êts demain, c'est après demain qu'il faut agir.

— A l'heure de matines, dirent les autres.

— Oui, répéta d'une voix profonde le formidable bandit, à eure de matines, dans la chambre de Savinien le mission-ire.

Après ces paroles qui avaient quelque chose de solennel, ipart aîné s'assit sur une large dalle; Dario alla prendre dans creux des parois une boîte d'étain accompagnée d'un étui, il revint s'asseoir près de son compagnon.

Antonine, à un appel de son maître, s'éveilla, se leva de sa uche, prit la lampe de fer et la tint devant les bandits.

Boniface et Perrotte, debout près des deux brigands de pre-er ordre, les bras croisés et les yeux fixés sur eux, atten-ient ce qui allait se passer.

Lorsqu'une affaire importante est résolue entre des malfai-ırs, ils se lient à cette entreprise par un signe tatoué sur la au, et qui est pour eux l'engagement solennel après lequel il impossible d'y renoncer.

Ainsi, Sans-Tache et Dario, ces vieux routiers du crime, al-ent, pour consacrer leur résolution, ajouter un signe caracté-tique aux figures et aux caractères particuliers qui couvraient jà leurs bras et leur poitrine.

La forge était éteinte; l'obscurité épaisse qui habitait tou-ırs cet antre était revenue l'envahir; il n'y avait dans l'éten-e que le point lumineux de la lampe, versant son étroit rayon ns le cercle resserré des bandits.

Sans-Tache, le géant, demi-nu, tendait son formidable bras oit en appuyant le poing sur son genou. Dario, ayant roulé

sa manche jusqu'à l'épaule, tendait aussi son bras, également nu et dans la même attitude.

Un profond silence s'était fait dans la caverne.

La lumière qui se répandait sur ces bras velus et musculeux montrait dans la partie interne, où la poudre et le feu avaient pu mordre, des figures diverses tracées en lignes d'un rouge noir et bizarrement entremêlées. Ces bras avaient l'aspect et presque la valeur des arabesques antiques.

Le tatouage est le blason du sauvage et du bandit de nos villes, de l'homme qui vit de rapines et de sang sur tous les points de l'univers.

Et ce blason est plus vrai, plus sérieux que celui des princes, ducs et pairs, dont il faut se dépouiller en sortant de la vie; le bandit porte encore le sien dans la fosse.

Il se trouve là des figures de toute espèce et même des emblêmes de sentiments, mêlés à ceux du crime dans ces diaboliques images.

On voyait sur le bras du farouche Tripart *un cœur,* signe d'amitié, quoiqu'il fût difficile de comprendre ce qu'il avait jamais pu aimer dans sa vie mystérieuse et terrible.

A côté, il y avait *un bouton de rose*, signe qui signifie l'amour chez ce peuple barbare. Étrange emblême à trouver là !... Rose qui fleurit dans les cavernes, les prisons, les bagnes, pour celui qui peut-être n'a jamais vu un rosier sur sa route.

Puis *un oiseau* aux ailes déployées, dont la figure plus compréhensible exprime l'essor du bandit, volant vers son but, planant sur toutes les barrières pour arriver à saisir sa proie.

Un serpent, tracé par une ligne bleue, dessinait sa forme tortueuse sur la peau jaunâtre et se glissait dans l'ombre du duvet qui couvrait le bras. Le reptile devait être aussi du tableau, car le malfaiteur rampe aussi bien qu'il vole, et, de l'ombre où il se cache, il lance son dard d'acier au passant qu'on trouve mort et dépouillé dans la rue.

Sans-Tache prit dans l'étui une fine aiguille emmanchée de bois; il la promena sur la peau dans la partie interne de son bras en déchirant l'épiderme, et, avec l'art du dessinateur que les bandits doivent posséder, il traça ainsi la forme d'*une ancre*.

Sur cette déchirure assez profonde, il répandit une ligne de poudre qui en suivit les contours, et il y mit le feu.

Sous l'impression de la brûlure qui courait dans la chair vive,

s-Tache ne sourcilla pas, soit qu'il sût dominer la douleur, que cette nature d'airain fût endurcie jusqu'à ne pas la sentir.

)ario en fit autant.

:ette figure, ajoutée aux autres signes de tatouage, voulait que l'entreprise était décidée, que ses auteurs avaient l'*ancre* dans leur résolution. Si le coup échouait, on trace, après l'ancre *une croix,* et *une palme* s'il était couronné succès.

lais, en tout cas, l'attentat contre la fortune et peut-être la du missionnaire Savinien était irrévocablement arrêté.

.près cette importante cérémonie, les bandits sortirent de la rière aux dernières ombres de la nuit pour se retrouver le à la taverne du père Lalyre.

XXXIII

LES ENFANTS EN VOYAGE.

:n même temps, au jour qui se levait, les deux enfants voya-rs que Mme Nicole avait fait éberger la veille à l'auberge Point-du-Jour reprenaient leur route vers Paris.

.a bonne mère de charité avait payé avec leur coucher leur euner du lendemain. Ils partaient donc bien reposés, bien rris, bien-gais, et ne pensant pas qu'ils pussent plus jamais urer la fatigue ou la faim.

.e petit garçon et sa sœur marchaient le front haut, la figure nouie. Il leur restait de la toilette que Zéphirine leur avait e la veille des visages bien lavés, des cheveux encore pas-lement lissés, des vêtements dégagés de leur poussière; et, c ce que la nature leur avait donné de fraîcheur et de gen-sse, ça faisait des minois d'enfant encore assez avenants. s cheminaient légèrement suivant le bord touffu de la prai-dont les hautes herbes leur venaient à l'épaule; leurs res enfantines se mêlaient aux boutons de veilleuses et de guerites près de s'épanouir, à la rosée nouvellement tom-du ciel, aux rayons naissants d'opale que le matin répan-t sur la verdure; et il y avait une harmonie charmante

entre le cadre du paysage et les voyageurs de huit ans qui le traversaient.

Partis depuis huit jours de Versailles, les enfants qui accomplissaient, seuls et dans le plus grand secret, cette longue route, commencèrent leur étape comme ils l'avaient fait à toutes les précédentes, en demandant au premier passant qu'ils rencontrèrent :

— Le chemin de Paris, s'il vous plaît?

— Parbleu, leur fut-il répondu, ce n'est pas difficile, vous en voyez les maisons devant vous.

Le petit garçon, remerciant poliment et prenant sa sœur par la main, marcha gravement dans la direction indiquée.

— Ah! mon Dieu! dit-il en commençant aussitôt la conversation qui ne tarissait pas de la journée, comme j'ai eu peur hier au soir, quand ce monde de l'auberge a parlé de nous envoyer chez le commissaire comme de dangereux vagabonds.

— Et moi, dit la petite, j'avais bien envie de pleurer!

— Oui... mais tu n'avais fait que cela toute la soirée; il était bien temps de te taire.

— Oh! c'est que nous aurions été forcés de tout dire...

— Notre nom et notre domicile, et nous étions perdus, perdus!

— Heureusement, cette bonne dame nous à sauvés.

— Et de plus donné à souper, à coucher.

— Cette dame, frère, c'est peut-être notre bon ange. Il y en a beaucoup qui prennent la figure de femme.

— Oui, je le crois bien; mais il n'y a des anges gardiens que pour les enfants sages, et après ce que nous avons fait...

— Tu vois que ça ne fait rien, puisque nous allons arriver ce soir en bon port.

— Te souviens-tu de Paris, sœur?

— Nous y avons passé notre enfance... Mais dam! au bout de deux grandes années, tout doit être bien changé. Du reste, nous allons maintenant y arriver bien vite, car il me semble que la protection de cette dame veille encore sur nous.

La petite fille achevait à peine ces paroles d'espérance lorsqu'elle se mit à jeter d'affreux cris de terreur.

D'une masse de joncs qui s'élevait sur le talus de la rivière, un gros chien noir, les poils ruisselânts de vase, les dents

ndues, la gueule pleine d'aboiements formidables, venait de jeter devant elle et la tenait en arrêt.

De l'image de son ange gardien, qu'elle venait d'évoquer, celle de ce féroce assaillant, le contraste était trop grand, l'enfant, désespérée en même temps qu'elle jetait des cris rçants, serrait les poings et faisait mine de s'arracher les eveux.

Le garçon cherchait partout autour de lui un bâton sans en ercevoir, et frémissait de colère comme le brave qui, en rtant la main à son côté, n'y trouverait pas son épée.

Heureusement, la venue du chien fut suivie de celle de son aître.

C'était un batelier, chapeau de paille flottant au vent, veste toile débraillée, figure de bon enfant. Loin de donner rain à son chien, il l'éloigna d'un coup de pied, et enleva la uvre petite fille dans ses bras pour l'embrasser et la consoler.

Ce fut bientôt fait. Mais la petite, de la hauteur où elle ait alors perchée, dominait les buissons du rivage, et, en rtant ses regards sur la rivière, un objet qu'elle aperçut veilla en elle une passion dont son âme était depuis longmps possédée.

Elle fit entendre des frais éclats de joie ; puis aussitôt :

— Je veux aller là-dedans! cria-t-elle en montrant un teau chargé de bottes de foin et amarré au rivage.

Car, en parcourant l'étendue de la France... de Versailles a ris... elle avait vu passer diverses embarcations sur la ine, et son plus ardent désir était de faire partie de ces jets qui voyageaient sur l'eau.

— Eh bien, dit le bonhomme en la reposant à terre, je vais charger ce foin dans la maison d'en face... et, pour vous sser l'envie d'un bout de promenade sur l'eau, je veux bien us prendre avec moi dans mon bateau... Vous n'y ferez pas ande charge.

La petite fille sauta au cou du batelier, au cou de son re, au cou du chien ; son frère, qui n'était guère moins ifait, acclama le voyage en battant des mains de joie.

Et tout le monde s'embarqua.

Le bonheur n'est rien qu'une fête qu'on se donne ; les plus ureux événements de la destinée ne causent pas plus de joie x autres personnes que n'en éprouvaient ces deux enfants se voguant pour la première fois sur l'élément limpide.

Pour eux, c'était l'immensité des eaux, les dernières limites du monde. La nappe de la rivière présentait sur ses bords, où les arbres se reflétaient, la plus riche couleur verte et les formes les plus gracieuses ; plus loin, elle se teignait du bleu splendide du ciel, des nuances grises et roses des beaux nuages ; dans cette atmosphère profonde, passaient les ombres noires et légères des rapides oiseaux ; le sillon du bateau la semait de flots d'écume argentée, qui s'évaporaient au courant.

Les enfants, assis à la proue, dans les moelleuses bottes de foin, s'amusaient comme des dieux ; le batelier, en face d'eux, regardait en souriant le bonheur qu'il leur donnait, et faisait nonchalamment jouer ses rames.

Les incidents de voyage ne manquaient pas ; le vent enlevait des toufles d'herbes sèches dont on suivait de l'œil la destinée errante sur le cours de l'eau ; un bateau de paille croisait l'embarcation de foin, et, en envoyant quelques gais propos, le pavillon jaune saluait le pavillon vert ; le temps et les vents favorables se réunissaient pour rendre plus agréable cette navigation au long cours.

En effet, on mit plus de deux heures pour aller et revenir d'une rive à l'autre ; cependant, en revenant au port, les deux enfants n'en avaient pas encore assez du plaisir du voyage.

Mais le batelier les ayant replantés à la place où il les avait pris, force leur fut de continuer leur route vers Paris.

Ils se remirent en marche en devisant de l'événement qui venait de signaler cette journée, de l'aventure du chien si heureusement terminée.

— *Félix adversitum*... pas de mal dont il n'arrive un bien... comme dit mon maître, conclut le petit garçon en se parant de son espèce de latin.

Ils n'étaient pas ou bout des rencontres favorables. En passant au bord d'un champ récemment remué, les enfants trouvèrent une pomme de terre.

Comme la faim commençait à revenir, le tubercule, qu'on pourrait faire cuire, n'était pas à dédaigner, et le petit garçon voulut le donner à sa sœur.

— Non, dit-elle, je n'aurais pas de plaisir à manger seule... mais puisqu'il y a une pomme de terre dans ce champ, il

›ut y en avoir deux, et, en cherchant la seconde, nous pour-
ns faire ensemble un bon repas.

— Tu as des idées et du cœur, dit son frère; le mari qui
ıura sera bien heureux.

— Est-ce que tu m'en connaîtrais un? demanda la petite.

— Tu ne peux pas penser à t'établir à sept ans, répondit
n frère; je disais ça par réflexion.

Après ces mots, ils se mirent à explorer la terre labourée.
ʏant bientôt trouvé une seconde pomme de terre égarée
›rès la récolte, leur ambition augmenta par ce succès, ils
›ntinuèrent leur recherche et la petite fille en remplit son
blier.

Ils s'éloignèrent en emportant des provisions pour la jour-
ɜe.

Pourtant en y songeant :

— Mon Dieu! dit le garçon, si on allait nous gronder d'avoir
·is cela!

— Est-ce que ces pommes de terre appartiennent à quel-
ı'un? demanda sa sœur.

— Je ne sais pas.

— Si fait, tu sais comment viennent les plantes. C'est la
rre, le soleil et la pluie qui les font pousser; la terre, le
›leil ni la pluie n'appartiennent à personne...

— Qu'au bon Dieu... *ad jove principium*... interrompit le
ırçon avec sa petite érudition.

— Donc les pommes de terre sont à tout le monde, conclut
petite fille.

Il restait la difficulté de les faire cuire.

Les enfants n'avaient guère le moyen d'y parvenir au milieu
ı la campagne.

Mais la petite fille regardant autour d'elle :

— Voilà une maison à quelques pas, dit-elle; il doit y
·oir du feu dans le four ou dans l'âtre... Nous allons deman-
·r qu'on nous prépare nos pommes de terre.

Rien n'était plus simple, mais la difficulté consistait à en
ire la demande.

La petite, dont la langue commençait seulement à se délier,
ı savait encore parler qu'à son frère et restait complète-
ɜnt muette devant les étrangers, comme on l'a vu dans la
irée précédente. Le frère, dans un naissant développement
intelligence, commençait à se faire une idée des relations du

monde, et, plein de courage dans les dangers où il n'eût fallu exposer que sa vie, il s'intimidait devant le risque de mal faire ou mal dire.

Cependant, pressé par la nécessité, ce fut lui qui s'approcha du seuil de la maison sur lequel était une grande jeune fille, et exposa poliment sa requête.

La demoiselle de village tourna la tête vers l'intérieur de la chambre :

— Ah! bien, maman, dit-elle, voilà de singuliers petits drôles! après nous avoir pris nos pommes de terre, ils viennent encore demander qu'on les leur fasse cuire.

Une bonne femme en cornette de toile, qui raccommodait des bas dans la pièce basse, tendit la tête, aperçut sur le seuil de sa maison ces deux figures d'enfants candides et ouvertes qui souriaient d'espérance.

— Alors, réponeit-elle à sa fille, nous voilà bien forcées d'avoir encore la peine après le dommage... Mets leurs pommes de terre dans le poële.

Les enfants s'installèrent dans la maison. Rassurés outre mesure par la protection de la maîtresse du logis, ils donnèrent leurs instructions pour la préparation de leur repas; et, comme il fallait à peu près une heure pour la cuisson, ils ajoutèrent qu'ils allaient pendant ce temps visiter le pays; après quoi, ils reviendraient sans manquer de se mettre à table.

Il y avait bien là pour eux le terrible danger d'être questionnés sur leurs noms et professions, auquel ils avaient échappé à grand' peine la veille, mais, avec la légèreté de leur âge, ils n'y pensaient pas.

Par bonheur, leur hôtesse ne s'occupa pas non plus de les connaître d'avantage. Lorsqu'ils revinrent, elle leur donna à chacun une bonne jatte de lait pour accompagner leurs pommes de terre, et, malgré leurs allures un peu vagabondes, elle les renvoya sans autre forme de procès.

Ils reprirent leur route.

Mais à partir de ce moment, les deux voyageurs s'égarèrent.

Les chemins s'étaient multipliés devant leurs pas; les maisons plus nombreuses dérobaient l'horizon. Ils prirent devant eux vers le nord au lieu de tourner à l'orient, et ils furent tout à fait perdus.

Cependant les jambes de huit ans ne se fatiguent pas, et

in de trouver la marche longue, le frère et la sœur se
vraient dans leur trajet à maintes circonvolutions et à toutes
ortes d'observations qui devaient rendre leur voyage instruc-
f et agréable.

— Que c'est beau! ce monument, dit la petite fille en s'ar-
ṫant subitement.

Elle était devant la cheminée d'une pompe à feu.

— Magnifique! dit le petit garçon en se posant sur une
mbe. *Magnificum!* dirait mon maître... Mais d'après ce que
ai vu dans mon livre d'histoire ancienne, ce monument *d'une
auteur qui touche aux nues*, c'est peut-être bien une pyra-
ide d'Egypte.

— Alors, dit sa sœur, on traverse l'Egypte pour aller à
aris.

— Il n'y a rien d'impossible, répondit le frère, puisque
ous ignorons où est situé ce pays.

A quelques pas de là, ils s'informèrent de la contrée dans
quelle ils se trouvaient.

C'était le pays de Chaillot.

Ce lieu étant aussi inconnu pour eux que l'antique terre
es pyramides, ils continuèrent à y noter leurs impressions
e voyage.

Ainsi, en longeant le mur d'un enclos, ils trouvèrent le long
u chemin des noix tombées de l'arbre qui le surplombait et
ont le fruit mûr avait dépouillé, dans sa chute, sa première
nveloppe verte.

Ils en firent l'observation en cassant la coquille contre les
ierres, et la petite dit à son frère :

— Il faudra toujours nous souvenir qu'au pays de Chaillot
s noix poussent toutes écalées.

Ce qu'il y avait de plus sûr, c'est qu'avec le pain qu'ils
vaient emporté dans leur poche du reste de leur déjeûner,
s y trouvèrent l'élément d'un troisième repas.

Ils marchèrent encore longtemps.

La nuit tomba.

Les enfants étaient partis depuis douze heures du Point-du-
our, et ils arrivaient alors aux portes de Paris, mais dans le
uartier peu éclairé et peu fréquenté de Monceaux.

C'était dans la rue Saint-Jacques qu'ils se rendaient; et,
omme cette rue où ils étaient nés était pour eux tout Paris,

ils avaient cru en y arrivant reconnaître à l'instant leur séjour accoutumé et leur maison.

Mais rien de ce qu'ils voyaient ne frappait leur mémoire, n'éveillait en eux aucun souvenir. Ils allaient de rue en rue sans savoir que devenir. La nuit qui était close les épouvantait. Plus malheureux alors que dans la durée du voyage, ils étaient honteux et embarrassés de se trouver seuls maintenant qu'il y avait tant de monde autour d'eux. Ils n'osaient plus demander l'hospitalité dans des maisons trop nombreuses et dont la belle apparence leur imposait.

Selon leurs habitudes, la petite se mit à crier et son frère à la raisonner.

— On n'est pas plus méchant ici qu'à la campagne, dit-il; et, puisqu'il est impossible d'arriver chez nous de ce pas... quoiqu'il en coûte de se présenter dans ces grandes maisons, nous en trouverons peut-être bien une où on voudra nous recevoir pour un moment et nous remettre sur notre route.

Cette réflexion était suggérée au petit garçon par la vue d'une porte entrebaillée, dont la faible ouverture laissait apercevoir de la lumière.

Après beaucoup d'hésitation, les enfants se décidèrent à pousser la porte et à entrer.

Ils se trouvèrent dans une grande cour, à peine éclairée d'un sordide luminaire, pleine d'odeur de vin et de fumée, où un groupe d'hommes de mauvaise mine étaient attablés.

Les deux pauvres petits voyageurs étaient entrés dans la taverne du père Lalyre, et ceux qu'ils y voyaient étaient les Tripart et compagnie.

XXXIV

L'HOSPITALITÉ.

Les enfants, sans savoir pourquoi, furent effrayés à la vue de ces hommes aux figures déjà enluminées par le vin, et de cette maison à l'aspect repoussant dans laquelle ils venaient demander l'hospitalité, et ils restèrent immobiles à l'entrée.

Pourtant les bandits ayant tourné la tête de leur côté, l'un d'eux leur fit signe d'approcher.

Le petit garçon ne bougea pas; la petite fille se jeta la tête dans la veste de son frère.

Mais celui qui les appelait était le père Boniface, le jovial et gai joueur d'orgue, accoutumé à faire danser les enfants de son quartier. La vue de ceux-ci le réjouissait; et, voyant sa première avance inutile, il tendit vers eux sa main pleine d'œufs rouges pour les faire venir.

Le vif appétit qui s'était réveillé domina alors toute autre impression; les deux petits voyageurs avancèrent pas à pas, comme l'oiseau vers le grain posé dans le filet.

Ils grignotèrent d'abord timidement les œufs; puis Boniface les leur fit arroser d'un demi-verre de vin bleu.

L'effet du liquide les rendant plus confiants et épanouissant leur figure, Boniface les fit asseoir à table à ses côtés. Il demanda à ses convives quel bon vent les amenait au cabaret; et le petit garçon ayant répondu que, perdus dans Paris, ils cherchaient une maison dans laquelle on voulut bien les recevoir un instant et leur indiquer ensuite le chemin de la rue Saint-Jacques, le vieux bonhomme ne s'inquiéta pas du reste.

— Ça m'amuse, dit-il en versant de nouveau à boire aux bambins. On m'appelle le vieux diable par tous pays et le père aux enfants dans mon quartier... Et je veux aussi faire passer à ceux-ci une bonne soirée.

— A ton aise, dit Dario, ces témoins-là ne sont pas dangereux.

— C'est égal, dit l'aigre Perrette, l'ex-artiste, ces enfants gênent à notre table, qui n'est déjà pas trop grande... N'est-ce pas, Sans-Tache.

Le formidable bandit tourna lentement son regard sur les enfants, puis resta dans un indifférent silence.

La majorité étant donc acquise à la motion de garder les petits étrangers, ils restèrent attablés au cabaret.

Les bandits cessèrent bientôt de s'en occuper.

Ils étaient de la plus belle humeur. Les informations apportées par Dario étaient excellentes : tout concourait à leur faire espérer le succès de la grande entreprise du lendemain; et le vin qu'ils avaient déjà absorbé élevait au plus haut le diapason de leur gaîté.

Nous connaissons la taverne du père Lalyre, la grande cour

située derrière, qui s'étendait jusqu'à un mur mitoyen, de l'autre côté duquel étaient des ateliers, et qui dans la partie latérale était desservie par une petite porte donnant sur l'avenue du Roule.

Une pluie fine, qui depuis quelque temps tombait avec la nuit, avait fait déserter tous les buveurs, rentrés dans la grande salle, exceptés les quatre compagnons des carrières, qùi avaient le crâne assez dur pour ne pas sentir l'humidité, et assez de satisfaction de rester seuls pour la braver.

Leurs vifs propos, leurs réflexions agréables, le trop plein de leur esprit où surabondait l'espérance, pouvait s'exhaler avec un peu plus de liberté; en même temps, leur entretien heurté, leurs propos rompus, s'entremêlaient de joyeux bruits de verres et de bachiques refrains.

Ils demandèrent un bol de punch.

Et dès que le garçon se fut éloigné :

— Il faut manger ce soir jusqu'à notre dernier sou, dit Dario, puisque le gousset pourra se regarnir demain.

— Oùi, dit Boniface en riant; les bonnes gens prétendent que, lorsqu'ils vont à la messe le matin, ils ne manquent pas d'argent de tout le jour; eh bien, nous qui allons à matines...

— Ce qu'il y a de certain, interrompit Dario, c'est que demain avant le jour nous approcherons du lieu saint... On ne peut pas dire non!

— Et ce qu'il y a de presque certain aussi, reprit Boniface, c'est que la prière sera fructueuse... tellement, qu'au lieu d'avoir de l'argent pour tout le jour, comme les petits fidèles dont je parle...

— Nous en aurons jusqu'à *in eternum*, dit Dario, en frappant son poing sur la table.

— Voulez-vous vous taire! dit Perrotte, on ne parle pas de cela tout haut.

— Et qui diable veux-tu qui l'entende? répondit Boniface, avec cette pluie là, il y a donc bien du monde dans la cour!... et ces moutards-là sont donc bien en état de nous comprendre!...

Le bol de punch, dès qu'il parut dans le fond de la cour, réjouit les regards.

On le posa sur la table où il répandit sa magique lumière. L'obscurité faisait mieux ressortir ses grandes flammes bleues, toutes vaporeuses, silencieuses et agitées à la fois, comme si

elles venaient de l'autre monde et fussent des fantômes de lumière; les buveurs en étaient éblouis comme si c'eût été pour eux chose nouvelle.

Les enfants, qui jusque là avaient regardé et écouté leurs hôtes avec étonnement et une certaine inquiétude, oublièrent tout pour cette vision aussi surprenante que merveilleuse.

La liqueur enflammée fut versée à la ronde et tout le monde s'en gorgea.

Les bandits, déjà étourdis de vin, achevèrent dans le punch de perdre la tête.

Les deux enfants sentaient aussi quelque chose d'extraordinaire dans tout leur être.

Dario et Boniface se mirent à entonner avec des sons affreusement discordans leur chanson de bandits: *Si j'étais roi...*

Puis revenant à leur idée fixe :

— Les clés vont, dit Boniface, en frappant son verre sur la table; les clés vont! Dario les a essayées! La planche va! Dario l'a mesurée!... c'est comme un pont jeté pour entrer dans la place. Tout va, tout marche... ainsi en avant.

— Oui, en avant! dit l'affreux méridional. Nous entrerons chez le prêtre... nous viderons sa caisse?...

— De l'argent béni! reprit Tripart cadet d'un air béat, de gros écus dévots, des petites pièces d'or toutes saintes! comme ça doit faire venir de bonnes choses!... de bon vin et de bombance.

— Nous pourrons nous parer, et briller comme quique ce soit.

— Nous pourrons, de tous les jours de l'année, faire un dimanche gras.

— Nous serons libres! nous pourrons voyager... vivre partout en grands seigneurs.

— Vivre sans rien faire! s'écria Perrotte en se renversant sur sa chaise, véritable existence d'artiste, celle-là!... Je me cherchais... oui, tu te cherchais, ô jeune homme!... tu demandais quelle influence ton étoile avait répandue sur toi, quel chemin son rayon créateur t'avait indiqué sur la terre... Eh bien, cette carrière, tu l'as trouvée, c'est de vivre sans rien faire.

Pendant cela, les autres avaient repris :

— Du petit argent béni... du petit argent mignon! quand a cloche de matines sonnera, les piècettes dans nos goussets onneront.

— Quand les révérends pères missionnaires chanteront leurs cantiques, les piècettes dans nos goussets danseront.

— Ils chanteront gloire à Dieu!... et nous répondrons : *Alleluia! alleluia!*

— Quand les révérends pères iront en mission... décampe! que nous dirons... ton argent part aussi pour un long voyage.

— Ils iront dans la Chine, ohé!... et nous serons dans le Pérou!

— Silence! cria Tripart Sans-Tache, Perrotte avait raison... vous ne devez pas parler de cela, mille tonnerres!

— Eh! vieux bourru, dit son frère, laisse-nous donc nous réjouir un peu.

— Réjouissez-vous tout bas.

— Il faut bien jouir de sa fortune d'avance... sans cela le plaisir serait trop court... Qu'est-ce que l'avenir quand il vient?... quelquefois un moment... quelquefois rien du tout.

— Ce ne sera rien du tout si on vous entend.

— Eh! les murs des cabarets n'ont pas d'oreilles... ils ne sont pas assez *palais* pour cela.

— Et ces enfants, que font-ils là? reprit Sans-Tache.

— Oui, que font-ils là? répéta aigrement Perrotte.

— Ils sont de la noce, répondit le bonhomme bandit, tout à fait ivre; je vous dis qu'ils sont de la noce..., n'est-ce pas, moutards mes amis.

Et caressant le front des enfants :

— Et si le coup réussit... aussi vrai que je le dis... j'achèterai une poupée à la petite et une trompette à son frère.

— Nous voulons que le coup réussisse! nous voulons qu'il réussisse! crièrent les bambins à tue-tête.

— Voilà déjà que ça leur met du cœur au ventre! reprit Boniface... Il ne faudrait pas beaucoup de verres de punch et de trompettes en espérance pour en faire des gaillards finis.

Les bandits reprirent leurs verres et leurs chants avinés, que les enfants, rouges et échauffés, accompagnèrent alors à pleine voix.

Mais, au milieu du plus bel entrain, Sans-Tache prononça qu'il était temps de rentrer, afin de dormir quelques heures avant la fin de la nuit.

— On se leva de table à sa voix; Boniface passa au comp-

toir pour payer la dépense; puis tout le monde sortit par la petite porte de la cour.

Les bandits allèrent coucher dans un bâtiment en construction, voisin de leurs présentes affaires, et les enfants furent rejetés sur la voie publique, plus égarés que jamais, et recommençant à errer à l'aventure.

Mais lss deux petits voyageurs étaient bien changés.

Ils ne pensaient plus à la rue Saint-Jacques, ni au bout de leur longue route; toute crainte et retenue modeste étaient disparues de leur esprit; complétement pris de vin, le visage empourpré, l'œil en feu, ils battaient hardiment le pavé, riant sans cause, chantant et gesticulant comme des fous.

Au bout d'une vingtaine de pas à peine, à la première maison qu'ils rencontrèrent, le petit garçon frappa à coups de pied, à coups de poings à grand tapage contre la porte.

Cette porte était celle de l'atelier d'ébénisterie d'Etienne Poncelet, situé, comme on le sait, à côté du débit de vin du père Lalyre.

XXXV

DANS LES VIGNES.

A cette heure, les ouvriers de la fabrique d'ébénisterie étaient près de fermer l'atelier.

Mais Etienne et Frédéric s'étaient arrêtés un moment à causer avec Antoine Miro le chiffonnier... ou plutôt l'homme universel... qui avait connu Frédéric Landry lors de sa sortie de prison par le secours de l'avocat Béranger, et qui aimait à venir visiter parfois les braves ouvriers... pour prendre, disait-il, un peu de bon air dans le séjour de l'honneur et du travail.

Les lampes brûlaient encore au-dessus des établis; les ouvriers rangeaient les matériaux et ustensiles de la fabrique; le vieux rôdeur de nuit était assis sur un tréteau; Frédéric, debout près lui, adossé à un établi, les jambes croisées, la main encore appuyée sur ses outils, parlait une fois de plus au bon Antoine de sa jeunesse si rudement éprouvée, puis

sauvée du mal par un *Ange de Paris*, et surtout par le *travail*, cet *ange gardien* de toute la terre.

Etienne avait été jusque-là auprès d'eux; mais, au bruit précipité qui se fit entendre à la porte de l'atelier, ce fut lui qui alla ouvrir.

Les deux petits voyageurs entrèrent donc; et on vit avec étonnement des enfants de sept à huit ans venir seuls à cette heure. Le petit garçon, dans l'état où nous le savons, avança en frappant sur sa casquette, crânement posée sur l'oreille, et en disant :

— Hé! bonjour tout le monde et la compagnie... Paye-t-on à boire, ici?

Sa sœur le suivit d'une allure non moins hardie, en ajoutant:

— C'est ça... faut qu'on nous paye à boire!

Etienne resta une minute immobile à les regarder, puis s'écria, avec une indicible stupeur :

— Mais, juste ciel, c'est François, mon frère... ma petite sœur Micheline!

— Tiens! c'est mon grand frère Etienne, dit le petit bonhomme et le regardant à son tour.

— Bon Dieu! reprit Etienne, comment êtes-vous ici? Vous a-t-on renvoyés de la maison d'asile ou vous êtes-vous sauvés? Enfin, pourquoi l'avez-vous quittée?

— Nous avons quitté, dit François, parce que nous avons quitté... et voilà.

— Et que nous nous en sommes donné joliment du plaisir! dit la petite en tapant si vivement sur son bonnet qu'elle le jeta par terre.

— Mais, petits drôles! petits vauriens! cria Etienne en s'avançant sur eux; à quoi pensez-vous donc?... avez-vous perdu la tête!...

— Vous voyez bien, dit le père Miro, qui ne put s'empêcher de rire, qu'ils sont ivres comme des grives.

— Encore une fois, reprit François, nous voulons boire!... nous voulons boire... vous savez bien... cette liqueur qui flamble et qui brûle.

— A boire! dit la petite en frappant du pied et se posant le poing sur la hanche, par un mouvement oratoire du cabaret qu'elle avait parfaitement retenu.

— Ah! gredins! dit Etienne.

— Paix-là! grand frère... As-tu fini! dit François.

— Mais d'où sortez-vous donc!... Est-il possible!... Comme vous voilà faits!

— C'est bon pour toi d'être mal fait.

— Répondrez-vous enfin.

— Je réponds... va au diable!

A ce mot, Etienne leva la main pour lancer à son frère les soufflets les mieux appliqués du monde; ce qui était fort naturel; mais Antoine le retint.

— Ça s'expliquera, dit le vieux bonhomme. Etienne, y a-t-il longtemps que vous n'aviez vu ces enfants au village d'Orsay?

— Mon Dieu, non, dit l'ouvrier ébéniste, depuis que notre cher protecteur, l'abbé Savinien, les avait placés dans la maison d'asile pendant la cruelle maladie de notre mère, j'allais les voir très-souvent... et le mois dernier encore je me suis rendu près d'eux à Orsay.

— Et comment se conduisaient-ils?

— Quand je suis entré, François répétait son rudiment avec le frère... Dans l'autre bâtiment, Micheline tricotait des bas près de la sœur... On m'a dit partout que c'étaient des modèles de sagesse.

— Ah! bien... les voilà jolis à présent!

— O ma pauvre mère... si elle les voyait ainsi!

Antoine, s'adressant aux enfants :

— Voyons, mes amis... là, en conscience... Vous vous êtes sauvés de la main d'Orsay.

— Et bien sauvés dit François, puisque nous voilà.

— Pourquoi êtes-vous partis ainsi en cachette?

— Parce que...

Le petit garçon s'arrêta; un air d'attendrissement passa sur sa jolie figure, et il s'essuya les yeux.

— Mais, non! reprit-il en faisant tout à coup une gambade, je ne veux plus penser à cela... Je veux rire et boire... comme chez le père Lalyre.

— Ah! dit Antoine, dont les yeux s'éveillèrent, ils viennent de chez le père Lalyre... hum! hum! je ne m'étonne plus...

L'enfant continuait ses bonds joyeux par tout l'atelier, et, avant qu'on pût le retenir, il sauta sur un établi.

Agitant sa casquette, gesticulant des bras et des jambes, il se mit à chanter :

Si j'étais roi! si j'étais roi!
Je voudrais tout avoir pour moi;
Je prendrais au mari sa femme,
Au riche, son vin, son trésor,
Au gendarme sa bonne lame,
A l'archevêque sa croix d'or,
Au baron ses riches domaines,
Au paysan ses vaches pleines,
Si j'étais roi! si j'étais roi!
Et je garderais tout pour moi!

Ce n'était encore rien de voir cet effréné gamin se livrer à ces chants désordonnés de cabaret, mais la petite fille dansait en rond à la voix de son frère, épanouissant sa mine rose aux yeux brillants, relevant sa jupe à pleines mains, et exécutant toutes sortes de cabrioles, avec des gestes bachiques et des manières on ne peut plus dévergondées.

Le tout accompagné de tra la la sans fin.

— J'ai bien vu des pochards à la barrière, mais jamais de cette force-là, dit un des ouvriers en les regardant.

Etienne en revenait à la pensée d'une correction manuelle pour rendre la raison à son frère.

Mais Antoine le retint par le bras plus vivement que la première fois.

Car il prêtait attentivement l'oreille à ce que balbutiait alors le petit bonhomme.

— *Si le coup réussit*, disait François en se tenant sur une jambe et brandissant le bras, *si le coup réussit, j'aurai une trompette*.

— Et moi *une poupée*, dit Micheline en se tenant de même sur une jambe et jetant son bras en l'air.

— *Quand la cloche de matines sonnera*, dit le petit garçon en prenant une voix plus avinée, *les pièces d'or de la caisse sonneront dans nos goussets*.

— Plaît-il, mon petit? que dis-tu là? demanda doucement le père Miro.

— Oui... je te dis, répondit François : *Quand les pères missionnaires chanteront leurs cantiques, les piécettes dans nos goussets danseront*.

— Et qui a dit cela? demanda Antoine.

— Les amis de là-bas, répondit François.

— Les amis de chez Lalyre?

— Oui.

— Et comment s'appellent-ils?... sais-tu?

— Ils s'appellent... Tur lu tu tu.

— Et toi, mon bel ange, dit Miro, du ton le plus câlin, en s'adressant à la petite, sais-tu leur nom?

— Oui dà! dit Micheline.

— Alors, dis-le, chère petite.

— Ils s'appellent... d'abord un grand! grand! qui ne dit rien... et puis un noir, vilain comme le diable... et puis un petit blond qui n'est guère plus joli.

— Hum!... c'est bon à savoir, dit Miro dans sa barbe.

— Oui, dit François en se dandinant sur ses jambes avinées, c'est amusant, bien amusant de boire.

— Mauvais garnement! s'écria son frère, je t'apprendrai...

— Ah! tu te plains de moi, grand frère, dit François. Eh bien, écoute le dernier couplet... Tiens, je ne sais plus... C'est égal, voilà la fin :

Puis, à qui médirait de moi,
Vlan! je ferais sauter la tête,
Si j'étais roi! si j'étais roi!

En disant *vlan!* le petit garçon lança un coup de pied qui, au lieu de faire sauter la tête de ses sujets, envoya en l'air un tas de copeaux, lequel en roulant renversa la lampe et jeta à grand bruit les outils par terre.

On avait éteint les autres lampes de l'atelier; la disparition subite de la lumière, le tourbillon des éclats de bois et de la poussière causèrent un moment de complet étourdissement.

Etienne, tempêtant plus que jamais contre les coquins d'enfants, frère et sœur, fut quelques instants avant de trouver ce qu'il lui fallait pour se procurer quelque nouveau luminaire.

Lorsque la clarté reparut dans l'atelier, les enfants n'étaient plus là.

Ils avaient disparu de la manière la plus subite et la plus complète.

Il faut qu'ils se retrouvent! criait Antoine en regardant de tous côtés.

Et tandis qu'on cherchait avec la lumière sous les établis, derrière les planches, au fond des charpentes et partout :

— Il faut que je leur parle! répétait le chiffonnier en se pressant le front. Qu'on me les cherche!... qu'on me les ramène!

Enfin, un des ouvriers découvrit François mollement enfoncé dans un tas de copeaux. Foudroyé par ce sommeil de l'ivresse qui succède aux plus vifs ébattements, il dormait les bras étendus, la figure rose, souriante et exprimant la plus douce béatitude.

— En même temps, on vit Micheline dans un coin obscur, assise sur ses talons, la tête sur ses genoux, et goûtant un sommeil non moins profond et paisible.

— Dis donc, enfant! criait Miro en se penchant vers François et le secouant par le bras, qu'est-ce qu'ils ont dit encore, les amis de là-bas... de chez le père Lalyre?

Le petit garçon fit un mouvement et murmura :

— Si j'étais roi...

— Mais tu n'es pas roi... petit animal... réponds-moi donc!

— Si j'étais...

— Ah! il ne sortira pas de là!... dit Miro en se relevant. Il faut qu'il digère son vin... et demain, mon Dieu! il ne se souviendra plus de rien.

Il reprit sa hotte pour s'en aller.

Mais en voyant que le regard d'Etienne peignait toujours une contrariété triste et profonde :

— Ce n'est rien... tout cela s'éclaircira, dit le bon Antoine. L'homme n'est pas perdu pour un jour d'erreur... il est probable que demain ces deux débauchés reconnaîtront leur faute... et à l'âge de huit ans ils ont encore le temps de tourner dans un meilleur chemin.

Le vieux bonhomme prit congé de ses amis et descendit le faubourg du Roule.

Mais en cheminant il caressait souvent sa barbe et murmurait :

— Hum!... hum!... ce que je sais est bien peu de chose... et quand la Providence me permettra-t-elle de découvrir le reste?... Diable! diable!

XXXVI

A L'HEURE DE MATINES.

Dans Paris, où autrefois on élevait les bâtiments avec moins de rapidité qu'aujourd'hui, il était peu de maisons qui, suspendues dans leur construction pendant la durée d'un hiver, ne fussent en ce temps habitées par des voleurs; ces hommes inauguraient la demeure où des générations allaient se succéder, et leur influence pernicieuse n'était peut-être pas sans effet sur leurs successeurs.

Dans la petite rue de la Chaise, enfouie derrière la rue du Bac, une maison, élevée seulement d'un étage, avait été laissèe à ce point pendant la mauvaise saison. C'était le logis où les bandits qui méditaient l'invasion d'un grand hôtel voisin étaient venus reposer quelques moments avant l'heure de leurs affaires.

Aux coups de l'horloge qui sonnait cinq heures, ils se levèrent.

A cette heure, vers la fin de novembre, la nuit était encore complète; cependant les patrouilles inspectrices des rues, lorsque le jour approchait, se trouvaient quittes de leur tâche et rentraient au poste. C'était donc l'heure la plus favorable c'était celle que Tripart et Dario avaient choisie.

Dans la partie du faubourg Saint-Germain où ils se trouvaient, de larges enclos se font place au milieu des murailles. Après le beau jardin de l'Abbaye-aux-Bois, est situé celui de l'hospice des Ménages; et, non loin de là, commencent les ombrages qui s'étendent derrière l'hôtel des Missions étrangères.

Les longs murs qui bordent ces enclos rendent les maisons plus rares; par suite, l'absence presque complète d'habitants rend la solitude plus assurée dans des nuits plus longues.

La pluie, qui n'avait pas cessé depuis le soir, augmentait l'obscurité de l'atmosphère calme et triste, où un vent âpre faisait seulement frissonner par instant les dernières feuilles jaunies à la cime des arbres noirs.

Les réverbères restaient seuls de la vie qui, quelques heures

avant, animait la ville, et il fallait leur lumière pour témoigner qu'on était encore dans des lieux habités.

Tripart, Sans-Tache, son frère Boniface, Dario et Perrotte sortirent de la maison en construction. Antonine, qui était venue les rejoindre, leur versa leur verre d'eau-de-vie en silence.

Ils étaient bien loin de l'ivresse de la veille ; au moment décisif, il n'y avait plus en eux ni élans de joie, ni mouvements de terreur, plus rien que l'attention fixe et sombre d'une opération difficile.

Le plus courageux des quatre bandits, Tripart Sans-Tache, était le plus profondément absorbé; son visage de bronze, qui semblait ne pouvoir changer de teinte, avait pâli; ses yeux restaient baissés et sombres.

Il ne craignait rien pour lui; on l'appelait Sans-Tache, parce que jamais la main d'un agent de police ne s'était posée sur son épaule; il se croyait lui-même invulnérable; il se comparait au *Solitaire,* à ce vieux sanglier des bois qui, après avoir entendu mille fois la chasse retentir autour de lui, meurt centenaire de son antre.

Mais ayant quelque intelligence de plus que les autres bandits, il comprenait mieux l'importance de ce qu'il allait faire, et, s'il tremblait sourdement, c'était devant lui-même et devant son œuvre.

Les assaillants, avant de pénétrer dans la place, crurent devoir en faire le tour pour savoir si nul mouvement inusité ne s'y faisait apercevoir.

La rue était à eux, ils pouvaient la parcourir à l'aise.

Ils avaient quitté depuis une minute seulement leur retraite, lorsqu'ils retournèrent la tête à un léger frôlement qui se fit entendre de ce côté. Le silence général laissait percer les moindres bruits, et, de plus, les voleurs avaient les sens assez bien aiguisés pour tout apercevoir et tout entendre... Ainsi, en ce moment, ils furent frappés par le plus faible mouvement. Une chauve-souris s'était levée des murailles qu'ils venaient de quitter, et battait fortement des ailes dans un vol effarouché.

— Vous avez peur d'un oiseau? dit Sans-Tache à ses compagnons qui s'arrêtaient.

— D'une chauve-souris qui s'éveille en sursaut, sans qu'on sache pourquoi, dit Boniface.

— Elle aura fait un mauvais rêve, répondit Sans-Tache. Allons donc!

Après ce mot, ils filèrent vers la rue de Sèvres.

L'extrême solitude de cette rue où ils passèrent était faite pour les rassurer davantage. Forçant leur regard à percer les ténèbres, ils portaient leurs observations sur le côté où est situé l'hôtel des Missions.

Un mur très-bas, qui borde la rue à droite, laisse apercevoir par derrière un fouillis de bicoques et de vieilles maisons dont quelques-unes sont inhabitées. Comme les compagnons passaient là et regardaient attentivement de ce côté, du sommet d'une de ces masures une pierre moussue se détacha et tomba en retentissant sur la terre.

— C'est étrange, dit Dario, personne n'est là... puisque nous apercevrions un corps humain plutôt qu'une chauve-souris ou une pierre... et le mouvement causé par le passage de quelqu'un se ferait sentir.

Ses camarades ne répondirent pas.

Les quatre bandits restèrent un moment immobiles à regarder en cet endroit.

Il y avait cinq minutes à peine que cette inspection durait lorsque, sans rien voir, on entendit nettement craquer la branche sèche d'un arbre voisin de la masure.

— Encore! reprit vivement Dario. Et nulle trace humaine!

— Eh bien! dit Boniface, c'est que cet endroit est hanté par les esprits.

— Qui sait! dit Perrotte, qui venait derrière eux.

— Ils font comme nous, reprit Boniface; ne pouvant se montrer le jour, ils sortent la nuit.

— Ce n'est pas impossible, ajouta l'ex-artiste, nous sommes auprès d'une maison habitée par des prêtres, et ces hommes noirs qui appartiennent au passé, au temps où revenaient les esprits, ont encore le pouvoir de les évoquer quand cet art est perdu pour le reste du monde...

Et, croyant que ses compagnons le raillaient, quoique ces enfants des cavernes fussent bien trop brutes pour avoir une idée là-dessus, Perrotte ajouta :

— Oh! oui, vous riez... mais sans savoir pourquoi.

— Qu'importe, dit brusquement Sans-Tâche, ce qui se passe autour de nous... tout doit nous être indifférent lorsque cela ne peut nous arrêter.

Ce colloque avait eu lieu à voix très-basse, de même que le bruit de leurs pas de loups sur le pavé était insaisissable.

Ils continuèrent leur marche.

Au bout de peu d'instants, ils avaient tourné dans la rue du Bac, et approchaient de l'hôtel des Missions.

Le quart de cinq heures sonna; et un son de cloche commença aussitôt à retentir à l'intérieur de cet hôtel.

Il partait de la chapelle et allait dans toute l'étendue du bâtiment appeler les habitants du lieu à la prière.

C'était cette cloche de matines que les bandits avaient appelée avec une ardeur fiévreuse, avec des accents de joie féroce, et maintenant elle retentissait péniblement en eux, elle les faisait presque trembler, car c'était aussi le moment qu'ils s'étaient assigné pour agir, c'était comme une autorité suprême qu'ils s'étaient donnée à eux-mêmes, et dont ils entendaient la voix impérieuse.

Sans rien dire, ils hâtèrent le pas pour gagner la maison par laquelle ils devaient s'introduire et effectuer leur dessein.

Il fallait passer devant la façade de l'hôtel.

Ce bâtiment recule de plusieurs pieds sur les maisons qui l'accompagnent, et il se trouve en avant un assez large espace, garni de dalles.

Tripart Sans-Tache en avant, Dario et Boniface derrière lui, Perrotte à la suite, allaient franchir l'angle du mur qui précède l'enfoncement, lorsqu'ils s'arrêtèrent subitement et se collèrent contre ce mur pour se confondre avec son ombre.

Il y avait deux personnes arrêtées devant l'entrée de l'hôtel des Missions.

L'aspect de ces visiteurs nocturnes n'était pourtant redoutable pour personne. A la lueur du bec de gaz placé en face, on voyait en eux un vieux paysan, cassé, tremblant, et une jeune fille également de la campagne qui, tout en soutenant le vieillard dont la main s'appuyait sur son épaule, ne paraissait guère moins affaiblie que lui.

Après avoir cherché du regard l'inscription placée au-dessus de la porte, ils sonnèrent à l'hôtel.

Le concierge parut une lampe à la main.

Placés à dix pas de là, les bandits écoutaient avec une anxiété palpitante ce qui pouvait se dire, pour découvrir si cet incident n'amènerait pas quelque mouvement dans l'hôtel.

— Nous demandons bien des excuses de venir à cette heure,

dit le vieux paysan au concierge, mais... c'est pour mon fils... qui est bien malade...

— Pour mon père!... murmura la jeune fille, avec un accent de supplication pénétrante.

— Nous venons demander à un de messieurs les ecclésiastiques de vouloir bien l'assister... dans ces tristes moments, ajouta le vieillard.

— Cela suffit, dit le concierge; je vais transmettre à ces messieurs votre demande.

Mais, comme il s'éloignait, le paysan le retint par une interjection vive et timide.

— Oh! c'est que nous aurions bien désiré, dit-il, que ce fût monsieur l'abbé Savinien qui apportât les secours de la religion à mon fils!

— S'il avait la bonté de venir, crut devoir ajouter la jeune fille.

— Il nous a déjà soutenus dans bien des malheurs, continua le vieillard, et sa présence dans un tel moment serait pour nous la plus grande grâce.

Les bandits tressaillirent au nom qui venait d'être prononcé et écoutèrent avec plus d'attention encore.

— Monsieur l'abbé Savinien est à matines, répondit le domestique de la maison, mais je ne doute pas qu'il ne se rende chez vous après l'office... dites-moi votre nom.

— Le voici, dit le paysan en tendant un morceau de papier; monsieur l'abbé nous connaît bien... et il se rappellera sûrement notre demeure... à Vaugirard.

Le concierge dit qu'il allait rapporter la réponse et rentra dans l'intérieur.

Les deux paysans tombèrent assis sur la dalle devant le seuil de la porte, accablés d'une longue marche accomplie dans des émotions poignantes.

— Mon Dieu! mon Dieu! dit le vieillard en joignant les mains, ayez pitié de nous!... faites que le bon prêtre arrive à temps... que mon fils puisse encore l'entendre avant de quitter ce monde!

— Oui... il va venir! dit la jeune fille d'une voix brisée de sanglots.

— C'est assez de douleur pour nous! reprit le vieux paysan. Que mon pauvre fils puisse au moins mourir en paix!

— Oh!... non... non... mon père ne mourra pas!... Il est bien mal... mais l'abbé Savinien le sauvera.

— Pauvre enfant!

— Oui, grand père... l'abbé Savinien a déjà fait de ces miracles-là... Parmi ceux qu'il était allé assister à leur dernière heure, il y en a qu'il a rappelés à la vie... La consolation le suit partout où il passe.

— Mais il ne peut rappeler du lit de mort.

— Son regard a tant de douceur céleste, sa voix tant de généreuse puissance, que, quand il se penche, avec la bénédiction sur les lèvres, vers le lit d'un mourant, il répand une nouvelle vie dans le sein de celui qui n'en avait plus, il redonne la force à celui qui allait succomber.

— Si tu le crois... ce n'est pas impossible.

— Le Christ a bien guéri des malades, ressuscité des morts.

— Mais il était Dieu.

— Eh bien, comme l'abbé Savinien est celui de tous les hommes qui représente le mieux les vertus du Sauveur, le Christ lui a peut-être permis d'être aussi grand que lui par les bienfaits.

— Pour cela, mon enfant, j'y ai souvent pensé, ce digne prêtre a vraiment un pouvoir surnaturel.

— Vous le verrez, grand père, quand il sortira de chez nous, la paix et le bonheur y seront revenus.

— A cet instant, le concierge reparut.

— Retournez bien vite auprès de votre fils, dit-il au paysan, M. l'abbé Savinien, quand je lui ai exposé votre demande, a quitté l'office.,. Dans cinq minutes il sera prêt à partir... et i arrivera près du malade presque aussitôt que vous.

Les paysans firent entendre une exclamation de joie pleine de larmes; ils joignirent les mains en action de grâce, puis ils s'éloignèrent.

La porte de l'hôtel se referma.

Pendant le colloque qui venait d'avoir lieu, le bandit Sans-Tache, la tête tendue, l'oreille attentive, avait été par instant agité de frémissements étranges; il avait plus d'une fois vivement tressailli. En ce moment, il secoua la tête, tira de sa poche une chopine d'eau-de-vie, en but à longs traits, et se retrouva à peu près dans son état naturel.

« Dans cinq minutes, l'abbé Savinien sera prêt à partir, »

avait dit le concierge. Les autres voleurs n'avaient entendu que cela; ils aimaient encore mieux l'abbé hors de la maison qu'à l'office, pour ce qu'ils avaient à faire chez lui, et ils se réjouissaient de l'incident qui venait de surgir.

Tous quatre se hâtèrent de regagner la rue de la Chaise pour dresser leurs batteries.

— Vous le voyez bien, disait Dario en marchant, cette jeune fille l'a dit : partout où il passe, il répand la paix et le bonheur... c'est-à-dire les richesses!... Oh! cet homme a des trésors!

— Oui; mais vous voyez bien aussi, ajoutait Perrotte, que j'avais raison de croire ce prêtre capable d'évoquer des esprits autour de lui... Ce vieux paysan qui le connaît bien l'a positivement affirmé : il est doué d'un pouvoir surnaturel.

Un nouvel incident vint donner une certaine consistance aux suppositions de l'ex-artiste.

La rue dans laquelle ils entraient était non-seulement déserte à cette heure, mais presque inhabitée, puisque le mur du jardin de l'Abbaye-aux-Bois en longe une grande partie; la solitude leur était assurée.

Le pavé inondé de pluie formait un miroir, éclairé par l'un des réverbères qui étendaient jusque-là ses rayons.

Dans cette glace, les malfaiteurs réunis là virent se dessiner l'image d'un homme.

L'apparition fut très-nette, mais elle ne dura qu'une seconde; et, lorsqu'elle se fût effacée, les bandits cherchèrent vainement de tous côtés sans pouvoir deviner ce qui avait pu la produire.

Impatienté de ces effets sans cause, Dario gronda tout bas :

— Je vais croire, comme Perrotte, que tous les esprits de l'enfer...

— Eh bien! interrompit résolument Sans-Tache, pour savoir s'ils nous sont favorables ou non, entrons!

Ils s'avancèrent vers la maison qui devait leur servir de passage.

C'était une maison d'ouvriers, seulement à deux étages, mais qui avait beaucoup de profondeur.

La clef forgée dans les carrières fut introduite dans la serrure; elle ouvrit.

Les quatre fantômes se glissèrent dans l'allée... Pourtant la

loge du portier donnait dans ce conduit, et ils emportaient avec eux la longue planche taillée en pont volant.

Ils traversèrent une cour, gagnèrent le corps de logis suivant, montèrent au premier, et, avec la seconde de leurs fausses clefs, entrèrent dans le logement qui se trouvait à louer et inhabité.

Le bâtiment où ils s'installaient était situé entre deux cours : la première qu'ils venaient de traverser, la seconde sur laquelle donnait de l'autre côté la partie la plus retirée de l'hôtel des Missions. La fenêtre vers laquelle ils s'avançaient était située en face de celle de la chambre de l'abbé Savinien.

Ainsi que Tripart Sans-Tache l'avait arrêté, Dario et lui allaient opérer l'invasion nocturne; Perrotte leur maintiendrait la planche de passage, tandis que Boniface ferait le guet dans l'intérieur de la maison et qu'Antonine serait en vedette dans la rue.

Tout ce que nous avons rapporté s'était passé en quelques minutes: il était à peine cinq heures et demie.

Les deux compagnons préposés pour l'invasion étaient devant .a fenêtre qui allait leur servir de passage.

Ils savaient qu'en ce moment l'abbé Savinien devait être sorti.

Dans le silence de la nuit qui durait encore, on distinguait les chants des prêtres dans la chapelle, et ces voix paisibles, éloignées, venaient répandre comme l'impression d'un hymne d'espérance dans l'âme des voleurs.

— Le commissionnaire de l'hôtel m'a bien renseigné sans le savoir dit Dario : cette chambre de l'abbé Savinien donne bien sur l'arrière-cour, et la fenêtre qui l'éclaire s'ouvre seule de ce côté.

— C'est étrange, dit Sans-Tache, cette fenêtre est ouverte.

— Non, répondit son compagnon... Il était déjà levé depuis longtemps pour l'office du matin.

— Et puis... il y a de la lumière.

— C'est tout simple... Avant de sortir il doit être rentré chez lui... et il aura oublié cette lampe.

— Oui, voilà ses vêtements... il en aura pris de plus épais pour sortir par un temps pareil... Mais, bon Dieu, comme cette chambre est pauvre !

— C'est vrai... je faisais la même réflexion... J'aurais cru ce prêtre si riche logé dans la pourpre et l'or.

— Il n'y a rien... rien qu'un Christ... une couchette de fer...

— Tant mieux... Moins il aura répandu de luxe autour de lui, plus nous trouverons d'argent en caisse... C'est sous ce bureau chargé de livres que doit être le coffre-fort.

— Ah! la lampe vacille sous le vent... elle s'éteint!...

En effet, une obscurité complète était revenue régner dans la chambre d'en face.

— J'aime mieux ça, dit Tripart qui se retrouvait dans son atmosphère accoutumée. Allons!... allons!...

Ils passèrent la planche qu'ils avaient apportée par la fenêtre et l'extrémité de ce pont volant jeté sur la cour alla se poser sur l'appui de la fenêtre opposée.

Tripart Sans-Tache passa sur ce frêle appui et Dario y monta après lui.

XXXVII

L'ESCALADE.

La maison de la rue de la Chaise était par tout habitée; au-dessus, au-dessous, à côté du logement vide envahi par les voleurs, il y avait des gens tout prêts à les perdre au moindre indice de leur présence; la loge du portier n'était séparée que par un vitrage de l'allée dans laquelle il fallait passer.

Et cependant ces hommes lourds et bruts savent se rendre si subtils, ces corps épais savent se rendre si légers, ils savent si bien avoir des pas sans retentissement, des mouvements sans bruit, une haleine sans souffle; ils ont tellement l'habitude de se changer en ombres insaisissables, qu'ils étaient maîtres absolus de la place.

Boniface se promenait de long en large dans le logement comme un factionnaire qui monte sa garde, mais en comptant et mesurant chaque souffle des voisins endormis; Perrotte stationnait à la tête du pont volant; Antonine dans la rue épiait jusque dans la profondeur des ombres ce qui pourrait survenir.

Et ces vedettes, plus exposées que les enfants perdus des

armées, répétaient aussi avec plus d'ardeur, quoique mentalement prononcé, ce mot consacré : *Sentinelle, prenez garde à vous !*

En une seconde, du milieu de ce calme, s'éleva un tumulte étourdissant.

Boniface était au haut de l'escalier dominant la première cour. Il entendit un bruit significatif. C'était une toux sèche comme celle qu'on fait entendre volontairement et pour servir d'avertissement.

Déjà une fois, dans un grand danger, ce signal l'avait sauvé ; il ignorait d'où il pouvait venir, mais c'était pour lui comme une voix de la providence qui ne laissait aucun doute dans son esprit.

Aussitôt Boniface s'élance dans la chambre où sont ses compagnons... sa course n'est qu'un pas... Il s'écrie :

— Arrière, sauvez-vous !

Et ce mot court comme un éclair.

Le cri de détresse est transmis de Perrotte à Dario qui est sur la planche de passage, et de celui-ci à Sans-Tache qui vient de poser le pied dans la chambre de l'abbé Savinien.

A ce signal d'alarme, Sans-Tache se rejette en arrière sur le pont volant.

Au même moment, il voit la chambre se remplir de monde... ce sont des hommes dont il aperçoit seulement le nombre et les mouvements agités.

Un bras se tend pour le saisir.

Avant que la main de la justice ait le temps de se poser sur lui, le terrible bandit fait pointer en face de l'assaillant la lame brillante d'un long poignard.

Un coup de pistolet retentit... la décharge porte en plein sur la forme sombre que décrit le corps du bandit... Mais ce n'est plus que son ombre... Sans-Tache a gagné l'autre extrémité du pont volant.

Debout sur la fenêtre qui lui sert de retraite, il tend son bras nerveux vers les assaillants en s'écriant :

— On ne prendra pas encore le vieux solitaire !

Puis d'un coup de pied, frappé sur la planche qui sert de passage, il l'a fait tomber dans la profondeur de la cour, où elle rend un coup de tonnerre en frappant le pavé.

Et il se rejette en arrière.

Sans-Tache est le dernier à la retraite... Ses trois compa-

gnons courent vers l'issue de la maison... Ils l'ont gagnée... ils sont dans la rue... ils sont en fuite.

Mais la détonation du pistolet a mis sur pied tout le monde de la maison.

Les locataires sont répandus sur les deux escaliers, dans les cours, ils encombrent l'allée où le bruit de leurs voix augmente l'étourdissement qui est au comble.

L'indomptable bandit, tenant toujours sa forte lame tendue devant lui, perce ce rassemblement, comme un boulet qui fait sa trouée dans les corps humains et poursuit sa route.

Tous les voleurs se sont évaporés dans l'air.

. . . .

Cette nuit-là, Antoine Miro n'avait pas perdu de temps. Avec les faibles indices que les deux enfants lui avaient donnés dans leur ivresse, avec ces deux seuls mots, *pères missionnaires* et *l'heure de matines*, il avait soupçonné quelques projets d'attentat parmi les malfaiteurs qu'il savait habitués de la taverne du père Lalyre, et que ses fonctions dans la police lui avaient fait connaître.

En ce cas, le point menacé devait être l'hôtel des Missions; le jour choisi ne lui était pas connu; mais, pour ne pas être en arrière, le plus sûr était de prendre des précautions dès cette nuit-là même.

Antoine avait quitté l'atelier d'Etienne Poncelet à dix heures; à minuit, il avait déjà tendu une souricière.

Ce que les voleurs avaient pris pour des esprits était donc des agents de police, nichés dans le bâtiment en construction, où eux-mêmes avaient couché, embusqués dans les rues, perchés sur les fenêtres, les toits, les arbres autour de l'hôtel menacé; c'étaient eux qui avaient laissé paraître quelque indice de leur présence en restant invisibles... et ces êtres subtils, insaisissables, vaporeux, n'ont rien en effet à envier aux lutins et farfadets.

Antoine, après avoir dressé ses batteries et placé ses collègues, s'était posé lui-même en embuscade, et avait vu venir les malfaiteurs. Il s'était ensuite glissé sur leur trace jusque dans la cour de la maison envahie par eux, et là il attendait le moment où ils seraient appréhendés au corps.

Mais le bon Antoine, emporté par l'habitude et par la pitié que lui inspiraient d'ordinaire ces pauvres diables de voleurs, avait, sans s'en apercevoir, toussé pour les avertir.

En ce moment, arrêté au bout de la rue de la Chaise, et sous ses insignes de chiffonnier, sa hotte d'un côté, sa lanterne de l'autre, il attendait le résultat de son heureuse campagne.

Il attendit longtemps.

Le résultat n'en fut pas meilleur. A la fin, arriva un groupe d'agents qui descendaient de la rue de la Chaise et tournaient vers la Préfecture de police.

Antoine les interrogea et apprit que les voleurs s'étaient tout à coup enfuis au milieu de leur entreprise ; qu'on n'avait pu les saisir aux abords de l'hôtel ni aux environs, et que les agents de la force publique s'en revenaient les mains vides.

Miro resta frappé de stupeur. Les agents s'éloignèrent, et il demeura toujours immobile à sa place ne pouvant revenir de sa surprise.

Mais au bout d'une minute de réflexion il s'écria :

— Miséricorde!... quand j'étais dans cette cour... j'aurai toussé pour les avertir... Malheureux, qu'ai-je fait!... Une affaire si bien posée... un chef-d'œuvre de souricière!... et perdue par ma faute!... Allons, maudit Antoine, tu n'en fais jamais d'autres... fais donc sauver les malfaiteurs, et puis va faire ton rapport après, vieux fou... Oh! je te casserais bien la tête?

Et ceux-ci qui en voulaient à l'abbé Savinien... on ne peut pas deviner pourquoi... mais c'est dans sa chambre qu'ils entraient... O le meilleur des hommes... et je n'ai pas pris son parti contre ces gredins là... Mais je le vengerai... Je crois avoir reconnu un de ces camarades qui me servira à découvrir les autres... C'est un parti pris... j'y parviendrai.

Oui, j'en jure par ma lanterne, je les ferai prendre... ou je dépose mes fonctions de soutien du gouvernement dont je ne suis plus digne... ou je... je ne m'appelle plus Antoine!

Sur cette belle résolution, le père Miro allait se retirer, lorsqu'il aperçut encore trois personnes venant du fond de la rue.

C'étaient deux agents emmenant une femme placée entre eux. Celle-ci était la malheureuse Antonine, égarée dans la bataille, et dont la force publique s'était emparée.

— Tiens! dit Miro lorsque ces trois personnes passèrent sous la clarté du gaz, c'est ma fille... Mme Antonine de Miroville... C'était bien la peine de laisser évader tous les voleurs

pour arriver à faire prendre ma propre fille... Le malheur veut que les importants devoirs de ma profession me conduisent moi-même à la faire arrêter... Mais enfin la *consigne* passe avant la *nature*... Dieu! qu'elle est devenue laide !... et quelle chute !... Pauvre fille ! à présent qu'elle en est là, je devrais peut-être la plaindre et l'aimer... Ma foi, non! Je n'ai jamais eu grande tendresse pour cette progéniture là, et le vice dans sa laideur n'en est pas plus beau.

Là dessus, le chiffonnier reprit sa hotte et s'en alla.

Dix minutes s'étaient à peine écoulées, et les bandits, rapides comme le vent, avaient déjà gagné leur carrière de Vaugirard.

Leur bonne étoile les avait fait s'élancer par la rue de Sèvres dans l'instant où les agents tournaient de l'autre côté, et ils étaient parvenus à effectuer une heureuse retraite, n'ayant perdu qu'Antonine dans la déroute :

Ils étaient là pâles, haletants, inondés de sueur froide... mais libres, mais vivants et retranchés dans leur forteresse!

Les premières lueurs du jour étaient venues.

Les bandits refermaient la porte de la carrière derrière eux ; ils n'avaient plus qu'une pierre à remettre en place pour murer l'étroite entrée, lorsque par cette mince ouverture ils virent passer l'abbé Savinien dans la plaine.

L'abbé Savnien était parti un quart d'heure au moins avant eux, mais la course effrenée des bandits avait regagné ce temps sur lui, dans le long trajet de la rue du Bac à cette banlieue, et ils étaient arrivés à peu près ensemble au même point.

Savinien marchait à pas recueillis accompagné d'un enfant de cœur ; et, comme il était près de la maison dans laquelle il allait assister un mourant, il avait déjà pris entre ses mains le saint ciboire qui, porté respectueusement devant lui, donnait à son pas ce mouvemeut lent et grave.

Le jour était encore trop voilé, et le missionnaire trop loin d'eux, pour que les bandits pussent distinguer ses traits ; mais, d'après ce qu'ils savaient de sa sortie matinale et du lieu où il se rendait, ils ne pouvaient douter que ce fût lui.

Ils frémirent à sa vue d'une indicible rage.

Boniface, lui, ne vit qu'une chose.

— Comme ça brille! dit-il en regardant le saint ciboire

que le rayon de l'aube éclairait entre les mains du prêtre, et comme ça ferait bien dans mon argenterie !

— Tout nous est échappé ! dirent Dario et Sans-Tache, fous de colère d'avoir vu se terminer ainsi une entreprise nourrie depuis si longtemps avec une fiévreuse espérance.

— Tout est perdu, répéta Dario, mais comment ? Voilà ce qu'il est impossible de comprendre !... par quelle fatalité une entreprise conçue entre nous, enfermée dans les murs de cette caverne, a-t-elle pu être connue au dehors.

— Oui, dit Boniface, qui a pu lire ainsi notre pensée à si grande distance... voir dans notre cerveau ce que nous voulions faire, pour nous surprendre au piége.

— Il n'y a qu'une chose à penser, dit Perotte. Le vieux paysan l'a dit et tout le prouve, ce prêtre Savinien est doué d'un pouvoir surnaturel... il a deviné nos desseins...

— Devinez : de si loin !... il serait pire que le diable ! dit Dario.

— Expliquez autrement la découverte qui s'en est faite, reprit Perrotte, c'est impossible... oui, son art lui a fait connaître nos secrets... et encore une fois je ne me trompais pas tant quand je disais qu'il avait peut-être le pouvoir d'évoquer des esprits, puisqu'il a si à propos évoqué autour de lui mille agents de police.

— Qui nous ont entourés dès notre arrivée sur le terrain, dit Boniface.

— Et, au lieu de défendre les abords de sa maudite chambre, reprit Perrotte, il nous a laissés venir jusque là pour nous faire arrêter.

— Oh ! c'est d'une méchanceté atroce, dit le crédule Dario.

Sans-Tache, le formidable brigand, non moins ignorant et stupide qu'il était terrible, s'écria :

— D'une méchanceté qu'il doit payer de son sang !

Sa parole versa comme une rage sanguinaire dans l'âme de de ses compagnons.

— Oui, dit avec force Dario, Sans-Tache a raison ; c'est le prêtre lui-même qu'il nous faut attaquer.

— Oh ! pour cela, je le conçois, dit Boniface, nous avons été trop indignement joués.

— D'ailleurs, reprit Dario, c'est sur lui qu'il porte ses richesses, puisqu'il les répand partout sur son passage ; nous

sommes donc bien sûrs de lui prendre la bourse avec la vie.

— Ainsi, mort à ce prêtre, nous le jurons! dirent les quatre bandits.

Et étendant les mains vers la place où était apparu une minute avant Savinien qui passait :

— Je le jure par ma barbe, dit Boniface ; elle est fausse, mais c'est égal.

— Je le jure par l'envie que j'ai de vivre enfin sans rien faire! dit Perrotte.

— Je le jure par la haine que je porte à ce prêtre! dit le hideux Dario.

— Et moi, je le jure... par ce que j'ai déjà fait! dit Sans-Tache, le brigand consommé.

Puis ils entrèrent dans leur carrière.

C'est ainsi que les êtres supérieurs sont détestés, sans avoir rien fait pour cela, par nombre de gens envieux et cruels.

Nous ne nous serions pas appesantis sur les faits et gestes de ces pauvres bandits, malheureux rôdeurs de barrières, si leurs affreux sentiments n'étaient ceux de beaucoup d'autres, si ces malfaiteurs n'étaient le type de milliers d'êtres, stupides et féroces, qui poursuivent de leur haine ceux qui n'ont que le tort de trop s'élever au-dessus d'eux par l'intelligence et l'honneur, et qu'ils aiment mieux inventer contre eux les accusations les plus absurdes que de ne pas les accuser.

On dit qu'il n'y a pas assez d'honnêtes gens dans le monde, mais il y en a encore trop, mon Dieu, puisque le peu qui s'y trouve est condamné d'avance à être méconnu, honni, colomnié par la tourbe égoïste, matérielle, toujours prête à tout juger d'après sa propre nature.

Tout homme d'élite a ses Tripart, ses Dario, ardents à se venger de cette grandeur qui montre trop leur abaissement, et déterminés à le poursuivre par toutes les armes de leur bêtise empoisonnée.

XXXVIII

LA PRIÈRE DU SOIR.

Ce jour qui se levait si triste et si sombre sur la caverne des bandits, déçus dans leur long espoir, abattus et conster-

nés, ce jour rayonnait de douces lueurs sur l'atelier d'ébénisterie d'Etienne Poncelet et de ses braves compagnons ; on n'eût pas dit que ce fût la même atmosphère ici que là-bas, tant la blancheur des murs de la fabrique éclaircissait l'horizon, tant les chants qui en sortaient répandaient de gaieté dans l'espace.

Au moment du réveil de la maison, tout s'était expliqué sur la scène de la veille. Lorsque la nuit avait eu dissipé les fumées du vin, François et Micheline avaient avoué à leur frère que, depuis deux ans séparés de leur mère, le temps leur durait tellement de la revoir qu'ils s'étaient enfuis de la maison d'asile d'Orsay pour retourner dans la rue Saint-Jacques; et que, voyageant à petites journées avec le plus grand soin de ne pas se laisser reconnaitre, ils étaient arrivés à Paris où, égarés aux derniers pas du voyage, ils étaient tombés dans la taverne voisine avant d'arriver dans l'atelier.

Après cette explication, Etienne pardonna.

Cependant les débordements dont il avait été témoin le faisaient songer à veiller sur les enfants. Il se décida à remettre François aux mains de l'abbé Savinien, le grand maître en fait de vertu et de courage, et à laisser seulement Micheline près de sa mère.

Ainsi il partit de l'atelier en emmenant les deux enfants dans la rue Saint-Jacques, où ils furent rendus à la digne Hélène Poncelet, maintenant revenue à la raison et à une existence paisible.

Après avoir laissé pendant quelques semaines à François le bonheur de revoir sa mère qu'il était venu chercher de si loin, Etienne, suivant ses desseins, conduisit le jeune garçon à l'hôtel des Missions étrangères.

L'abbé Savinien, après l'attentat nocturne que nous avons rapporté, avait appris à son retour de la plaine de Vaugirard, dans laquelle il était allé assister un mourant, la scène tumultueuse dont les abords de l'hôtel avaient été témoins sans y attacher plus d'importance qu'à toutes les tentatives de vol par escalade dont on entend parler dans Paris, et maintenant il n'y songeait déjà plus.

Le missionnaire accueillit avec sa suprême bonté le frère de son cher disciple Étienne. Il prit sur lui la faute du petit déserteur, en regrettant que la multiplicité de ses occupations

ne lui eût pas permis d'aller le chercher lui-même dans la maison d'asile d'Orsay, comme il en avait eu le projet.

Il fut décidé entre Étienne et son maître que François serait placé parmi les enfants de chœur de la chapelle des missionnaires, tout en restant sous la direction particulière de l'abbé Savinien.

On installa François dans sa nouvelle résidence; puis Étienne et le missionnaire sortirent ensemble pour donner la fin de cette journée à leurs occupations respectives.

Nous rapporterons bientôt les incidents qui marquèrent cet après-midi pour le jeune ouvrier, mais nous devons d'abord suivre l'abbé Savinien dans sa route.

La vue de François Poncelet, de cet enfant qui le premier dans Paris lui avait fait entendre le cri de la misère, avait reporté le missionnaire aux divers souvenirs de son arrivée dans la grande cité.

Comme il passait au coin de la rue d'Anjou et de celle de la Ville-l'Évêque, le hasard fit surgir devant ses yeux un de ces tableaux que son imagination évoquait.

On se souvient que, lorsque l'abbé Savinien passait là pour la première fois, cet hôtel nobiliaire, par son aspect étrange de solitude et d'abandon, lui avait paru frappé d'une sorte de malédiction.

C'était l'hôtel de Monclave, fermé et désert depuis le crime qui avait été autrefois commis dans ses murs.

Et c'était dans cette habitation même, lorsqu'elle s'était rouverte à de nouveaux maîtres, que Savinien avait été appelé à commencer les grandes œuvres de sa mission parmi les barbares de Paris.

En ce moment, il revoyait tout à coup cet hôtel sous l'aspect morne et désert qui l'avait autrefois frappé.

Comme alors, les fenêtres en étaient fermées; l'écusson dégradé tombait de la façade; la fontaine de la cour d'entrée était arrêtée; l'herbe croissait de toute hauteur devant la grande porte, comme y mettant de naturels scellés.

Mais cela était facile à expliquer.

Après la fuite de la jeune maîtresse du lieu et la mort subite du vicomte de Monclave, le vide s'était fait dans la plus grande partie de l'hôtel; M. Rouville, l'oncle du vicomte, qui habitait le rez-de-chaussée, transformé par la crainte de la mort, avait peu à peu quitté sa maison de banque, ou plutôt sa maison de

vol sur une grande échelle, et prolongeait davantage sa résidence dans la retraite religieuse qu'il s'était choisie.

L'abbé Savinien considérait cette habitation avec l'émotion encore palpitante des scènes douloureuses et terribles qui s'y étaient passées sous ses yeux.

Comme son regard était fixé sur la façade, derrière le vitrage d'une fenêtre sans rideaux, il aperçut une figure de femme.

Il regarda mieux. Cette femme était la vicomtesse de Monclave, mais enveloppée d'un voile, d'un chapeau, paraissant chez elle en étrangère, et sans doute pour y rester peu d'instants.

M. de Lauréal, que Savinien reconnut aussi, accompagnait la vicomtesse.

L'abbé remarqua alors une voiture qui stationnait à peu de distance de la grille, et se persuada davantage que Mme de Monclave allait bientôt redescendre. Il entra dans la cour de l'hôtel pour la saluer à sa sortie.

Depuis longtemps Savinien nourrissait une pensée à laquelle cette rencontre donnait plus de consistance. Il s'assit sur l'un des bancs de marbre qui étaient encore là, au milieu des arbustes desséchés, et resta à méditer ses dessins.

Voici ce qui avait ramené Delphine dans cet hôtel.

Les affaires laissées dans le plus grand désordre par M. de Monclave venaient d'être liquidées. La dot de la vicomtesse étant en grande partie absorbée, l'hôtel de la rue d'Anjou lui avait été concédé pour sa créance, mais avec de nombreuses charges encore attachées à cet immeuble.

Delphine avait donc hâte de vendre cette propriété; et les scellés ayant récemment été levés, elle venait faire enlever divers objets précieux, et à son usage particulier, qu'elle avait laissés dans l'hôtel.

Cependant à la porte de son appartement elle hésitait à entrer.

— Demeure maudite!... dit-elle, il me semble que je vais y retrouver toutes les peines du passé... toutes mes larmes... mes souffrances... et jusqu'à cette maladie de poitrine qui m'avait mise aux portes du tombeau... Non, il me semble que je ne sortirai pas d'ici vivante.

Elle retourna la tête et dit à M. de Lauréal :

— Ah! monsieur, pour les pauvres femmes, il est bien sou-

vent de nos hôtels modernes qui, comme les vieux châteaux barbares, sont pleins de chausses-trappes, de coupes empoisonnées, de poignards cachés derrière les tentures... et de spectres toujours prêts à leur annoncer de nouveaux malheurs pour leur faire passer la vie dans une continuelle épouvante.

— Madame, vous êtes avec moi, dit M. de Lauréal en tendant la main à Delphine pour lui faire passer le seuil.

Ces simples paroles, prononcées d'un accent de dignité, et avec un sourire d'ineffable douceur, répandaient la force et la confiance.

Delphine pénétra dans son ancien appartement.

La passion de la petite Nina pour sa *maman jolie* avait réuni forcément Delphine et Lauréal, si dignes l'un de l'autre; mais tous deux avaient été si cruellement éprouvés par de premiers liens que, s'ils eussent connu l'attachement puissant qui s'était déjà formé dans leur âme, ils se seraient fuis avec une mutuelle terreur.

Le salon, orné de belles peintures, et décoré avec autant de goût que de richesse, était alors profondément triste; la crudité du jour qui passait par les vitraux nus, un voile uniforme de poussière le rendait pâle et terne; mais il avait surtout cette teinte morne et lugubre que la mort répand dans toute la demeure quand elle vient en frapper les maîtres.

Delphine entra dans sa chambre à coucher et ressentit là un étrange mélange de douceur et d'effroi.

C'était pour elle le séjour de cette première jeunesse à laquelle on ne pense jamais qu'avec un attendrissement d'amour pour soi-même.

Mais elle revoyait la place qu'elle occupait au coin de cette cheminée, devant laquelle les plus cruelles scènes de discorde entre elle et son mari s'étaient passées... l'alcove où la nuit s'écoulait si douloureuse après ces luttes intestines... La commode... et, au dessus, la place vide où avait été le portrait de la marquise de Monclave... Victime du mariage aussi... victime jusqu'à la mort... et qui disait de si tristes choses à la jeune maîtresse du lieu en lui parlant des maris de tous les temps.

Delphine pâlissait sous l'impression de ces souvenirs, mais moins encore que Lauréal. Il suivait du regard tous les mouvements de la jeune femme; il ressentait en lui tous ses tressaillements, toutes ses répulsions douloureuses.

Aussi, à chaque pas, Delphine frémissante se tournait vers lui, et se réfugiait dans l'âme de cet ami, comme dans un pur et solide sanctuaire.

Elle s'empressa de tirer des coffrets, des armoires, les écrins, les cachemires, les dentelles qu'elle avait laissés dans sa chambre, pour en finir avec les affaires, et elle rassembla ces objets qu'elle voulait faire emporter.

Mais au bout d'une minute d'hésitation, Delphine repoussa tout cela avec une impatience nerveuse.

— Non, dit-elle, rien!... plus rien de ma vie passée!... que toutes ces choses que je puis détacher de moi soient vendues avec le reste... qu'elles aillent se perdre au loin... Il y a bien assez de ce nom de Monclave que je porte, de ce nom qu'aucun effort ne peut arracher... qui me suivra toute la vie, et se collera encore à la pierre de ma tombe.

Delphine alla s'asseoir dans le fauteuil où elle se plaçait autrefois près de la fenêtre, et devant sa petite table à écrire; elle ouvrit ce meuble et y chercha les lettres de sa mère, au milieu des papiers qu'il contenait.

La clarté de la fenêtre qui tombait à cette place allait en s'atténuant dans l'étendue de la chambre profonde; au pied de l'alcôve, située dans le fond, s'ouvrait un passage tout à fait obscur; puis, au-delà, on revoyait en partie une autre pièce éclairée.

On sait que la chambre de M. de Monclave communiquait avec celle de sa femme par un couloir dérobé, et c'était dans cette pièce que la vue arrivait.

Tout était resté dans l'état où se trouvait l'hôtel le jour de la pose des scellés.

Dans cette chambre, on voyait, auprès du lit, les vêtements ôtés au vicomte de Monclave lorsqu'on l'y avait déposé mort; un mouchoir teint de son sang était jeté sur une chaise; sur le tapis, était tombée une épée, que sans doute on avait retirée de sa main crispée, et qui rappelait le genre de mort auquel il avait succombé.

Delphine, après avoir porté son regard jusque là, rejeta sa tête de l'autre côté, et cacha son visage effarouché sous ses longues boucles de chevelure, comme elle le faisait autrefois à la vue de son mari lui-même.

Lauréal, qui avait suivi la direction des yeux de la jeune femme, se hâta d'aller fermer les portes de communication.

Puis il revint s'asseoir près de Delphine; et pour changer le cours de ses idées il lui demanda la liberté de parcourir quelques-unes des lettres de sa mère qui étaient éparses sur la table.

Et tandis qu'il promenait les yeux sur ces pages :

— Votre mère, dit-il, vous parle de *votre bonheur*... de votre existence aussi douce qu'opulente... Vous ne lui aviez donc jamais confié l'affreuse destinée qui vous était faite... jamais parlé d'aucune de vos peines?

— Ah! monsieur, dit Delphine, avec un triste sourire, quand on est la femme de l'amant d'une courtisane, les peines qu'on aurait à détailler ne tiendraient pas sur ces petits carrés de papier là.

— Répondez-moi sérieusement, madame, reprit Lauréal.

— Eh bien, non, dit la jeune femme, je n'ai jamais rien dit de la vie que je menais auprès de M. de Monclave... à ma mère, par pitié pour elle; aux autres par respect pour moi-même.

— Ah! madame, dit Lauréal avec un attendrissement extrême, cette vertu si rare dans une femme de cacher les torts de son mari, cette vertu renferme toutes les autres.

Et, attachant un regard d'admiration sur Delphine. il continua :

— C'est la délicatesse dans les sentiments intimes, c'est le courage et la constance dans le plus grand sacrifice, c'est la pratique évangélique de rendre le bien pour le mal... C'est surtout la fierté de l'âme... la fierté, cette vertu d'invention humaine, et qui vaut bien celles du ciel!

— Eh bien, monsieur, reprit Delphine en souriant, tandis que vous me louez je suis précisément occupée à me faire un reproche...

— Un reproche, madame.

— Oui, en venant aujourd'hui pour la dernière fois dans cette maison, qui renferme toutes les mauvaises choses de ma vie, j'aurais voulu y laisser l'amertume de mon âme... Mais je sens que cette amertume... cette haine pour celui à qui j'ai appartenu reste toujours en moi.

— C'est le dernier malheur qu'il vous laisse.

— Je pensais qu'en présence de sa mort, ce funeste sentiment s'effacerait. Comment en vouloir à celui qui n'est plus rien qu'une triste cendre?... Eh bien, tout à l'heure... quand

la porte de cette chambre était ouverte... les traces mêmes de cette mort cruelle ont ulcéré davantage mon âme.

— Oubliez!

— Oh! je ne le peux pas... c'est bien mal!...

— Alors, puisqu'il ne peut en être autrement...

— Oui... qui faire?

Une voix prononça sur le seuil de la porte :

— *Aimer*, c'est le secours suprême contre tous les sentiments cruels.

Delphine tourna la tête et vit l'abbé Savinien.

Elle courut à lui et pressa dans ses mains la main de son ami, de son sauveur.

Le missionnaire, qui après avoir attendu quelques instants était monté rejoindre Mme de Monclave, avait entendu les derniers mots de son entretien et venait d'y répondre.

— Oui, continua-t-il, l'amour absorbe et remplit si bien le cœur qu'il ne peut plus en rester un seul battement pour la haine ou la colère.

— Vous devez toujours avoir raison, monsieur l'abbé, dit Delphine.

— Puis, poursuivit Savinien, pour l'oubli des torts, pour l'apaisement subit de l'âme, il faut prier Dieu qu'il vous l'envoie. Tenez, voici sur la fenêtre un rayon de soleil... c'est le dernier du jour qui finit... il vous dit que c'est l'heure de la prière du soir... Si vous voulez, nous la ferons ensemble.

Tous deux regardèrent l'abbé avec surprise.

— Pourquoi non? reprit-il. Cette pratique accomplie avec vous me sera plus douce à moi-même.

— Alors, je le veux bien, dit Delphine.

— Moi, je consens aussi, dit en souriant Lauréal.

— Mais pas ici, dit l'abbé, pas dans cette chambre... l'air y serait mauvais pour le pardon... ce sera mieux dans l'espace libre, sous le ciel découvert.

Ils descendirent.

La fontaine, depuis qu'elle ne coulait plus, s'était remplie de mousse et de plantes sauvages; Savinien prit place sur le socle qui s'élevait au milieu; Delphine et Lauréal s'assirent un peu plus bas, sur le cintre de marbre enfoui dans le gazon, en se tournant vers l'ecclésiastique.

Ils étaient abrités d'un côté par les murs de l'hôtel; de l'autre, les grandes lianes qui s'élevaient intérieurement

contre la grille étendaient un rideau devant la rue ; les vapeurs de l'air, pénétrées par les lueurs du couchant, formaient une atmosphère d'une teinte d'opale qui les enveloppait de calme et de recueillement.

Delphine se préparait de bonne foi à l'oraison du soir ; Lauréal regardait l'abbé avec un air quelque peu embarrassé et surpris, mais ne s'en montrait pas moins plein de respect pour lui.

— J'ai heureusement sur moi un livre de prières, dit Savinien en tirant de sa poche le volume enveloppé de velours et garni de fermoirs qu'il portait toujours.

Il l'ouvrit et lut ou plutôt sembla lire ces mots :

« La prière du soir est la plus douce et la plus salutaire. On a des heures ne paix assurées devant soi. Le calme est venu avec l'expérience de la journée ; on ne se fait plus de trop vives espérances, plus de douleurs trop poignantes; on a connu la chimère des unes et des autres. La prière du soir est le repos dans le calme de l'amour. »

— Il y a cela dans votre livre de prières, monsieur l'abbé? interrompit Delphine.

— Si j'y fais quelques légers changements, répondit Savinien, je compte sur votre confiance en moi pour vous faire accepter ce que j'oserais altérer dans les paroles de l'Eglise.

— Continuez, je vous prie, dit Mme de Monclave.

« La seule crainte qu'on puisse encore avoir, reprit Savinien en lisant, est celle des mauvaises pensées, des ressentiments amers, des mouvements de haine invincible contre ceux qui vous ont fait souffrir, parce que ce mal là est en nous au lieu de nous venir du dehors et peut encore nous suivre dans la solitude de la nuit. »

— Voilà justement ce que je redoute de moi-même, interrompit encore Delphine.

« Alors, reprit le jeune prêtre en continuant sa lecture, comme nous sommes toujours dominés par nos sentiments, le plur sûr moyen de repousser les mauvais est de mettre les bons à la place. De même que pour le corps l'oisiveté est la mère de tous les vices, l'inoccupation du cœur le conduit aux mauvais penchants. Mais, quand on aime, le bonheur adoucit toutes les impressions ; on pardonne au passé, on absout tout ce qui a précédé ce moment, parce qu'on y trouve de si dé-

licieuses joies qu'il importe peu que la route qui vous y a amenés ait été bonne ou mauvaise. »

— Votre livre de prières est plein de belles vérités, monsieur l'abbé, dit Lauréal, en interrompant à son tour.

Savinien poursuivit :

« La femme, par exemple, doit s'attacher à l'homme, son soutien et son bonheur naturel quand il n'a pas perverti son caractère... »

— Vous ne lisez plus, monsieur l'abbé! dit Delphine en montrant que Savinien avait laissé pencher son livre.

Il se hâta de le reporter sous ses yeux, et continua :

« Elle doit choisir le plus digne d'affection, celui par exemple qui aurait été trahi dans une première union, et aurait supporté noblement la plus difficile et la plus amère des épreuves; car il faudrait regarder comme le plus digne d'amour celui qui aurait souffert par l'amour, car il serait juste et grand de lui rendre le bonheur qu'il aurait perdu sans sa faute. »

Lauréal palpitant et les yeux pleins de larmes, s'était peu à peu incliné, et ses genoux étaient venus se plier sur le gazon, aux pieds du jeune prêtre.

« Ainsi, dit Savinien en paraissant poursuivre sa lecture, vous femme au cœur brisé, aimez celui que le ciel vous envoie pour vous consoler et pour être sa consolatrice... ou plutôt avouez l'amour qui est déjà pour lui dans votre cœur... Il en sera digne, car l'amour grandit encore les âmes les plus belles.»

La jeune femme était pâle d'émotion, frémissante de tout son être, mais ses impressions puissantes, inattendues étaient toutes de douceur enivrante.

Elle leva sa main encore incertaine, tremblante... puis la posa dans celle de l'abbé Savinien pour qu'il en disposât à son gré.

Lé jeune ministre les regarda tous deux avec une mansuétude céleste.

Il déposa cette fois son livre.

— Eh bien, dit-il, votre vie à tous deux sera précisément semblable à la prière du soir, calme et tendre, remplie de la douce assurance que les peines du jour sont finies, délivrée de l'inconnu qui peut apporter tant de ravages dans la destinée, et ayant devant elle des heures certaines de paix et de repos dans l'amour.

Lauréal remercia l'abbé Savinien par un regard d'indicible reconnaissance qui emportait vers lui toute son âme.

Delphine lui rendit grâce par un ineffable sourire qui revenait éclore sur sa figure innondée de larmes.

Et lui, Savinien, il unit leurs mains dans la sienne.

Lorsqu'ils sortirent de cette maison, Delphine était délivrée des deux fardeaux qui l'accablaient encore en y entrant : le souvenir cruel du passé et le nom de Monclave qu'elle croyait porter toujours et qu'elle allait quitter ; Lauréal avait trouvé la récompense des vertus les plus pures, le prix des perfections les plus rares.

Et l'*Ange de Paris* avait fait deux heures de plus.

XXXIX

LE DÉJEUNER DE LAVERRIÈRE.

On sait que, pendant ce temps si bien employé par l'abbé Savinien à l'hôtel Monclave, Etienne retournait à son atelier du faubourg du Roule.

Vers le haut de la rue Saint-Honoré, le jeune ouvrier s'arrêta devant la belle devanture d'un magasin d'orfévrerie.

Car c'est pour l'ouvrier parisien, habitué des rues, que sont surtout créés les précieux produits de l'industrie. Il les possède tous dans leurs étalages ; il a, sans bourse délier, ces joyaux, ces bronzes, ces dorures, faits seulement pour charmer les yeux; ils lui appartiennent dans toute leur fraîcheur et leur multiplicité infinie, bien mieux qu'au riche qui peut seulement à grand peine en emporter une petite partie chez lui ; et, comme l'ouvrier en est aussi plus amoureux que le riche blasé, il en jouit bien davantage.

Etienne, malgré l'élévation de son esprit et son éducation sérieuse, était toujours, grâce à l'air qu'il respirait, le flâneur enfant de Paris, et il s'était surtout approprié, pour les posséder par le regard, ces magnifiques objets d'orfévrerie qui tiennent autant de l'art que de l'industrie.

Cependant, le plaisir qu'il y prenait ne l'empêcha pas de remarquer un monsieur jeune, bien mis, de tournure élégante, mais qui prenait, à ce qu'il semblait à Etienne, un certain

soin de cacher sa figure. Il abaissait son chapeaux sur ses yeux, et relevait autant que possible le col de son manteau sur son visage. En même temps il allait et venait devant le magasin comme s'il eût à la fois désiré et craint d'y entrer.

Pourtant, après avoir bien lu le nom du marchand sur l'enseigne, il franchit le pas de la porte.

En cet instant, Etienne, le visage collé contre les vitraux de la devanture, ne pouvait être aperçu de celui qui passait à ses côtés, mais, pour lui, il vit très-bien ce personnage.

Et il reconnut le beau Laverrière.

— Oh! dit-il, mon sacripant doré sur tranche... Voyons un peu ce qu'il vient machiner ici.

Etienne, en paraissant continuer son appréciation des joyaux d'argenterie mis en montre, s'approcha assez de la porte du magasin pour entendre ce qui se disait près du comptoir.

Laverrière était déjà redevenu lui-même.

Il entrait la tête haute, les reins cabrés, le lorgnon sur le doigt, l'air on ne peut plus seigneur.

— De quel prix est ceci? dit-il en désignant du pommeau de sa canne un surtout de table orné de figures et de guirlandes de feuillages de la plus belle ciselure.

Le marchand se hâta de prendre l'objet indiqué dans la devanture et de le poser sur le comptoir.

— Douze cents francs, monsieur, répondit-il.

— Douze cents francs, répéta Laverrière d'un air indifférent.

— C'est un modèle très-riche, ajouta le marchand. Il y en a très-peu dans le commerce, et je ne pourrai même pas le remplacer à ce prix.

— Je vais m'en arranger... à quelques conditions... dit Laverrière.

Il prit subitement un ton plus familier et plus affable, en ajoutant :

— Monsieur Chevalier, vous connaissez sans doute mon nom... Je signe Armand Delbrot.

— Ah!... tu t'appelles aujourd'hui de ce nom-là! dit en lui-même Etienne.

— Monsieur, je n'ai pas l'honneur... répondit le marchand.

— Je fais les courriers de Paris à la *Presse*, au *Siècle*, aux *Débats*... dans une foule de grands journaux, continua Laver-

rière. Je cite, je mets en relief, en évidence les négociants les plus distingués ; leurs noms deviennent à l'ordre du jour dans la haute société ; toute l'aristocratie de la capitale veut se fournir chez eux... Par le grand porte-voix du journalisme, j'étends leur renommée dans les pays lointains et les étrangers demandent de leurs produits des quatre coins du monde.

— Effronté coquin! dit tout bas Etienne.

— Nous sommes les héraults d'armes qui proclamons dans tous les camps les victoires remportées par les industriels... les rois du jour.

— Et pour mieux vanter nos produits vous voulez les avoir sous les yeux... vous en servir pour votre usage... Je connais ça.

— Vraiment, monsieur Chevalier! Ainsi, c'est convenu, je prends ce surtout de table.

— Mais, monsieur...

— Si vous voulez faire envelopper cela... je vais m'en charger... ma voiture est à deux pas.

— Monsieur... c'est que, dans les journaux que vous citez, je ne rappelle pas avoir vu votre nom.

— En vérité!... Eh bien vous le verrez lorsque je parlerai de vous.

— J'aimerais mieux que ce fût avant.

— Ah! vous y tenez... Rien de mieux... mon Dieu, chacun ses intérêts...

— Alors j'attendrai...

— D'avoir vu quelques-uns de mes articles.

— Dans les grands journaux.

— Soit... je vous satisferai.

— Rien ne presse.

— Si, en vérité... Demain matin je vous apporterai cela... A dix heures, je pense, vous descendez au magasin... ainsi à demain.

Il sortit avant que le marchand eût le temps de répondre.

Etienne le suivit des yeux en disant :

— Ah! c'est bien, monsieur Laverrière, demain à dix heures, vous reviendrez ici sour le masque d'un journaliste... Alors, moi aussi je reviendrai... Vous avez dit un jour que *nous nous reverrons*... ce sera ici, s'il vous plaît!

Il ajouta :

— Et penser qu'il y a dans Paris des centaines de gredins

semblables, qui vivent des dupes qu'ils font, et trouvent toujours à en faire... qui mènent train de prince toute leur vie, et meurent dans leur lit comme de petits saints!

L'ouvrier haussa les épaules, et s'en alla travailler.

Cependant le facile et brillant état do chevalier d'industrie a ses temps de gêne; en ce moment Laverrière logeait dans un mauvais garni, et depuis deux jours il ne s'était mis à table.

Au troisième jour qui commençait à s'écouler, il cherchait, avec des efforts d'imagination inouis, le moyen de déjeuner. Il venait de prendre dans son esprit un parti extrême pour arriver à ce résultat, lorsqu'en passant devant la boutique d'orfévrerie une inspiration lui était venue, grâce à laquelle il espérait escroquer quelque pièce d'argenterie, et conquérir son déjeuner plus immédiatement et avec moins de danger.

Il n'avait pas entièrement réussi, mais il avait des espérances pour le lendemain.

En continuant sa marche, il pesait ses chances de succès.

— Si j'avais pris le nom de l'un des coryphées du feuilleton, disait-il, cela eût été plus tôt fait; mais ce marchand connaît peut-être leur figure, et il n'aurait pas voulu prendre lo change. Je me suis donné le nom d'Armand Delbrot, qui ne travaille qu'au journal des *Connaissances fashionables*... Cependant en présentant quelques articles ébouriffans du susdit, il est probable que j'empoignerai mon homme, et qu'il lâchera le surtout de table.

Mais ces numéros du journal, où les prendre?... Armand n'a que lui pour abonné, et le journal n'est que chez lui... Malédiction!... et il se trouve justement passer l'automne à Viroflay!... Il faut y aller à tout prix, et lui emprunter ses numéros sous un prétexte quelconque, sans qu'il se doute que je vais sur ses brisées.

Quand jo pourrai tenir ce surtout d'orfévrerie, je le vendrai à mon père, qui a les moyens d'écouler les marchandises de semblable provenance... Je m'en ferai donner douze cents francs au moins, et je remonterai pour quelques jours dans ma sphère... je vivrai en voiture et dans les salons de la Maison-d'Or.

Mais cela, c'est tout au plus pour demain... et, aujourd'hui, je n'ai pas déjeuné.

Cette pensée ramena Laverrière au premier projet qu'il avait formé.

Depuis son duel avec le vicomte de Monclave, il n'était pas retourné à l'hôtel de la rue Saint-Florentin, Un duel sans témoins, et qui avait été suivi de la mort de l'une des parties, pouvait le jeter dans de très-mauvaises affaires... il s'était sauvé dans le quartier le plus éloigné de Paris, sans oser même tourner la tête de ce côté. Et il n'avait eu depuis aucune nouvelle de Mme de Miroville.

Cependant, depuis que la gêne était venue, il avait profondément regretté Antonine... qu'il aimait comme le villageois aime sa poule aux œufs d'or. Il avait été sans cesse combattu entre le désir de retourner chez elle et la terreur de cet hôtel, où un regard du portier... même de quelque habitant de la maison, pouvait le perdre.

Enfin, ce jour-là, poussé par la faim qui fait tout braver, il s'était décidé à franchir le pas, et c'était dans ce dessein qu'il était sorti.

En ce moment, forcé d'attendre jusqu'au lendemain d'autres ressources, et brûlant de l'envie de déjeuner, il continua son chemin vers le premier but qui l'avait appelé.

Le regard fixé sur les images de la salle à manger d'Antonine, de sa cassette, de ses écrins, il marcha rapidement jusqu'à la rue Saint-Florentin.

Là, il reprit ses allures clandestines, baissa davantage son chapeau sur ses yeux, releva plus haut son collet de manteau sur son visage, et marcha en regardant ses pieds.

Longtemps il rôda devant cette porte cochère, qu'il avait franchie la dernière fois les mains tachées de sang, tremblant devant l'aspect de cette maison, d'où partout il pouvait sortir une voix pour l'appeler *assassin*.

Mais sa station dans la rue avait aussi des dangers; il redoutait d'y être remarqué, il redoutait aussi horriblement de quitter ce poste, soit pour pénétrer dans l'hôtel funeste, soit pour retourner dans le taudis de la misère.

A la fin, le hasard vint à son aide, il aperçut le concierge au fond de la cour occupé à faire jouer la pompe; alors il passa comme une ombre sous la voûte, s'élança sur l'escalier, gagna le premier étage et se trouva devant la porte de Mme de Miroville.

Il sonna... et, déjà palpitant de joie, sa figure s'éclaira du plus radieux sourire à la pensée de Catharina, la femme de chambre, qui allait venir lui ouvrir.

Des jappements effrénés se firent entendre à l'intérieur; la porte s'ouvrit; une grosse vieille femme parut, escortée de deux chiens aux glapissements aigus et dressés sur leurs pattes avec des airs de seigneurs insolents.

Laverrière pensa seulement qu'Antonine avait changé de femme de chambre; il ne s'occupa pas de ce détail et demanda simplement :

— Madame est-elle visible?

— Oui, monsieur, répondit la femme de chambre. Qui dois-je annoncer?

— M. de Laverrière.

— Veuillez entrer, monsieur.

Le gentilhomme, précédé de la suivante, se vit conduit dans la chambre d'Antonine, dont il connaissait si bien toutes les avenues.

La porte de cette chambre s'ouvrit; son nom fut jeté à l'intérieur, et il entra.

Le premier objet qui frappa les regards de Laverrière fut la table du déjeuner qu'on desservait.

— Si je fusse venu quelques minutes plutôt, s'écria-t-il dans son for intérieur.

Il donna un soupir à cette pensée, même avant de considérer la maîtresse de la maison.

Enfin il leva les yeux vers elle.

C'était une grosse femme, plus grosse et plus vieille que la première, mais beaucoup plus parée. Du rouge, de faux cheveux noirs frisés en petits tire-bouchons, un bonnet à fleurs jaunes, un menton appuyé sur le corsage, une taille en rotonde constituaient l'aspect de toute sa personne.

Ses deux chiens étaient venus se placer à ses côtés.

Laverrière pénétra cette femme d'un regard comme le railway traverse les montagnes.

Il commença par lui faire compliment de ses chiens.

— Ah! vous devinez ma tendresse pour eux, dit la dame; elle est poussée à un point excessif, je l'aveue.

— Peut-on trop aimer, madame? s'écria le gentilhomme.

— Oui, quand cela devient de la faiblesse, répondit-elle en minaudant, et voià où j'en suis.

— En vérité?

— Mon Dieu, oui... Je fais mille folies pour ces chers petits... Je suis si occupée à leur complaire, à leur passer toutes

leurs fantaisies, qu'on prétend... vous ne le croiriez pas... on prétend que je suis leur dame de compagnie.

— Ah! c'est très-joli!

— Et quand je mène promener l'un de ces bijoux aux Tuileries, je suis si bien ses pas partout où il lui plaît de passer, qu'on prétend encore que c'est lui qui me tient en laisse.

— De mieux en mieux!

— Vous le voyez, monsieur.

— Ah! c'est un amour de bête... bien admirable, bien touchant!

— Mais pourrais-je vous demander, monsieur, reprit la dame en s'inclinant, ce qui me vaut l'honneur de votre visite?

— Mon Dieu, madame, reprit Laverrière, je venais... après un assez long voyage... faire une visite ici à une dame de ma lonnaissance qui habitait cet appartement; mais je vois qu'elle a changé de demeure et que vous la remplacez ici.

— Je ne pourrais rien vous dire de cette dame... Lorsque je suis venue occuper ce premier étage, il était vacant.

— Ainsi en entrant, ayant seulement demandé si *madame* était chez elle...

— Ma femme de chambre vous a introduit.

— Vous le voyez, madame, c'est par erreur que je me suis présenté chez vous... erreur dont j'oserais me féliciter si je ne redoutais de vous avoir été importun.

— Pas le moins du monde... et, si vous venez de loin, prenez donc la peine de vous asseoir.

— Mon Dieu! dit Laverrière en se carrant dans un fauteuil, j'avais laissé ma voiture à la grille des Tuileries pour y prendre l'air... j'ai voulu venir à pied jusqu'ici... et le temps est si lourd!

— Je regrette que *nous* ayons fini de déjenner, dit la dame en passant la main sur le cou de ses chiens assis à ses côtés. Je vous aurais offert de prendre une tasse de thé avec *nous*.

Le *nous* était peu flatteur; cependant, à la pensée d'un repas quelconque, Laverrière soupira de nouveau et murmura:

— Madame... Je n'aurais pas voulu abuser.

— Du tout, répondit-elle, vous m'auriez tenu compagnie... Je suis toujours seule avec ce petit monde-là.

— Mais les affections remplissent si bien la vie!

La dame aux chiens prit les toutous sur ses genoux et se mit

à les baiser tour à tour. Elle secouait les fleurs jaunes de son bonnet à droite, à gauche, en distribuant ses caresses.

Cette femme avait un cachet particulier. Son front était bas; ses faux cheveux, tombant en deux touffes, avaient quelque chose du caniche; sa bouche, à force de baiser ses amours, s'était un peu avancée en museau; elle semblait être un peu chien elle-même.

— Oh! oui, monsieur, dit-elle en répondant à Laverrière, oh! oui, je les aime!... Ces chers enfants-là sont si intelligents, il ont tant d'esprit et de gentillesse... il ne leur manque que la parole... Tenez, monsieur, ajouta-t-elle avec attendrissement, j'ai été mariée, j'ai eu deux fils, qui sont maintenant établis loin de moi... eh bien, vous ne voudriez peut-être pas le croire, mais je n'ai jamais autant aimé mes fils que mes chiens.

— Ah! madame, quel cœur! s'écria avec un ton d'admiration Laverrière.

Il jeta un regard avide sur le luxe et le confort qui entouraient la vieille dame; puis il ajouta avec transport :

— Je le comprends bien, je vous jure!

— Vous le comprenez, monsieur, dit la dame ravie.

— Ces chères petites bêtes! on se sent attiré vers elles au premier regard.

En disant cela, Laverrière saisit un des deux toutous au hasard et le serra avec passion sur son cœur.

— Je vois que vous avez été séduit surtout par ma petite Zémira, dit avec une larme de joie la vieille folle. Allons, avouez-le... vous la préférez à son frère...

— Je l'avoue, consentit à dire Laverrière.

La dame demeura encore plus émue.

Au bout d'une minute, elle se leva, elle alla près d'un guéridon sur lequel étaient posés divers objets d'ornements, elle ouvrit un coffret de bois de rose, et en tira un bout de ruban bleu.

Puis revenant à Laverrière :

— Eh bien, dit-elle, je veux que cette affection qui me touche soit récompensée... Voici un collier que Zémira a porté... je vous le donne!

Le gentilhomme reçut en s'inclinant ce précieux gage.

Il pressa même un peu la main qui le lui tendait.

Mais, comme il était levé ainsi que la dame en ce moment, il ne pensa pas devoir prolonger plus longtemps sa visite.

— Allons, monsieur, dit la maîtresse de maison, je reçois vos adieux... mais quand vos affaires ou vos plaisirs vous amèneront dans le quartier des Tuileries, pensez à nous à l'heure du déjeûner.

— Je vous rends mille grâces, madame, répondit Laverrière, et je profiterai de vos bontés... Il est trop agréable de partager un moment cet intérieur... le plus doux et le mieux uni que j'aie jamais connu.

— Oui, monsieur, reprit la dame, je vous ai ouvert toute mon âme... ces chères petites bêtes, voyez-vous, c'est tout ce qu'il y a pour moi au monde.

Elle passa la main sur les boucles de sa perruque et ajouta avec un regard langoureux, un sourire provocant:

— Et celui qui pourrait me détourner de ce sentiment-là serait bien habile... Je crois même qu'il y perdrait ses peines.

— Ce qui le rendrait alors bien à plaindre, madame, dit galamment Laverrière.

Après ces mots, il salua profondément et sortit.

Laverrière, au bas de l'escalier, passa devant la loge du concierge aussi heureusement cette fois qu'il l'avait fait la première.

— Oh! je reviendrai demain, dit-il, encouragé par ce succès et en pensant à la tasse de thé... ainsi qu'à tout ce qui pourrait s'en suivre.

Il n'avait point retrouvé dans cette maison Mme de Miroville et ne savait plus désormais où ressaisir les traces de son ancienne maîtresse. La dame aux chiens semblait à la vérité devoir lui offrir un dédommagement, et il y avait là pour lui une seconde affaire en perspective.

Mais deux espérances ne valent pas une réalité, et Laverrière n'avait pas déjeûné.

XL

UNE TRISTE FIN.

Le désir de se mettre à table tourmentait plus que jamais Laverrière; depuis deux jours il n'avait mangé que la petite

flûte cassée en cachette; le troisième menaçait de se passer au même régime; pourtant, sans s'arrêter à des plaintes vaines, le plus pressé était de songer à l'affaire engagée avec le marchand d'orfévrerie.

Laverrière devait donc se rendre à Viroflay, chez Armand Delbrot, et s'emparer sous un motif quelconque des journaux à l'aide desquels il pourrait se faire passer pour un publiciste influent. En joignant à ces pièces certificatives toutes les suggestions de son langage doré, il espérait bien faire céder à l'orfèvre de bon argent en échange de ce qu'il lui apporterait d'espérance

Sans savoir comment il paierait son voyage, il se dirigeait machinalement vers le chemin de fer de la rue Saint-Lazare.

Comme il passait derrière la Madeleine, il se trouva sur la place du marché aux fleurs qui se tenait ce jour-là.

Il remarqua, marchant devant lui, et tournant par instant la tête vers les étalages des fleuristes, une femme de riches proportions de taille et de non moins riche toilette. La stature encore agrandie par la plume que le vent faisait voler sur son chapeau et par le cachemire qui étendait une longue pointe derrière ses pas, elle passait majestueusement entre les boutiques de fleurs, sans s'arrêter aux appels qui lui étaient adressés.

Par derrière, tout l'aspect de cette femme rappelait Mme de Miroville.

— Oh ! si c'était elle, s'écria-t-il intérieurement, je n'aurais plus besoin d'aller chercher fortune ailleurs.

Et il pressait le pas.

Un port de tête militaire, un tour d'épaule commun, la vulgarité des mouvements qui apparaissait sous la richesse des draperies, lui rappelaient davantage Antonine.

— C'est bien elle, se dit-il. En changeant d'appartement, elle sera restée dans son quartier, sur le terrain qui lui convient, et je vois qu'elle n'y est pas restée au dépourvu après la mort de M. de Monclave... Ces femmes-là ne sont jamais veuves... Elle a retrouvé sans doute aussi bien et peut-être mieux... Je serai tendre, passionné, car je meurs de faim, et elle m'aimera encore comme autrefois, non pas pour moi-même, mais pour le plaisir de tromper l'autre.

La dame venait de gagner la rue qui fait suite à la place;

Laverrière allait la rejoindre; il n'y avait plus entre eux qu'une mendiante, qui suivait la femme de riche apparence pas à pas, en murmurant sa demande lamentable, et en tendant la main jusqu'à frôler les franges de son cachemire.

La dame s'arrêta. Laverrière, le chapeau à la main, courut se jeter en face d'elle.

Mais son cœur se brisa de déception... Il n'avait jamais vu cette figure-là.

En cet instant elle disait à la mendiante :

— Je ne puis vous donner... laissez-moi.

Là-desssus elle s'éloigna.

Laverrière resta consterné, la tête basse, laissant sa main qui tenait encore son chapeau pendre languissamment à ses côtés.

Mais son regard se tourna par hasard vers la mendiante qui suivait tristement son chemin, et il jeta un cri étouffé.

C'était la mendiante qui était Antonine.

Malgré sa maigreur, son teint plombé, ses haillons, malgré les ravages du mal, malgré la vieillesse subite, la misère, Antonine avait gardé ses gros sourcils noirs, son nez arqué, son air hardi et mauvais, et Laverrière ne pouvait la méconnaître.

— Juste ciel!... est-il possible!... Qui l'aurait cru?

C'étaient ces exclamations et mille autres semblables qu'il accumulait en fuyant à toutes jambes son ancienne maîtresse.

Il ne s'arrêta que lorsqu'il fut bien loin d'elle.

Alors le chevalier d'industrie réfléchit à cet incident. Il en avait eu bien plus tôt fini qu'il n'aurait pu le penser avec les recherches qu'il comptait faire de Mme de Miroville : mais le dénouement en était triste; il voyait s'anéantir tout à coup la ressource sur laquelle il avait constamment compté et qu'il se croyait assuré de retrouver toujours, quand il en aurait la ferme volonté.

Le meilleur de sa fortune était perdu.

C'était une raison de plus pour songer au reste.

Laverrière cherchait depuis une heure avec une impatience fiévreuse le moyen de pourvoir aux frais de son court voyage de Viroflay, lorsqu'à une idée qui lui vint il jeta la main sur le côté gauche de son habit, le palpa vivement et tira de la poche le ruban bleu qui avait servi de collier à Zémira.

Ce collier était fermé par une petite boucle d'or de très-peu de valeur, mais suffisante pour ses besoins.

Il entra chez un bijoutier, et jeta sur le comptoir cet objet dont le marchand lui donna deux francs en le volant des trois quarts.

De là, il ne fit qu'un saut à l'embarcadère de Saint-Lazare; il prit son billet pour le convoi de quatre heures; le reste de son argent lui servit à acheter des gâteaux de Nanterre pour varier un peu ses repas, et même un cigare pour étaler encore en le fumant quelque peu de ses airs de gentilhomme.

Le reste réussit assez bien. Arrivé à Viroflay, Laverrière trouva Armand Delbrot; il lui emprunta ses numéros du journal des *Connaissances fashionables*, pour se guider, disait-il, dans des achats de luxe qu'il avait à faire; il prit un verre de vin qui le ranima et repartit vers huit heures.

Il aurait pu coucher à la campagne et être de retour à Paris le lendemain d'assez bonne heure pour ses affaires. Mais il lui fallait revenir à pied, et il ne voulait pas que, sur le chemin semé d'élégantes villas dont les fenêtres eussent été ouvertes, on vît le *beau Laverrière* en semblable équipage.

Il chemina donc la nuit par d'assez mauvais chemins.

Bientôt la pluie qu'avait pompée un fugitif soleil de novembre chargea le ciel, puis tomba à flots.

Les chemins, déjà détrempés, se changèrent en bourbiers; les rameaux d'arbres, pliant sous l'ondée, y versaient leurs abondantes gouttières; l'obscurité enveloppait le ciel où ne restait plus la moindre transparence, fermait l'horizon de tous côtés, et cachait si bien la route qu'on ne savait où poser le pied.

Ainsi parfois les pas tracés au hasard allaient heurter brusquement contre un mur, contre un buisson, ou glisser dans un cloaque.

Laverrière avait son manteau et son habit transpercés; son chapeau formait sur sa tête une fontaine où l'eau ne tarissait jamais; ses bottes vernies s'étaient tellement fondues qu'il sentait ses pieds nus dans la boue.

La situation du pauvre gentilhomme était affreuse.

Par surcroît de malheur, il crut s'être trompé de chemin.

Il marcha quelque temps avec cette appréhension cruelle d'errer ainsi toute la nuit au hasard sans voir jamais briller les lumières bienfaisantes des Champs-Elysées.

Cependant, à droite du chemin qu'il suivait, une grande habitation offrit une surface assez étendue et d'une teinte assez blanche pour percer les ombres.

Laverrière s'arrêta.

Ce bâtiment, avec ses trois corps de logis d'une remarquable hauteur et sa terrasse en cintre, avait des dimensions assez vastes pour être distinguées dans la nuit, et un aspect assez particulier pour être facilement reconnu.

Le voyageur vit qu'il se trouvait devant le château de Grand-Chêne, qu'il était venu visiter lors de l'acquisition que M. de Monclave avait faite de cette propriété pour la donner à Antonine, et qu'il avait revu plusieurs fois depuis.

Cette découverte le rassura en ce que la situation dn château lui indiquait qu'il s'était détourné de très-peu de son chemin.

En même temps, devant lui, quelques lumières percèrent un peu les ombres.

L'habitation était accompagnée d'un parc, et le parc clos d'un mur dont la ligne droite bordait pendant une longue distance le chemin. A l'extrémité, et dans l'endroit où se formait l'angle du mur, était un réverbère en ce moment violemment battu par le vent et agitant sa pâle lueur dans les flots de brume.

Laverrière arriva à cet angle de l'enclos, et là, il se trouva dans un espace un peu plus éclairé.

A quelques pas du parc, et dans un enfoncement qui succédait à son mur d'enceinte, était une maison de paysans.

Petite, misérable, couverte d'un mauvais chaume qui pendait échevelé, la masure était des plus tristes de celles qu'on trouve semées dans les champs. De plus, sous l'ondée qui tombait, et les flaques d'eau noires amassées dans l'enfoncement où elle était située, elle semblait plongée dans un large bourbier.

La clarté d'une lampe et du foyer montrait qu'on veillait encore à l'intérieur.

Cette lueur, au centre de la maison ouverte à tous vents, percée de petites fenêtres sans vitres ou sans volets, produisait l'effet d'une lumière dans une lanterne, faisait apparaître la carcasse de la masure, et jetait de là quelques jets vacillants sur les alentours.

D'un côté était l'énorme masse d'ombre de pommiers qui

suivaient le talus au pied du mur du parc, après l'angle qu'il formait; de l'autre s'élevaient des appentis rustiques, noirs, pourris, délabrés, les restes d'un colombier tombé, puis, au delà, des tas de paille, des fagots, et un énorme monceau de fumier.

Devant la maison une basse-cour était remplie de diverses cahutes des animaux sales, puants, qui grouillaient là dans la journée; le petit mur d'enceinte de cette basse cour était fermé d'une porte qui, dans sa partie supérieure, s'ouvrait en claire-voie.

Ce coin de la campagne était assez bien éclairé par le réverbère placé à l'angle du mur du parc, et qui dominait la mâsure, puis par la lumière qui venait de l'intérieur de celle-ci.

Comme Laverrière passait là, il vit une forme sombre venir du fond du chemin qui passait sous les pommiers.

Cette figure, d'abord indistincte, avança, s'éclaira peu à peu, puis se trouva tout à fait en face de la lumière qui sortait de la cabane.

Alors, quels que fussent le froid, la fatigue, les torrents d'eau glaciale dont il était inondé, Laverrière s'oublia lui-même; il fit un vif mouvement pour se retirer davantage sous l'ombre des arbres qui étaient à sa gauche, puis resta immobile à fixer l'objet placé devant ses yeux.

C'était Antonine, si peu de temps avant l'objet de ses recherches, et alors devenue pour lui un objet d'épouvante, un spectre, qui venait le chercher quand il eût bien voulu se soustraire à sa vue.

La malheureuse femme, que nous avons vue arrêtée par les agents de police aux abords de l'hôtel des Missions, était restée quinze jours seulement en prison; ensuite, comme il ne se trouvait pas de mauvais antécédents sur son compte, et que rien ne la signalait particulièrement à la justice, on avait bien voulu croire sur sa parole qu'elle s'était trouvée là par hasard et elle avait été rejetée au dehors.

Mais lorsqu'elle était allée retrouver les bandits dans leur repaire, ceux-ci avaient craint d'être compromis par sa présence, par ses allées et venues autour de leur carrière, maintenant que ses traits étaient connus de la police. Dario, son brutal amant, l'avait chassée en la battant rudement, afin que le congé qu'il lui donnait se gravât mieux dans sa mémoire.

Depuis ce moment, Antonine errait dans les rues en mendiant son pain.

Mais elle ne pouvait, en sortant de la caverne des voleurs, et de la prison où elle était allée pour eux, se recommander à aucune société de bienfaisance, et le peu de charité des passants ne l'empêchait pas de mourir de faim.

Lorsque Laverrière l'avait aperçue en sortant de la place de la Madeleine, elle était déjà exténuée de besoin ; dans la fin de cette soirée, la mendiante, ne recevant aucun secours, en était arrivée à ce paroxisme de la faim, qui fait le vide dans le cerveau et y éteint toute intelligence.

Egarée, haletante, la vue troublée, ne distinguant plus les ombres de la nuit de celles que l'épuisement répandait devant ses yeux, elle avait marché toujours devant elle, et elle était arrivée à ce point de la route par laquelle Laverrière revenait vers Paris.

Antonine, alors éclairée par ces rayons de lumière qui perçaient la nuit, était quelque chose d'affreux.

Sa haute taille amaigrie était courbée, ses vêtements trempés de pluie et souillés de fange ; son grand tartan déchiré, sa jupe en lambeaux n'étaient plus qu'une pâte de haillons et de boue.

Sa chaussure usée s'étant à demie perdue, elle avait dénoué le mouchoir de sa tête pour envelopper un de ses pieds déchirés qu'elle ne pouvait plus poser à terre. Sa tête était restée nue ; ses longs cheveux noirs, trempés de pluie et tordus en serpents, tombaient sur ses épaules.

Elle avançait en boitant, la tête tendue en avant, et se balançant à chaque pas ; elle avait ainsi ce mouvement avide et craintif du loup qui cherche sa pâture.

Son singe noir, qu'elle portait sous le bras, tendait la tête hors du châle qui l'enveloppait.

Ainsi, dans cette forme vague, sombre, hideuse, on voyait briller des points de feu ardent : les yeux noirs, enflammés, féroces de cette femme et de cette bête affamées.

— Oh! disait Laverrière, ce n'est pas là Antonine... ce n'est pas même une créature humaine... Je ne puis rien faire pour elle. Pourquoi n'ai-je pas la force de m'arracher de cette place... Comment se sent-on ainsi forcé de regarder ce qui fait peur

La malheureuse en avançant sous les grands arbres sentit

l'odeur des pommiers ; son instinct la porta à chercher si quelques fruits n'étaient pas restés dans leurs feuilles. Elle releva la tête, se dressa sur ses jarrets, tendit la main et parvint à courber une branche... Elle la palpa, et le remeau portait en effet une de ces pommes à demi sauvages de l'arrière saison... Mais, au moment où sa main allait la prendre, la branche se redressa subitement, dans le mouvement d'un arc qui se détend, et lui enleva la pomme.

Antonine se remit à marcher en courbant encore plus la tête et en faisant entendre une sorte de rugissement.

Au bout de quelques pas, elle fut devant la porte de la chaumiere ; elle glissa son regard dans la claire-voie et aperçut au fond de la mâsure les paysans réunis sous la lampe de la veillée qui éclairait leurs figures.

Cette femme était dure, brutale, le malheur ne faisait naître en elle aucun amollissement d'âme, mais seulement une sombre colère ; elle n'avait pas de larmes, mais de féroces grondements.

Elle frappa violemment du poing à la porte de la cabane.

A ce bruit, les animaux de la basse-cour s'éveillèrent. Et soit qu'ils sentissent l'odeur du singe, soit qu'ils fussent effrayés de la présence de cette femme sans la voir, tous ensemble, chèvres, pourceaux, dindons, canards, se mirent à jeter des cris de terreur, chacun dans le langage qui lui était propre ; et ils s'enfuirent épouvantés auprès de la cabane.

Au tumulte qui se manifestait dans leurs ouailles, les paysans sortirent de la maison. Ils n'aperçurent pourtant rien d'étrange dans leur enclos. Une petite fille traversa la cour et vint regarder à travers la porte qui la fermait.

Antonine était alors devant la claire-voie. Elle tendit la main à travers les barreaux, et demanda d'une voix rauque et colère un morceaux de pain ; son singe grinça des dents.

La petite fille jeta un cri perçant et s'enfuit vers le logis, comme avaient fait les bêtes de l'arche.

— Voyons, lui dit sa mère, qu'y a-t-il donc? quelque mendiant. Je t'ai dit qu'il fallait toujours leur donner quand on le pouvait, ou, quand cela était impossible. leur répondre tout doucement : Dieu vous assiste !

— Ce n'est pas un mendiant... c'est le diable ! dit la petite paysanne en pleurant.

Sa mère, qui la sentit toute tremblante entre ses bras, ne pensa plus qu'à la consoler et lui dit :

— Paix! mon enfant... si tu crois cela, fais seulement le signe de croix, et le diable fuira bien vite.

La petite fille se signa, toute la famille machinalement l'imita.

Antonine, comme si elle eût partagé elle-même la superstition des paysans, et se fût sentie atteinte par ces symboles mystérieux, s'éloigna devant les signes de croix.

Ainsi, il semblait que toute la nature, les plantes, les animaux, les hommes, que tout ce qui existe, se retirât devant l'affreuse créature.

La mendiante avança toujours dans la même direction.

Laverrière à son approche fit quelques pas de plus dans la partie ténébreuse de la route où il était enfoncé.

Arrivée à l'angle du mur d'enceinte, Antonine vit devant elle la grande masse blanche du château de Grand-Chêne.

Elle s'arrêta, regarda attentivement et fit entendre un grondement terrible.

Cette vue venait de ranimer un moment ses esprits. Elle avait la connaissance, la mémoire, et elle se revoyait devant elle cette magnifique habitation, dont elle avait été quelque temps dame et maîtresse.

Elle fixa quelques minutes ses regards sur la façade de ce bâtiment avec une indicible rage. Puis elle se mit à marcher à pas précipités, en allant et venant devant ses murs. Par moments elle s'arrêtait; ses grands yeux d'un feu sombre sortait de leur orbite; elle passait la main dans ses longs serpents de cheveux noirs, qu'elle tordait avec fureur.

C'était ce château qui lui avait appartenu grâce à la folie de son amant, ce château acheté pour elle avec l'argent qu'un mari dérobait à sa femme, avec l'argent qu'il se dérobait à lui-même, car il lui eût été nécessaire pour soutenir dignement son rang, et qu'il avait prodigué pour satisfaire un de ses caprices, à elle, un de ses caprices de courtisane.

Et ce château, acheté au prix de l'adultère le plus hideux, de la trahison la plus basse, non seulement la courtisane ne le possédait plus, mais elle venait mourir de faim au pied de ses murs. L'expiation était aussi complète que juste.

Antonine s'arrêta subitement.

Cette secousse violente avait épuisé les dernières forces de sa vie.

Elle vacilla un instant sur elle-même, puis, faisant seulement quelques pas chancelants en arrière, elle vint tomber sur le monceau d'ordures qui faisait suite aux appentis de la cabane.

Hâve et frémissante, les traits décomposés par la faim avant l'altération qu'apporte la mort, elle resta gisante sur sa couche immonde.

La pluie, qui en tombant à torrents lavait les toits des appentis noirs de mousse, les tas de paille pourrie, le pavé de la basse-cour, venait former autour de cette couche une large flaque d'eau noire et putride.

Le réverbère, qui se balançait au coin du mur, faisait passer des clartés errantes sur ce corps de femme inerte et défiguré, sur la nappe sombre de ce bourbier infect et peuplé de reptiles.

Et cet affreux tableau se détachait sur le fond ténébreux de la campagne.

— Quel horrible spectacle! disait Laverrière... J'ai peur... et je voudrais pour tout au monde n'avoir pas passé par ici!

Et la regardant avec des yeux effarés, il ajouta :

— Il faut qu'une bien étrange fatalité l'ait frappée, cette pauvre Antonine, pour que la brillante courtisane soit devenue en si peu de temps ce spectre hideux... Sa figure, ses haillons semblent faire partie de cette fange où elle repose... On ne la croirait autre chose que du limon animé... Oh! si on savait ce que les femmes de cette espèce peuvent un jour devenir, quand on les voit si pimpantes, si jolies, on n'en aurait que du dégoût... et presque de la terreur.

Laverrière s'arrêta, puis, par réflexion, il ajouta :

— Mais non, le changement ne serait pas encore si grand. Si on leur ôtait leur parure et cette robe de jeunesse qu'on nomme la beauté, ces femmes qui se vendent comme une vile marchandise ne seraient guère que du limon animé.

Ce tableau donnait à Laverrière des idées plus philosophiques qu'il n'en avait eu de sa vie.

Tandis qu'il la regardait ainsi, la moribonde essaya de se soulever, puis elle retomba pesamment et continua à s'agiter sans pouvoir se détacher de la terre. Ses yeux encore ouverts et flamboyants se regardaient de tous côtés; sa main tendue se crispait comme si elle cherchait à saisir quelque chose et se refermait dans le vide.

Elle attendait une goutte d'eau sur ses lèvres desséchées; elle cherchait un morceau de pain, en comprenant encore dans son esprit troublé qu'elle mourait de misère.

Et c'etait là la fin d'une *fille de joie!*

— Que veut-elle? disait Laverrière en voyant ses mouvements convulsifs. Si j'allais à son secours... Mais non, ce serait trop me compromettre... Peste! Nestor pourrait me reconnaître!

Antonine resta quelques minutes immobile, la poitrine haletante; puis, quand elle essaya de se mouvoir encore, son corps ne fit plus voir que de faibles tressaillements.

— Mon Dieu! elle meurt pour tout de bon! s'écria avec effroi le gentilhomme.

Et il fit quelques pas pour courir vers elle.

Puis il s'arrêta saisi de dégoût à la seule pensée de toucher à cette fange.

Sa maîtresse l'avait longtemps comblé de largesses, elle l'avait fait longtemps heureux, riche, opulent, mais ce Laverrière n'était pas homme à se gêner pour elle.

Enfin, Antonine, dans une dernière convulsion, se tordit sur elle-même, fit entendre quelques râles d'agonie et expira.

Ce furent là les derniers moments de la courtisane.

Mais ce n'était que justice; elle avait voulu faire assassiner Delphine de Monclave.

Laverrière la vit morte et s'enfuit épouvanté.

Disons tout de suite ce que devint Nestor.

Le singe noir, ne sachant où aller pour se procurer quelques ressources, resta toute la nuit assis auprès de la couche mortuaire de sa maîtresse. C'était déjà lui qui, autrefois, avait gardé le corps de M. de Monclave percé d'un coup d'épée dans la cour de l'hôtel. Ce singe-là était destiné aux veillées funèbres.

Au point du jour, un paysan qui passait là trouva l'animal égaré sur la route où il était allé errer. Il s'en empara et le vendit à un marchand de singes et d'oiseaux établi au marché Saint-Honoré.

Depuis ce moment, l'histoire a perdu ses traces.

XLI

LA PLUME DU PAON.

Le lendemain, on doit penser que Laverrière, muni des journaux à l'aide desquels il pouvait se faire passer pour l'un de leurs rédacteurs, se hâta de se rendre chez le marchand d'orfévrerie qu'il comptait exploiter avec l'appât des réclames où il serait porté aux nues dans la *Revue des connaissances fashionables.*

Cependant, le gentilhomme était d'humeur sombre; cette journée avait commmencé pour lui sous de fâcheux auspices.

Quelle que fût l'heure matinale à laquelle il était sorti, il avait déjà eu la visite de Moiron, son marchand de vin d'autrefois et son créancier de tous les temps. Celui-ci était allé le prendre à son lever pour lui reprocher encore le vin dont il l'avait gratuitement abreuvé et qu'il lui rendait bien amer! Le rageur Moiron n'avait même laissé sortir le gentilhomme sain et sauf de ses mains que sur l'assurance positive, donnée par celui-ci, d'aller ce matin-là même lui chercher les trois cents francs si parfaitement échus.

Mais, dès qu'il fut au grand air, Laverrière ne pensa plus qu'à déjeûner. On sait que c'est le rêve qui le poursuivait depuis huit jours; une table servie se levait sans cesse devant ses yeux comme un mirage aussi doux que trompeur.

Comme il arrivait dans la rue Saint-Honoré, à peu de distance de l'endroit où il avait affaire, un café s'ouvrait. Les garçons, sur la foi d'un rayon de soleil qui promettait de percer les nuages, dressaient quelques tables devant la porte. Un parfum délicieux sortait de l'intérieur où se distillait le moka.

Sous l'impression qui le dominait déjà et sous l'influence de cette vapeur enivrante, Laverrière jeta au diable sa pénurie, avança crânement, s'assit à l'une des tables et demanda *une tasse à la crème.*

On le servit.

Une tasse de café, c'était bien léger après trois jours de

jeûne! mais enfin c'était un siége, une table, un garçon à qui commander; c'était toujours un déjeûner.

Aussi Laverrière, après ce faible repas, se délectait d'un moment de repos passé sous la bienfaitante influence de cette plante d'Orient qui s'épanouit dans le cerveau en douce ivresse, en songes d'or, en délicieux bien-être.

Pour compléter le charme, un nouveau parfum vint se répandre dans l'air.

Il s'élevait d'un éventaire contenant de petits bouquets de roses entourées de bruyère, et la marchande de vingt ans qui les débitait n'était guère moins avenante que ses bouquets.

Et comme elle s'approchait de la table à laquelle était Laverrière :

— Ah! voilà comme j'aime les femmes, dit-il tout haut en répondant à sa pensée.

Car la vue de cette jeune paysanne, pleine de vie et de santé, contrastait avec la vision qu'il avait eue la nuit précédente, avec ce spectacle d'agonie affreuse qui s'était passé sous ses yeux. La fraîche et vivace fillette le guérissait en quelque sorte du dégoût qui lui était resté sur le cœur.

Il lui prit la main et ajouta :

— Vraiment, la belle enfant, vous êtes trop jolie pour aller ainsi dans les rues avec un lourd panier à la ceinture.

— Oui, monsieur, répondit-elle, on me le dit tous les jours.

— On vous dit tous les jours que vous êtes jolie?

— Plutôt deux fois qu'une.

— Vous le voyez donc bien... vous seriez cent fois mieux à la ville où l'amour s'empresserait de vous offrir les plaisirs et la fortune.

— On me dit aussi cela?

— En vérité?

— Et je l'entends avec bien du plaisir.

— Cela promet.

— Oui, parce qu'en causant de ces bêtises-là, ça fait qu'on achète mes bouquets.

— Ah! voilà tout?

— Rien de plus.

— Jolis gagne-petits, que vos bouquets!... Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux pour vous gagner cent fois plus et vivre sans rien faire.

— Oui!... comme les carpes qui sont dans nos grands viviers de Saint-Denis.

— Ah!... vous êtes de Saint-Denis?

— Oui, monsieur.

— Et il y a de belles carpes dans vos réservoirs?

— Celles-là aussi, on les met bien à l'aise dans l'eau claire, et on les engraisse... mais c'est pour les manger.

— Bah! laissez donc... Ne seriez-vous pas heureuse d'avoir de belles toilettes comme les dames, au lieu de ces lourdes jupes de laine et de ces gros souliers?

— Les carpes aussi ont des robes dorées... mais c'est pour paraître plus belles sur la table des hommes qui s'en régalent.

— Cette petite fille est agaçante avec ses comparaisons de carpes.

— Aimez-vous mieux que je vous parle d'oiseaux?... Mais ce ne sera pas plus gai.

— Voyons.

— Eh bien, maître corbeau sur un ardre perché a perdu son fromage en écoutant les flatteurs..... et il en a bien pleuré!

— Encore!

— Tandis que moi, ça m'est nécessaire d'être gaie, puisque je porte partout le printemps avec moi! ajouta-t-elle en frappant sur son éventaire.

Elle écouta et reprit vivement :.

— Aussi, voyez, on m'appelle de tous côtés.

Et elle alla distribuer ses bouquets à d'autres tables.

— En voici une d'une autre espèce! dit Laverrière en posant le bras sur le dossier de sa chaise et renversant sa tête dans sa main. Comment se fait-il que ces raisonnements-là passent encore dans la tête de quelques pauvres filles, au milieu de tant d'autres qui n'y pensent guère?... ou comment se fait-il que tant d'autres se perdent, quand ces idées de sagesse, d'honnêteté sont encore de ce monde?

Laverrière fut arraché à ses pensées philosophiques par la vue du garçon.

Et payer la tasse de café?... Voilà ce qu'il fallait dans le moment et ce qui lui était absolument impossible.

Le gentilhomme étourdi, décontenancé, glissa machinalement les doigts dans tous ses goussets.

Il n'y trouva pas un sou.

Mais en fouillant son gilet il sentit une carte plior sous sa main. En ce moment, on eût pu voir un éclair d'inspiration passer sur son front.

Il passa au comptoir et tendit cette carte au cafetier.

C'était celle de Moiron, son marchand de vin, qui, venant souvent le visiter, lui laissait cette adresse en guise de carte de visite.

Laverrière, à l'appui de ce titre, dit qu'il était négociant en gros de vins fins, cognac, liqueurs de tout genre, et offrit ces produits à un prix tellement *fabuleux*, que le maître du café lui en fit tout de suite une forte commande. Il promit d'être exact à l'envoyer dans la matinée. On ne pouvait guère réclamer une tasse de café de celui qui vous faisait faire sur un achat des bénéfices considérables; aussi le cafetier n'en parla pas, et Laverrière fut libre de s'en aller.

Il respira et marcha plus léger vers le magasin d'orfévrerie de M. Chevalier.

Pour rien au monde il n'eût laissé passer, en se livrant aux précédentes bagatelles, le moment de s'y rendre, mais dix heures venaient seulement de sonner, et le marchand ne faisait que de descendre à son comptoir.

Le plus empressé bonjour de la part de Laverrière fut accompagné de l'exhibition des feuilletons-réclames, sur lesquels le marchand voulut bien jeter les yeux. Il fut satisfait des éloges à outrance que savait rédiger le charlatanisme renforcé, et ne demanda pas à voir les journaux d'ordre plus élevé dans lesquels le feuilletoniste s'était vanté d'écrire.

Laverrière comprit qu'il avait gagné la partie.

— Ces réclames, en les payant à la ligne, dit-il au marchand, vous coûteraient un prix fou... moi, je vous les donne pour rien... car si je vous prends ceci (le pommeau de sa canne désigna de nouveau le surtout d'argent), si je vous prends ceci, c'est un objet de si peu de valeur comparativement à ce que je vous offre, que je ne fais réellement cela que pour me procurer quelque souvenir de vous.

Le marchand sourit; il prit comme la veille la pièce d'orfévrerie dans l'étalage et la posa sur le comptoir. Mais cette fois il prit en même temps du papier de soie pour l'envelopper, car Laverrière venait de répéter qu'il avait sa voiture à deux pas et emporterait l'objet lui-même.

Tandis que se faisait ce petit préparatif, le chevalier d'industrie continuait avec volubilité :

— Voilà une pièce d'argenterie qui vous rendra plus qu'on ne pense... Désormais on appréciera la valeur de vos produits... Hé! voyez-vous, monsieur Chevalier, c'est nous, faiseurs de réclames, qui avons réhaussé la fabrique, l'industrie... Tout ce précieux pot-au-feu du genre humain!... C'est nous qui faisons participer les industriels au bruit, au retentissement, à la gloire, naguère réservés aux poètes, aux guerriers. Nous sonnons du clairon pour le ballot de coton; le fabricant et sa marmite sont emportés sur les ailes de la renommée... Vous, monsieur Chevalier, vos cafetières vont devenir célèbres; vos pot-à-eau et vos cuvettes pourront aller à l'immortalité...

— Bien! bien! M. Armand Delbrot, n'usez pas en pure perte votre éloquence, interrompit l'orfèvre ; notre petit marché est conclu... Vous parerez de mon surtout la table où vous ferez bombance avec des comestibles qui ne vous coûteront guère plus. Et moi, je n'ai que l'espérance de faire quelques ventes de plus... Mais enfin, c'est convenu... dans le commerce il faut toujours hasarder quelque chose.

Le marchand fermait les derniers plis du papier qui enveloppait la riche pièce d'orfèvrerie; Laverrière en tenait déjà délicatement les deux extrémités entre ses mains bien gantées...

En ce moment, entra dans le magasin un jeune et vigoureux garçon qui, ôtant sa casquette, dit gracieusement :

— Bonjour, monsieur Laverrière.

Celui à qui ces mots s'adressaient fit en frémissant un moumouvement en arrière.

Le marchand ouvrit des yeux surpris.

Mais le même interlocuteur, fixant tranquillement son regard sur le gentilhomme, ajouta :

— Ah! je vous demande pardon... j'aurai dû dire M. de Laverrière.

Laverrière rougit, trembla, mordit ses lèvres jusqu'au sang, mais sans pouvoir encore répondre.

L'orfèvre ouvrit les yeux encore plus grands.

Ce survenant était Etienne Poncelet, au courant, comme on l'a vu, de l'affaire entreprise par Laverrière, et de laquelle il lui plaisait de se mêler.

Mais, au bout d'une minute d'étourdissement, le chevalier d'industrie se redressa tout à coup. Il toisa insolemment Etienne et dit à l'orfèvre :

— Monsieur Chevalier, ce garçon-là n'est pas un de vos ouvriers; je pense qu'il saurait que sa place est à l'atelier et qu'il ne se permettrait pas de venir nous interrompre... A la mine qu'il porte, il n'a guère l'air non plus d'un amateur d'orfèvrerie... Que vient-il donc faire ici?

Le marchand ne répondit rien; il attendait.

— Mais je m'étonne!... monsieur Laverrière, reprit le jeune ouvrier. Ne me remettez-vous donc pas?... Etienne le tapissier... Rappelez-vous notre dernière rencontre; vous m'avez dit en tendant un poing vraiment très-menaçant : « C'est bon... nous nous reverrons... » Eh bien, c'est pour réaliser votre prédiction que je me trouve ici.

Il se fit un silence de stupeur qui permit à Etienne de continuer.

— Et vraiment, j'y pense... il y a beaucoup de rapport dans la circonstance; la première fois, je venais réparer un vol que vous aviez commis; aujourd'hui, je viens vous empêcher d'en commettre un autre.

Laverrière, pourpre de colère, grinça les dents, balbutia quelques mots incohérents, puis éclata en injures contre Etienne... Ce qui ne prouvait rien du tout.

— Ce n'est donc pas là, dit l'orfèvre en montrant son homme, ce n'est donc pas là M. Armand Delbrot?

— Non vraiment, dit Etienne; ce monsieur avait pris le nom d'un journaliste et il en apportait les articles, afin de vous escroquer sous ce titre une riche pièce d'argenterie... Ah! on n'a jamais vu si positivement parlant se parer de la *plume* du paon!... Et la métamorphose lui eût grandement servi près de vous et sans doute près de bien d'autres.

L'air atterré de Laverrière achevait la révélation d'Etienne.

— Et lui, d'où sort-il donc? demanda le marchand stupéfait.

— Ah! le diable le sait, dit Etienne.

Mais la tête de l'orfèvre se montait.

— Ainsi, dit-il les poings serrés en s'adressant à Laverrière, ainsi, vous venez chez moi deux fois de suite me faire perdre mon temps, me retenir à ce comptoir à parler de fariboles, et c'est pour me voler!

Aucun subterfuge n'était venu à Laverrière; il y renonça.

— Mauvais boutiquier! marchand de ferraille! s'écria-t-il, vous êtes bien heureux qu'un homme de ma sorte daigne venir s'entretenir avec vous!

— Mais ce n'est encore rien que la conversation, reprit l'orfèvre. Il s'agit de mon plateau de douze cents francs que vous alliez m'emporter, sans ce brave garçon que je remercie de tout mon cœur..., et puis bonsoir, je n'aurais plus entendu parler de vous...

— Je vous le casserai sur la tête, votre chaudron! dit Laverrière; et vos pots, vos écuelles aussi! toute votre méchante batterie de cuisine.

Il frappa si violemment des pieds que toute l'argenterie en trembla dans ses cases.

— Voulez-vous me laisser la paix à la fin? cria l'orfèvre exaspéré.

— Méchant vendeur de brimborions! filou! voleur!

— Jour de Dieu! c'est moi que vous appelez voleur!

— Est-ce que vous êtes autre chose, tas de marchands qui passez votre vie à donner moins de marchandise que vous ne recevez d'argent, qui vous enrichissez de ce que vous prenez ainsi à chacun?... Est-ce qu'on vous appelle autrement que des voleurs patentés?

— Quel effronté coquin! criait l'orfèvre; je ne sais ce qui me retient de lui rompre les os.

Mais Laverrière, avec un geste superbe :

— Tenez, vous me faites pitié, dit-il, je ne veux plus vous voir.

Et il sortit en faisant craquer le parquet sous ses pieds.

Pourtant, échappé de ce magasin, il n'était pas encore hors d'embarras.

Etienne avait salué le marchand, et, pour éviter ses remercîments, il était sorti le premier.

Ainsi, dans la rue, Laverrière et lui se retrouvèrent face à face.

XLII

DANS LA RUE.

La rue est la terre de liberté par excellence; elle est ouverte dans la durée des siècles à tous passans. De tous les autocrates qui ont régné dans le monde, nul n'a pu fermer son issue ni s'approprier son pavé. Inaltérable dans son indépendance, elle se prête à tous et ne se donne à personne. Le gamin la prend pour son champ de bataille, la grisette pour son salon, le vagabond pour son lit; mais le prince et le prélat peuvent y passer aussi à l'aise que si personne n'y touchait.

C'est aussi le pays de l'égalité immuable; tout le monde y est sur le même rang. Selon les nécessités de la circulation, l'équipage se range pour laisser passer la charrette, et celle-ci en fait autant pour l'équipage; l'omnibus prend la tête sur le carrosse s'il est arrivé avant lui; s'il est arrivé après, il le suit; on ne connaît que la loi du temps. Il en est de même pour les piétons; le savoyard et le grand seigneur y prennent rang au hasard; la seule faveur qui soit également partagée en ce monde est le haut du pavé.

La rue, humble mais éternelle propriété de tout le monde, est seule soustraite au partage des biens. Tous les coins de terrain qui la bordent ont leur maître; chaque maison a son souverain et ses ministres; mais la rue est un éternel modèle de république, où le pouvoir d'un seul est inconnu, où le peuple obéit seulement aux lois de la raison.

Aussi, dès que Laverrière et Etienne Poncelet s'y retrouvèrent en présence, toutes les chances furent acquises au jeune ouvrier. La rue, par son caractère de nationalité, déteste les mauvaises gens de toutes les classes, qui troublent l'ordre et déshonorent la population, et laissée à son instinct elle se rangera toujours du côté de la bonne cause.

La contestation à voix très-haute qui s'était fait entendre dans le magasin d'orfévrerie ayant arrêté un ou deux passants, il s'était aussitôt formé un rassemblement.

Et Laverrière ne comptait guère d'amis dans le nombre.

Il y avait d'abord l'orfèvre sur sa porte, accompagnant son filou du geste de son poing brandi.

A côté de la devanture de boutique et monté sur une borne qui accompagnait une porte-cochère, on voyait le gros marchand de vin Moiron, croisant ses bras en manche de chemise et riant déjà avant de savoir pourquoi, à la vue de son débiteur dans l'embarras.

Moiron, qui ne se fiait pas à la parole de Laverrière, disant qu'il allait lui chercher de l'argent, l'avait suivi pas à pas et se trouvait là de la manière la plus naturelle.

En face, dans le cercle, était le maître du café dans lequel Laverrière venait de prendre son déjeûner; il s'était machinalement avancé en voyant le monde se rassembler de ce côté, et il se tenait là dans l'attitude du simple spectateur.

A quelques pas de lui, se trouvait placée la jolie bouquetière, son éventaire garni de bouquets de roses en avant et ses deux mains retournées sur les hanches.

Derrière ces passants amassés et au milieu du mouvement de la rue, on entendait les sons monotones d'un orgue, dont jouait un vieux musicien ambulant, qui s'était arrêté là sans cesser de faire tourner la manivelle.

Laverrière, en sortant du magasin, eut donc, comme nous le disions, la mauvaise chance de se trouver en face d'Etienne.

Il ne put s'empêcher de lui crier d'une voix étranglée de colère :

— Insolent coquin!

Et il monta précipitamment la rue.

Mais Etienne, pressant le pas, croisa sa marche et se retrouva devant lui.

— Comment donc! dit-il en riant, insolent de vous avoir appelé par votre nom, monsieur de Laverrière?... Mais, au fait, vous avez raison; ce nom est une injure, il veut dire *chevalier d'industrie.*

Laverrière remarqua alors le rassemblement qui s'était formé autour de lui; pourpre de honte, il tourna le dos au jeune ouvrier et descendit la rue pour s'esquiver.

Mais son interlocuteur obstiné se retrouva encore là.

— Ce nom, reprit Etienne, veut dire escroc, *filou!*

Le malheureux Laverrière fit volte-face.

Il retrouva Etienne pour continuer :

— *Détrousseur de gens à domicile.*

Même jeu de Laverrière et d'Etienne qui poursuivit :

— *Bohémien du grand monde.*

Et les apostrophes continuèrent du même ton.

Les spectateurs riaient de cet exercice des deux personnages. La fureur de l'un, l'air d'assurance et de loyauté de l'autre, disaient assez lequel avait raison. Moiron riait plus fort que tous les autres; le marchand d'orfèvrerie applaudissait de tout cœur; la petite bouquetière, à qui ce monsieur ne revenait pas, éclatait de ce rire perçant et joyeux comme un chant d'oiseau qui domine tous les bruits.

Le marchand orfèvre ayant même donné le signal des applaudissements, à chacun des titres énumérés par Etienne, c'étaient des bravos sonores, des claquements de mains retentissants.

Pourtant, au plus fort du désastre, Laverrière se crut tout à coup sauvé.

De la porte cochère qui s'ouvrait à côté du magasin d'orfévrerie, il sortit un homme de belle et digne apparence, se dirigeant vers une voiture arrêtée à quelques pas.

Laverrière connaissait cet homme pour l'avoir rencontré dans le monde.

Jugeant bien que ce survenant ne pouvait être au fait de ce qui se passait, il se transforma subitement à sa vue. Et marchant vers lui d'un pas léger comme s'il eût foulé le tapis d'un salon :

— Ah! mon cher monsieur Mérilleux, dit-il en lui tendant la main, je vous rencontre à propos... Je me suis égaré à pied par ici... et le temps menace... veuillez me prendre dans votre voiture et me jeter chez moi... je vous rendrai cela à la première occasion, très cher.

Il voulut de nouveau lui donner une poignée de main.

Mais cet homme, à l'air honnête et distingué, retira la sienne.

Malheureusement pour le gentilhomme, *il* le connaissait.

— Monsieur, dit-il, il est dans nos mœurs des choses qui m'étonnent infiniment.

Il appuya son regard sur Laverrière et continua :

— Si dans la rue un chiffonnier venait donner la main à un duc et pair, on trouverait cela très-inconvenant et on aurait très-grand tort. Et, tous les jours, d'insignes misérables, dès

qu'ils ont un habit et des gants, usent de la plus étrange familiarité envers les honnêtes gens.

Il releva la tête d'un air simple mais ferme en ajoutant :

— L'honneur et la dignité de conduite sont pourtant bien aussi des titres de noblesse, il me semble; et celui qui les porte ne doit pas supporter qu'un homme de bas étage par ses mœurs et son caractère oublie aussi facilement la distance qui les sépare.

Puis il fit un geste par lequel il semblait repousser loin de lui la main de Laverrière, et il passa son chemin.

Après cette rude leçon, la situation du pauvre gentilhomme fut encore plus affreuse. Il voyait redoubler les rires, les huées du cercle déjà trop hostile qui l'entourait, il étouffait de honte et de colère.

— Ah! voilà mon gredin bien tancé, dit Moiron; il ne l'a pas volé... C'est bien temps qu'il supporte quelque chose à son tour, il m'en a assez fait!

— A vous, vraiment? demanda le public.

— Figurez-vous, reprit Moiron, que ce gaillard-là m'a bu pour 300 francs de Champagne, Malvoisie et Madère... Et savez-vous comment il m'a payé.

— Non pas.

— En me faisant user 300 francs de bottes à lui courir après. Depuis des années, je vais partout où il va, je le suis pas à pas, je m'essouffle, je me mets en nage pour lui demander ma facture.

— Bon Dieu! qu'elle patience.

— Il y a des gens qui s'accoutument à être volés; eh bien, moi pas... j'ai beau dire que j'y perds plus que je n'y gagne, c'est égal, il faut que je suive mon voleur jusqu'au jugement dernier.

— Et la colère ne vous empoigne pas?

— Par moments... et si fort, que ce matin, par exemple, si je n'avais été chez lui, je serais tombé dessus... Mais battre les gens dans leur domicile, on sait à quoi on s'expose.

— Oh! moi, j'ai bien manqué à être dans la même passe, dit l'orfèvre. Ce coquin-là avait inventé une rubrique infernale pour me dérober un surtout de table du prix de douze cents francs... rien que ça.

— Peste! il fait les affaires en grand! dit-on dans le cercle.

— Et moi, j'aurais bien voulu lui faire *son affaire*, reprit le

marchand; s'il n'avait pas été chez moi, je l'aurais rompu de coups... Ce n'est bien que par respect pour ma maison que je me suis retenu!

— Monsieur, dit le cafetier au gros homme qu'il voyait debout sur sa borne prendre le premier rôle dans le rassemblement, vous êtes marchand de vin?

— Oui, monsieur, répondit celui-ci.

— Ne vous appelez-vous pas Moiron et Ce.

— Parfaitement.

— Eh bien, ce monsieur que voilà m'a payé tout à l'heure une tasse de café à la crême avec votre carte quo j'ai encore et que je vous présente, ajouta-t-il en la tirant de son gousset.

Ma carte... et que fait-elle là?

— Ce filou, répondit le limonadier, se disait Moiron et Compagnie... Il m'offrait des vins fins à moitié au-dessous du cours, en s'engageant à m'en livrer une forte commande dans la journée... Devant un aussi bon marché, je n'ai pas osé réclamor la demi-tasse...

— Ah! le gueux! le brigand! s'écriait Moiron en montrant les poings. Ce n'est pas assez d'avoir bu mon vin, il ose encore le coter à moitié au-dessous du cours!... Si vous étiez venu le réclamer à ce prix-là, allez, je vous aurais reçu d'une rude façon!

— Et voilà encore ce qu'il me réservait, le scélérat! dit le cafetier dont les bras tombèrent.

Tout le rassemblement le regarda en éclatant de rire.

— Ah! cet homme est capable de tout! s'écria la jolie bouquetière.

— Capable de tout! vous le savez donc, la belle enfant? demanda quelqu'un.

— Oui, répondit la jeune paysanne; quand on parle à une fille comme il m'a parlé... Tenez, on me dirait qu'il a tué sa mère que je ne dirais pas non.

— Voyez-vous, la belle, cet homme est un pendard fini... il vous aurait volée vous-même.

Tout cela se passait au milieu du mouvement de la rue, du roulement des voitures, des coups de fouet des cochers, de leurs cris: *gare!* plus souvent répétés, à mesure que le rassemblement augmentait.

L'orgue jouait toujours. Et, dans ce moment, ses sons vifs,

saccadés et moqueurs, semblaient produire le bruit d'un grand éclat de rire.

— A ma connaissance, reprit plus haut l'orfèvre, ce diable d'homme a déjà pris deux faux noms aujourd'hui... Peut-être bien a-t-il aussi volé celui de Laverrière.

— Oui! oui! c'est sûr, il a volé son nom! s'écria-t-on de tous côtés.

— Bien sûr aussi, il a volé les habits qu'il porte, dit un tailleur. Nous connaissons cela, nous autres.

— Il déménage toujours sans payer, assura un propriétaire.

— Et je parie qu'il vole soir et matin des repas dans les établissements publics, dit le cafetier, qui était payé pour le savoir.

— Je crois bien qu'il prend ses dîners! dit la bouquetière: on entend sonner dans sa poche les couverts qu'il emporte après.

Ces mots de la jolie fille redoublèrent l'hilarité publique.

Les hourrahs pleuvaient sur Laverrière.

C'est que le malheureux était dans la rue, il comparaissait devant la haute justiciaire. Le commerçant, le propriétaire, l'employé, l'artiste, l'ouvrier, toute la nation, enfin, était là sur son terrain commun et libre; elle rendait ses arrêts par le rire comme par l'anathème, mais toujours dictés par l'horreur du mal, dans les masses indépendantes, où peut se faire jour la raison universelle.

Et le pauvre jeune homme, qu'elle contenance tenait-il?

Tantôt pâle de rage, inondé de sueur froide, il relevait pourtant la tête et jetait sur les assaillants des regards pleins d'insolence; ou bien, il mordait le pommeau de sa canne en se dandinant d'un air insouciant; tantôt le rouge lui montait au visage, si épais, si ardent, qu'il se croyait près de tomber frappé d'un coup de sang.

A toutes les bassesses, les turpitudes de sa vie qu'on apportait devant lui, le chevalier d'industrie se sentait près de mourir sur son fumier, comme la courtisane avait fait sur le sien.

Un geste menaçant qu'il fit en brandissant sa canne à pomme d'or lui attira, pour le bouquet, cette exclamation naïve d'un enfant :

— Comme ce monsieur est paré pour aller filouter!

— Peste! l'habit chicandart, avec le lorgnon et les gants! dit un gamin. Rien que ça de luxe... merci... c'est le duc et pair de la grinche.

— Mieux que ça, dit un ouvrier, c'est son altesse le prince de la Bohême.

— Ou bien, dit un autre, son excellence monsieur le ministre de Vide-Gousset.

— Vous lui donnez tant de titres, dit la petite bouquetière, que sa grandeur sera élevée... jusqu'à la potence.

Laverrière n'y tint plus, la fureur domina tous ses semblants de mépris hautains. Il s'avança la face empourprée, les dents serrées, la canne haute, décidé à se frayer passage sur le corps de ses adversaires terrassés.

Des cris s'élevèrent, des bras se tendirent contre lui; le rassemblement devint tumultueux.

Les plus prudents des assistants allèrent chercher la garde.

Mais, comme Laverrière allait frapper au hasard, Etienne se trouva encore devant lui.

Le jeune ouvrier avait la jambe tendue, la poitrine effacée, les bras croisés, le regard fier; et on sentait une force invincible reposant dans ses membres immobiles.

Il se mit à rire au nez de Laverrière en disant :

— Doucement, monsieur, ce n'est pas moi que vous frapperez.

— Toi le premier, affreux manant! cria Laverrière.

Et il lui cingla sa canne au visage.

Mais le coup, détourné d'un revers de bras, ne toucha pas Etienne, et alla seulement renverser la casquette du jeune ouvrier.

En même temps, le vigoureux jeune homme, après avoir repoussé le jonc, s'en étant saisi, et d'un tour de bras l'avait arraché des mains du jeune dandy.

Il dit en reprenant son calme ironique :

— Maintenant, écoutez donc, monsieur Laverrière, le marchand de vin ne vous a pas battu ce matin parce qu'il était chez vous; l'orfèvre ne vous a pas rossé parce qu'il était chez lui; mais moi, que voici, je suis dans la rue; rien ne m'empêche de vous donner une leçon autrement qu'en paroles. La rue est neutre; elle n'est chez personne. N'est-ce pas, les amis? ajouta-t-il en interpellant les assistants.

— Oui! oui! s'écria-t-on de tout côtés.

— Justice peut donc s'y faire... continua Etienne en s'adressant toujours au public. Par exemple, une volée de coups de canne... hein, qu'en dites-vous?

— C'est cela! oui! oui! une volée de coups de canne! crièrent les juges interpellés en applaudissant à grande force des mains et des pieds.

— Vous le voyez, dit Etienne à Laverrière, l'arrêt est rendu et vous êtes condamné.

Il n'en faut pas davantage; vous en avez eu la honte et le déboire; cela suffit à tous ceux qui vous ont jugé comme moi... Ainsi, allez en paix.

Il fit un geste pour qu'on ouvrît passage à Laverrière; et tous les assistants que cette scène avait mis en gaieté plutôt qu'en colère y paraissaient assez disposés.

Mais Laxerrière n'entendait plus rien.

La tête perdue, hurlant, écumant comme une bête fauve aux abois qui se retourne contre les chasseurs, il lança ses deux mains crispées au collet d'Etienne dans la rage de l'étrangler; et, en même temps, ses dents grinçantes semblaient vouloir le dévorer.

La patience du jeune ouvrier avait des bornes.

Sa fierté se révolta de sentir cet homme ignoble porter la main sur lui. En même temps, les habitudes de son âge de gamin, dont il n'était pas si loin, le poussèrent à *tomber dessus*.

Sans bien se rendre compte de ce qu'il faisait, il administra à Laverrière un mélange de coups de canne et de coups de poing dont les uns allèrent lui pocher un œil, les autres lui mettre la bouche de travers; et toute la compagnie de horions le meurtrit de la tête aux pieds.

La foule applaudissait avec un indicible enthousiasme.

Mais les bravos les plus exaltés étaient jetés par Moiron, qui se souvenait encore du coup de cravache à lui adressé par Laverrière sur le quai Saint-Michel.

L'orgue aussi élevait sa musique au plus haut et au plus joyeux diapason, comme pour faire entendre des applaudissements à sa manière.

Puis, l'affaire faite, Etienne commanda qu'on laissât partir le vaincu.

Tout le monde fit place; Laverrière s'échappa fou de douleur et de colère.

Mais, comme il s'enfuyait :

— Eh bien! monsieur Laverrière, lui cria Etienne, cette fois direz-vous encore que *nous nous retrouverons ?*

Dans cette lutte entre eux deux, ouverte depuis longtemps, le jeune ouvrier, grâce à Dieu, avait eu le dernier mot avec le chevalier d'industrie.

Tout ce que nous venons de rapporter s'était passé en quelques minutes. Comme il arrive à Paris, le rassemblement était devenu énorme avant qu'on eût le temps de le voir se former; et il s'était éclipsé sans que l'œil eût pu suivre sa décroissance et sa fin.

Lorsque la garde vint, il n'y avait plus là personne.

De nouveaux passants suivaient tranquillement leur chemin, et seulement, au loin, le dernier personnage du rassemblement, le joueur d'orgue, Boniface Tripart, riait encore de la leçon qu'on venait de donner à son coquin de fils.

XLIII

CALOMNIE.

Cinq heures du matin sonnaient aux clochers de Paris plongés dans l'ombre; la journée du 26 novembre se levait avec toutes ses brumes et sa morne tristesse; il n'y avait encore que la nuit dans l'espace, le silence et la solitude dans la ville, et le froid plus vif du vent qui courait dans les défilés de muraille annonçait seul l'approche du jour.

Le quartier populeux de la Cité restait encore endormi et fermé; le pont Saint-Michel et ses deux grands quais étaient entièrement déserts.

Sous la dernière arche de ce pont, qui reflétait faiblement sa courbe sombre dans la terne transparence de la rivière, il se fit quelque mouvement sur la terre que le courant laissait à nu; des brins de paille soulevés vinrent voler sur l'eau; puis un homme se dressa de toute la hauteur de sa grande et forte taille, qui semblait près d'atteindre la voûte.

C'était Tripart Sans-Tache qui se levait le premier dans ce

quartier, afin que les regards qui allaient s'éveiller ne vinssent pas le découvrir dans sa retraite.

Cependant, avant que le bandit eût gagné le niveau de la terre, un homme descendit l'escalier de la berge qui venait aboutir près de l'arche; mais Sans-Tache n'en conçut aucun ombrage, ayant reconnu dès l'approche son compagnon Dario.

Ils s'arrêtèrent sur l'étendue de gravier garantie par l'ombre du quai et bordé par le cours de l'eau.

— Je viens te rejoindre ici avant que tu ne sois déniché, dit à Tripart le bandit méridional de sa voix stridente et rauque, parce que, dans la journée, je n'aurais plus su où te rencontrer.

— Assurément tu ne m'aurais pas trouvé chez moi, répondit Sans-Tache en montrant son arche de pont.

— Dans ton palais... Voyons comment tu es-logé là... Hum! la terre nue... une pierre pour oreiller... un peu de paille pour couverture.

— Tout cela est bien bon, dit Sans-Tache, puisque c'est moi qui l'habite.

— Mais c'est mal choisi de venir dormir à côté de l'eau qui ne dort jamais... auprès de ces bateaux qui se heurtent en faisant grincer leurs chaînes... Nous sommes maintenant, nous deux Perrotte et quelques autres, dans les carrières Montmartre... pourquoi ne viens-tu pas avec nous?...

— Après? qu'as-tu à me dire?

— Eh bien! c'est pour la nuit prochaine.

— Ah! enfin!

— Le prêtre Savinien ira entre dix et onze heures du soir chez les cordiers Desportes... voir leur fils de dix ans qui est mourant... c'est une baraque isolée au penchant de Montmartre... justement où nous sommes... à deux cents pas de l'abreuvoir.

— Et tu sais cela?

— J'y ai pris assez de peine... Il m'a joliment fait courir pour le suivre, ce prêtre... car il est toujours par monts et par vaux... Chez tous les pauvres gens où il entrait, je trouvais quelque prétexte pour entrer après lui... Sans s'en douter, le prêtre était toujours doublé de ma personne... et j'ai appris de belles choses sur son compte.

— On t'en a dit du mal?

— Au contraire... toujours des larmes d'amour en parlant de lui... et c'est un monstre.

— Où prends-tu cela?

— D'abord, j'en ai toujours eu l'idée... C'était une envie qui me tenait de le dévaliser lui plutôt qu'un autre... On en disait trop de bien; ce n'était pas naturel... il devait y avoir quelque chose... et je l'ai trouvé.

— Quoi donc?

— Mille tonnerres! je n'avais pas tort de lui en vouloir.

— Mais enfin?...

— Cet homme est prodigieusement riche, comme nous le pensions... C'est de l'argent qu'il aura amassé dans ses missions... chez les sauvages.

— Chez les sauvages?

— Là ou ailleurs... Maintenant il ne pense plus à s'enrichir... c'est autre chose qu'il lui faut... Son envie est de se faire passer pour un saint, de se faire adorer tout vivant et tourner sa personne en reliques.

— Bah!... et après?

— Pour cela, il s'amuse à jeter des maladies de toutes sortes chez les pauvres gens qu'il visite; et, comme il a ensuite les moyens de les guérir, on crie au miracle.

— Jeter des maladies... comment cela se peut-il?

— Ah! c'est un philtre, un poison terrible, qu'il met sur les pièces d'argent dont il leur fait l'aumône... Dès qu'ils ont le malheur de s'en servir, les voilà atteints de fièvre ou autre mal... Et la preuve, c'est que, dans toutes les maisons où vous voyez entrer l'abbé Savinien, vous pouvez être sûr qu'il y a des pauvres et des malades.

— Mais c'est abominable!

— C'est comme ça... Tu sais bien ce pauvre homme de Vaugirard pour qui on est venu chercher le prêtre Savinien la nuit de notre escapade à l'hôtel des Missions.

— Oui, c'est le père et la fille du malade qui sont venus l'appeler en aide... Plus tard, nous avons aperçu le prêtre dans la plaine comme il s'y rendait; mais je n'ai pu voir son visage... Il doit être d'une laideur horrible, cet homme.

— Mais non, pas trop... Eh bien, ce moribond, il en est revenu.

— Est-ce possible!

— La preuve que le prêtre l'avait rendu malade, c'est qu'il l'a guéri.

— C'est à n'y pas croire.

— Parole d'honneur! le malade se porte à présent comme toi et moi.

— Quelle horreur!

— Bah! le prêtre ne s'inquiète pas des souffrances qu'il fait endurer ni du chagrin de la famille... Il met les gens sur le grabat, puis, quand ils ont assez pâti comme cela, et sont *in extremis*, avec les contre-poisons qu'il a à son service, il vous ressuscite... pour se donner l'air d'un saint... ou d'un bon dieu, s'il est possible.

— Ah! Dario, dit Sans-Tache d'une voix sourde, on nous appelle voleurs et gibiers de potence... Et lui, n'est-ce pas cent fois plus abominable ce qu'il fait là? il vole les bénédictions, les actions de grâces de ces malheureux auxquels il n'a fait que du mal... Mais le monstre le paiera!

Dario avait amené son camarade où il voulait, il continua :

— Tu as bien entendu. Le prêtre sera la nuit prochaine sur les hauteurs de Montmartre. En quittant hier les Desportes il leur a dit que sa journée d'aujourd'hui était entièrement remplie, mais qu'il prendrait sur sa nuit pour venir voir leur fils.

— Ce garçon de dix ans qui est au lit.

— Les pauvres bonnes gens croient que l'enfant est malade d'avoir trop tourné la roue pour aider son père à faire des cordes... ils ne se doutent pas des pièces d'argent empoisonnées... Enfin, le prêtre a dit qu'il serait sûrement chez eux entre dix et onze heures.

— Il suffit, dit énergiquement Sans-Tache.

— Le rendez-vous, pour nous autres, est à dix heures, auprès de l'abreuvoir... Nous verrons à nous poster où il faudra et à organiser l'attaque.

— J'y serai... tout est dit.

— Et bien convenu.

— Ainsi, va-t-en... car le jour va venir.

— A ce soir.

Et Dario disparut par l'escalier de la berge.

L'affreux bandit avait imaginé ces méfaits épouvantables pour en charger l'abbé Savinien. Il croyait un peu lui-même à ce qu'il disait ; car les natures perverses ne peuvent pas voir

faire le bien aux autres sans y supposer quelques motifs secrets et odieux. Mais surtout il voulait en convaincre son camarade, qu'il trouvait un peu tiède et incertain dans sa résolution, peut-être par suite du souvenir plein de vénération que Sans-Tache conservait d'un autre prêtre.

Il avait voulu lui monter la tête, et il s'en était acquitté pour le mieux.

Sans-Tache, le formidable brigand, était l'homme le plus naïf du monde; rien n'égalait la crédulité, la confiance de cet être, né dans la tanière du vol et du meurtre, grandi, vieilli dans la solitude des retraites cachées, toujours soustrait aux lumières que le contact du monde apporte au plus simple artisan. C'était l'enfant de la nature, mais d'une nature barbare.

La grandeur de caractère qui était en lui, l'intelligence, l'énergie, la fierté indomptable ne l'avaient conduit dans la vie qu'il menait qu'à se soustraire toujours et partout à la police ennemie, qu'à devenir un beau type dans le monde du brigandage.

Tripart Sans-Tache gagna le quai ; il but un verre d'eau-de-vie dans le premier bouge qui s'ouvrit; et, prenant son chemin au hasard, il commença ce morne et solitaire vagabondage qui remplissait ses journées.

Une vague blancheur teignait les ombres; les derniers reverbères allumés s'effaçaient sous les lueurs du jour ; mais les rues ne se peuplaient pas encore; le vent seul bruissait dans l'espace. La ville, pâle et nue, semblait se replier sur elle-même, pour fermer son sein au premier souffle de l'hiver.

Dans cette solitude cependant, trois personnes longeaient le quai des orfèvres et marchaient en rasant les maisons, au milieu de la brume et du silence.

Sans-Tache, qui venait dans le même sens, reconnut l'une d'elles.

Il fut vivement saisi de la vue de ce personnage, qui habitait souvent dans sa pensée, et qui pour la seconde fois seulement se montrait à ses yeux.

C'était le prêtre dont il ne connaissait ni le nom ni la résidence, et que, de la place où il était un jour caché, il avait vu chez son frère, le voleur émérite, l'échappé de galères, comme un être tombé d'un autre monde.

Et là, pourtant, le prêtre s'était mis à parler morale. Mais sa

morale était simple, positivo, d'une vérité irrécusable; Sans-Tache avait pu la comprendre. Une douce émotion, le timbre d'une voix divinement harmonieuse, la faisaient pénétrer dans l'âme; Sans-Tache avait pu en rossentir le charme.

Le bandit ne s'était jamais trouvé à semblable fête; il était naturel qu'il eût emporté le souvenir de ce moment dans le fond de ses carrières, dans ses pérégrinations parmi les rues sombres où il allait procéder à ses embuscades nocturnes.

En ce moment, étourdi et charmé de retrouver là l'objet de son culte secret, il le suivit sur son chemin aussi longtemps qu'il lui fut possible.

C'était donc l'abbé Savinien qui passait, l'abbé Savinien posé dans l'esprit de Sans-Tache, d'un côté comme un mauvais richard bon à piller et tuer, de l'autro comme l'unique merveille qui existât au monde.

A côté du missionnaire, marchait Mme de Flamine, dont les pas étaient un peu lents, dont la délicate figure pâlissait sous le vent froid, malgré le voile ot les fourruros dont elle était enveloppée, mais qui, dans toute son expression, no montrait que la force et la sérénité.

Puis, près de la dame de charité, venait Mme Nicole, belle à voir aussi par les sentiments de courage etde bonté peints sur ses traits, et qui par moments s'élevaient jusqu'au sublime. Moins garantie contre la biso par son châle et par son bonnet que par la chaleur d'un bon sang et uno force de constitution peu commune, elle montrait déjà dans cette course matinale la vigueur et l'activité qui la soutenaient constamment dans les nombreuses tâches de bienfaisance qu'elle s'était données.

— Vous faites là une courso bien pénible, madame, dit l'abbé Savinien à Marie de Flamine.

— Non, je vous assure, répondit-elle; j'avais besoin ce matin du mouvement de la marche et de l'air du dehors.

— Oh! je parle moins du froid et de la fatigue, reprit l'abbé, que de votre visite dans cette triste demeure et du cruel spectacle qui nous attend.

— Oui, madame, dit aussi Mme Nicole, vous auriez dû me laisser seule chargéo de tous ces soins pénibles... Je vous avais fait diro que j'irais dans cette maison co matin.

— C'était uno raison pour mo faire venir, chère madame Nicole, répondit Marie avec lo plus affectueux sourire; vous

savez que j'aime beaucoup à partager les occupations de charité avec vous... Nous nous entendons si bien!

— Mais, madame, reprit Savinien, êtes-vous sûre de votre courage devant un tableau semblable?

— Mon cher abbé, dit Marie, savez-vous ce qui me serait affreusement pénible aujourd'hui, ce serait un ciel brillant, une nature riante, des fleurs épanouies à un air vivifiant, ou la vue de personnes épanouies au bonheur.

— Ah! oui... je le sens.

— Le mois de novembre est celui où j'ai perdu mon seul amour... Je sais gré à ce mois de l'année de se montrer si mélancolique et de n'avoir, avec ses brumes grises, que des impressions recueillies à répandre dans les âmes... Je suis veuve dans tout ce que ce mot peut signifier de triste et de sacré... Et une douleur éternelle vous fait une existence à part... vous donne de secrètes et bien étranges exigences.

— On doit admirer un grand sentiment jusque dans ses faiblesses, dit Savinien.

— Comme je vous l'ai dit une fois, monsieur l'abbé, je n'ai point de mérite dans ma carrière de dame de charité. Le bonheur orgueilleux me blesse, comme ferait le soleil en frappant des yeux malades; je cherche les malheureux, non par condescendance, mais parce qu'ils sont mes semblables, parce qu'ils souffrent... comme je souffre, moi, en pensant à celui que j'ai aimé.

— Oui, dans toutes les vertus des femmes, il entre quelque chose de leur amour.

— Près des pauvres, des affligés, reprit Mme de Flamine, je m'appartiens, je suis dans mon atmosphère... Il m'est permis, il m'est commandé par la pitié de pleurer avec eux... Et, dans les larmes que je donne à leurs souffrances, il y en a toujours une pour mon cher mort.

— L'oubli n'a pas de prise sur vous, madame, dit avec douceur l'abbé ; votre cœur est un pur diamant sur lequel la lime du temps ne mord pas.

Marie, honteuse de s'être ainsi laissé entraîner à parler d'elle, se tourna vers Mme Nicole ;

— Notre bonne conductrice, dit-elle, sommes-nous encore bien loin?

— Non, madame, dit Nicole, voici devant nous la rue de la Juiverie... la deuxième à gauche... et nous allons dans la pre-

mière maison... Tenez, celle vers laquelle vous voyez avancer cet homme qui porte une bière.

— Ah! je comprends, répondit Mme de Flamine.

— Allons, dit l'abbé, tout sera prêt quand nous arriverons.

Ils marchèrent ensuite en silence.

Arrivés dans la rue de la Juiverie, ils entrèrent dans la première maison qui était à leur droite, traversèrent une cour et se trouvèrent devant la porte d'une pièce qui était ouverte au rez-de-chaussée.

Ils s'arrêtèrent un instant avant d'entrer.

Dans le cadre de cette porte, l'intérieur de la chambre, où tout était immobile et faiblement éclairé, offrait tout l'aspect d'un tableau peint sur un fond sombre.

Cette pièce était un ancien magasin, autrefois abandonné à cause de l'extrême humidité: Les murs étaient dégradés par les marchandises qui y avaient été longtemps entassées et dont quelques débris pendaient encore à des clous; des lézardes sillonnaient la pierre de tous côtés; le salpêtre y décrivait des lignes luisantes comme ces traces des reptiles; les lattes plâtreuses du plafond démoli s'inclinaient vers le carreau rompu et plein de boue, comme pour étouffer les habitants de ce trou noir sous les lambeaux de la misère.

La fenêtre, si étroite et si haute, voilée de tant de poussière, n'était là que pour le nom, car il n'en descendait aucune clarté; la seule lumière qui eût jamais régné dans cet intérieur était celle d'une chandelle, qui devait y rester toujours allumée.

A droite de l'entrée, était une paillasse semée de quelques lambeaux de vêtement; puis, à côté, un cercueil non encore refermé.

A gauche, on voyait une mauvaise couchette, sur laquelle se décrivait la forme d'un corps raidi dont le visage était voilé.

A la tête de la couche mortuaire était un cierge, au pied un crucifix.

Au milieu de la chambre, entre ces deux corps inanimés, on voyait le berceau d'osier d'un enfant qui dormait.

Cette chambre creuse, enterrée, était bien la vraie demeure de la mort; la lumière du jour n'y pénétrait jamais, celle de l'existence n'y pouvait durer; à douze heures de distance, deux êtres humains avaient expiré là; la vie qu'on y retrou-

vait seulement dans ce faible enfant de quelques jours inspirait plus de pitié que le néant dans lequel les autres habitants de cette demeure étaient du moins délivrés de leurs maux.

Ce tableau, d'une lugubre harmonie, était si frappant, que la bonne mère Nicole, accoutumée à tous les réduits de la misère, eut un frisson et pâlit légèrement sur le seuil où elle était arrêtée.

L'abbé Savinien, qui vit cette impression, prit avec un respect attendri la main de la digne femme et la conduisit dans l'intérieur.

Mme de Flamine les suivit.

Les personnes dont l'aide était nécessaire arrivèrent. L'ecclésiastique fit refermer le cercueil et s'occupa des apprêts du convoi. Mme Nicole prépara l'enfant pour le baptême qui allait lui être donné.

Marie de Flamine, restée debout à l'entrée, contemplait cet intérieur avec un regard humide de larmes, et en même temps étonné de tant de misère.

Cependant l'explication de ce tableau était simple.

Le cercueil venait de se refermer sur le corps d'un vieillard; la couche mortuaire était celle d'une femme de vingt-quatre ans; le berceau d'osier celui de son enfant.

Six mois auparavant, les journaux avaient rapporté avec détail la mort d'un ouvrier maçon qui, en travaillant au sommet de l'arc de l'Etoile, avait perdu pied et était demeuré dix minutes suspendu par ses vêtements à un échafaudage, avant de tomber sur le pavé où il s'était tué.

Après la mort de cet ouvrier, son vieux père et sa jeune femme enceinte, ceux qu'on voyait là étendus, étaient tombés dans la plus cruelle misère. Les infortunés s'étaient retirés dans ce réduit inhabité, qu'on leur avait cédé pour le plus modique des loyers.

Ici, la misère avait eu bientôt accompli son œuvre. Le vieillard était mort d'inanition l'avant-veille au soir; la jeune femme, qui venait peu avant de donner le jour à son enfant, avait expiré à la fin de la nuit suivante, pendant que se poursuivait la veillée funèbre du vieillard.

Mme Nicole, la mère des malheureux, venue par hasard la veille dans cette maison, était arrivée deux jours trop tard.

Maintenant, elle accomplissait avec le missionnaire et

Mme de Flamine le peu qui restait encore à faire pour cette famille.

Un moment après l'arrivée de ces trois personnes, un corbillard accompagné d'un prêtre et de tout ce qui doit rendre un convoi funèbre convenable, et la petite réunion formée pour un baptême, prenaient ensemble le chemin de Notre-Dame.

La jeune femme n'avait plus que quelques heures à attendre pour prendre aussi la route du cimetière.

Tripart Sans-Tache, dans son amour tout instinctif et presque inconnu de lui-même pour l'abbé Savinien, était machinalement resté à errer autour de la maison dans laquelle il l'avait vu entrer; par un mouvement non moins irréfléchi, il le suivit aussi à Notre-Dame.

XLIV

IDOLATRIE.

C'était la première fois que le formidable bandit s'ingérait d'entrer dans une église.

Avant d'y pénétrer, et lorsqu'il se trouvait encore à quelque distance du grand portique, il ralentit le pas, ne sachant trop s'il pourrait aller plus avant. A travers le brouillard épais qui régnait, cette escouade de saints montant la garde à l'entrée du sanctuaire ne lui paraissaient pas d'un aspect rassurant, et le faisait douter qu'il put être admis dans l'enceinte, avec les titres dont il était pourvu.

Cependant il approcha, et nul mouvement ne se fit voir dans les sentinelles, il avança encore, et, ne trouvant pas plus de résistance, il passa le seuil de l'église.

Tripart resta étourdi de la vue du monument qui s'offrit à lui.

Pour la première fois, son visage, immobile et dur comme bronze, peignit l'admiration, et elle allait jusqu'à l'extase.

Cette nef immense, avec ses cent colonnes, ses cinquantes chapelles, son pavé de marbre, sa voûte que le regard peut à peine atteindre, ses profondeurs que découvre à demi la vue, et dont les vagues lointains peuvent renfermer d'autres mer-

veilles encore, toutes ses grandeurs étourdissaient le bandit et le frappaient d'une sorte de stupeur.

Sans s'en rendre compte, il était effrayé, lui chétif, d'avoir osé porter la guerre dans une société qui possédait de semblables citatelles.

Comme il était immobile en contemplation, et le bras appuyé sur la pierre d'un bénitier, un vieux monsieur qui sortait de la sacristie, trompé par son apparence, déposa une pièce d'un franc dans sa main entr'ouverte.

Sans-Tache bondit de colère et lança la pièce sur le pavé.

C'était là un caprice de la fierté, un caprice étrange et pourtant compréhensible. Cet homme, qui avait vécu des ressources fort peu honorables du vol, avait honte de recevoir un franc marqué du cachet de l'aumône.

Cet incident le détermina à avancer dans l'église, ce qu'il n'eût peut-être osé faire. Pour que semblable chose ne se renouvelât pas, il croisa les bras et marcha à pas comptés, prenant l'air d'un amateur qui visite la cathédrale.

Il suivait le premier bas côté, à droite de la nef.

La brume répandue dans l'air ajoutait au prestige des objets aperçus sous ce voile qui les enveloppait de mystère.

Ce nombre immense de figures amassées dans les bas-reliefs, cette population entière de personnages de pierre, donnaient à cette enceinte l'air d'une ville pétrifiée.

Cette paix immuable, dans l'élévation et le calme d'esprit, semblait s'être incrustée dans la pose de ces statues, qui se croisaient les mains en regardant le ciel, et il y avait dans toute l'étendue une empreinte indicible de repos éternel.

Le bandit lui-même en ressentit profondément l'impression; il se trouvait bien au milieu de ce calme suprême. Sa nature, ainsi qu'il le disait lui-même, le poussait aux extrêmes; et, lui qui n'avait jamais vécu un moment tranquille, ni dormi une heure dans un lit, il se disait qu'il voudrait être un de ces saints de pierre, perpétuellement collés à leur muraille.

Tripart continuait à parcourir avec un émerveillement toujours croissant le long dédale de la cathédrale. Il suivait sa route de marbre le long de la nef, dans le chœur, dans le sanctuaire, en s'inclinant machinalement devant ces grandes figures fantastiques qui gardent l'autel et veillent sous les arcades du temple.

Lorsqu'il redescendit, à gauche de l'enceinte, il retrouva

du monde dans cette partie de l'église partout ailleurs déserte; divers groupes formés d'assez nombreuses personnes étaient réunis là.

Devant lui, dans le bas côté, se faisait un service funèbre. Le cercueil était entouré de cierges, un prêtre officiait, des assistants répondaient aux prières; il y avait dans la modeste cérémonie tout le respect qui est dû à la mort.

Puis, dans la troisième chapelle, qui est celle des fonds baptismaux, chapelle simple, antique, et même assez délabrée, le baptême était donné à un enfant avec l'eau de cette vieille cuve de marbre qui a fait tant de chrétiens en ce monde.

C'étaient les sacrements apportés par l'abbé Savinien et ses dignes compagnes à l'orphelin et au mort de la rue de la Juiverie, et auxquels étaient venues assister les personnes de la maison, instruites de cette œuvre pieuse.

Il n'y avait là rien que de bien simple, mais les plus humbles cérémonies prennent un aspect imposant sous cette voûte de Notre-Dame, qui semble emprunter la hauteur et la majesté du ciel.

Sans-Tache reconnut là les deux femmes qu'il avait vu suivre le quai avec son prêtre inconnu et le prêtre lui-même, assistant aux secours spirituels qu'il faisait répandre.

Savinien, un genou posé sur une chaise et les bras croisés, restait immobile et recueilli. Sans-Tache put voir au grand jour, et mieux qu'il ne l'avait fait jusque-là, sa figure dont tant de pure beauté, de charme, de grandeur, éclairait la sainte jeunesse.

Le bandit regardait tour à tour ce prêtre, ces deux femmes.

— Voilà des gens, se disait-il, comme je n'aurais jamais cru qu'il y en eût sur la terre... Ils s'occupent des pauvres qu'ils sont allés chercher dans cette triste maison, sans que ça leur puisse faire un passe-temps bien agréable et sans qu'il leur en puisse rien revenir.

Sans-Tache continua à s'étonner en se demandant :

— Est-ce qu'ils seraient d'une autre espèce que le reste du monde?

Il les regarda de nouveau avec une attention extrême, et ne vit rien d'extraordinaire sur leur visage.

— Ils font donner des prières à ce mort, reprit Sans-Tache dans sa pensée, à ce mort qui aurait été tout uniment mis en charrette et jeté dans un coin du cimetière... C'est une bonne

idée de donner encore quelque chose à celui pour qui il semble qu'on ne puisse plus rien faire... Puis cela montre qu'on n'est pas si pressé de se débarrasser de lui, que ses tristes restes valent encore la peine qu'on s'en occupe parce qu'ils ont été un homme, et cela met une différence entre les hommes et les bêtes.

Sans-Tache se tourna vers la chapelle et continua :

— Ils ont soin aussi de cet enfant... Ce baptême, qui ne semble pas grand chose, est peut-être plus qu'on ne pense : ça met tout de suite l'enfant au nombre des humains; il ne vivra pas comme nous autres en vraies bêtes fauves, toujours cachées et pourchassées... Avec cette goutte d'eau au front, il n'a qu'à marcher tout droit devant lui pour bien arriver.

Puis le bandit relevant son regard toujours étonné et attendri :

— Cette bonne femme qui tient l'enfant, dit-il en lui-même, en a soin comme si elle était sa mère... Et cette grande dame, si belle et pourtant si simple, a l'air attentif et respectueux à ce baptême, comme si elle était à la cour d'un prince.

Il faut qu'elles aient de bien bonnes et grandes âmes toutes deux... Est-ce que la sainte Vierge, dont on parle tant, aurait des filles sur la terre !

Ce prêtre est bon aussi !... il y a tant de grandeur dans son front, tant de douceur angélique dans ses yeux, sa bouche qui s'entr'ouvre pour la prière a une onction si pure... la pâleur de son visage est imposante comme celle de ces christs de marbre... C'est la première fois de ma vie, il me semble, que je trouve un homme beau... C'est peut-être parce que c'est la première fois que je vois un homme bon.

Sans-Tache en était là de ses réflexions, lorsque les deux cérémonies se trouvèrent achevées.

Dès qu'un mouvement se fit dans les assistants, le bandit alla se placer sous le porche de la cathédrale pour voir encore une fois, lorsqu'il passerait là, l'ecclésiastique qui lui tenait tant au cœur.

Les deux petits cortéges sortirent : le corbillard prit la route du cimetière; les assistants du baptême se dispersèrent, l'enfant resta près de Mme de Flamine, qui l'adoptait.

La dame de charité et la mère Nicole firent demander une voiture de place pour y monter avec le nouveau-né confié à leurs soins.

Zéphirine était alors près d'elles. La jeune fille, à qui sa mère avait voulu épargner le cruel spectacle de la maison mortuaire, était venue la rejoindre à l'église.

François était arrivé en même temps.

Le petit Poncelet, maintenant attaché à l'abbé Savinien, suivait son maitre en tous lieux.

Sans-Tache, sans avoir remarqué l'endroit où il s'arrêtait, se trouvait placé parmi les mendiants qui, à l'heure de la première messe, étaient venus se ranger sous le porche de l'église.

Il avait seulement regardé à leur sortie les assistants du baptême et ceux de l'enterrement qui défilaient lentement.

Le prêtre qu'il attendait était venu le dernier.

Lorsque celui-ci fut sous le portique, il s'arrêta pour distribuer de la menue monnaie aux pauvres qui l'entouraient.

Arrivé devant Tripart, il s'aperçut qu'il n'avait plus rien dans la main pour ce pauvre homme qui se trouvait là le dernier. Il fouilla de nouveau dans son gousset, prit au hasard ce qu'il y restait encore de gros sous, et le déposa sans regarder dans la main de celui qu'il voyait au rang des mendiants, puis il alla rejoindre Mme de Flamine qui montait en voiture.

Sans-Tache avait tressailli au contact de la main du prêtre. Loin de s'indigner comme la première fois de l'aumône qu'il recevait, il serra avec force les gros sous et pressa la main qui les tenait contre sa poitrine.

Ensuite il l'ouvrit et regarda ce qu'il avait reçu.

Parmi la monnaie de billon, il vit une petite croix de cuivre d'une si minime valeur qu'elle s'était trouvée mêlée à cette monnaie de hasard.

Mais Sans-Tache, profondément ému de tout ce qu'il avait vu, regarda cette croix d'un œil humide de larmes.

— Oh! dit-il dans un élan irrésistible de l'âme, je garderai toujours ce pauvre morceau de cuivre pour l'amour de celui qui me l'a donné sans le savoir; et, si jamais je peux faire quelque chose pour lui, je jure sur cette croix que, dût-il y aller de ma vie, je le ferai.

XLV

L'AVIS ANONYME

La voiture qui venait de partir du parvis Notre-Dame parcourut le long trajet qui conduit de cet endroit à la rue de Port-Royal, située dans le haut du quartier Saint-Jacques.

Elle s'arrêta à la porte de l'établissement civil de la Maternité.

Mme de Flamine pénétra dans l'intérieur de la maison; elle y fit choix d'une nourrice pour l'enfant qu'adoptait sa charité, et elle le remit aux soins de cette femme qui allait repartir pour la campagne. Ensuite Marie redescendit rejoindre ses amis qui l'attendaient dans le vaste jardin de cette maison, dont les arbres dépassant leur mur de clôture, vont mêler leurs rameaux à ceux des grands arbres du Luxembourg.

On congédia la voiture, tout le monde préférant revenir à pied par les chaussées et les longues avenues de l'Observatoire.

Mme de Flamine, Mme Nicole et l'abbé Savinien parcouraient en causant l'allée qui descend de la grande grille vers le palais du Luxembourg; le petit François les suivait en jouant. Au bout de quelques instants, la mère de Zéphirine s'aperçut que celle-ci n'était plus avec eux.

On chercha d'abord la jeune fille du regard, puis on retourna dans l'espace déjà parcouru, puis on explora diverses allées du jardin public. Mais toutes ces investigations restèrent inutiles.

Mme Nicole commencait à s'inquiétor sérieusement, lorsque François, qui, grâce à la légèreté de ses jambes, avait étendu plus loin ses recherches, revint dire que Zéphirine était dans le cercle d'auditeurs qui entourait un chanteur sur la place de l'Observatoire, mais qu'il n'avait pu arriver à l'endroit où elle se trouvait, et qu'il l'avait vainement appelée sans pouvoir détourner son attention de la musique.

La jeune fille avait, on le sait, la passion dominante des chansons; et son penchant l'avait attirée et retenne malgré elle là où leurs refrains se faisaient entendre.

Cependant, comme Mme Nicole allait courir la chercher, on

la vit revenir tranquillement et les mains plongées dans les poches de son tablier.

— Voilà une heure qu'on te cherche! lui cria sa mère du plus loin qu'elle la vit. Zéphirine peux-tu te perdre ainsi pour des chansons!

— J'écoutais *Jenny l'ouvrière, au cœur content, content de peu,* dit la jeune fille en approchant.

— Ton cœur, à toi, n'est pas *content de peu*... en fait de chansons, reprit Mme Nicole. Tu en avais dans ton tablier en sortant, et je vois que les poches gonflent encore davantage à présent.

— J'ai seulement acheté *le vieux caporal* qui me manquait.

— Est-ce qu'une jeune fille peut avoir besoin du vieux caporal ?

— Puis *le troupeau de la montagne.*

— Que veux-tu faire d'un troupeau de chèvres... ou d'autre chose ?

— Puis...

— Puis une demi-douzaine d'autres! interrompit Mme Nicole. Madame, ajouta-t-elle en se tournant vers Mme de Flamine, cette petite fille-là, ça chante tout le jour sans savoir pourquoi... comme un oiseau.

— Ah! ma mère!... se récria Zéphirine.

— Tu ne veux pas que je dise cela.

— Un oiseau ne chante qu'au printemps, et moi, je chante toute l'année.

— Ah! voilà la différence!... mais c'est bien avec cela que tu feras aller ton ménage.

— Assurément, ma mère... puisque rien ne marche si bien qu'en musique.

— Elle a raison, dit Mme de Flamine en riant.

— Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça! dit vivement Zéphirine.

Elle avait tiré de sa poche les petites feuilles de papier gris sur lesquelles sont imprimées les poésies ambulantes, et retournait l'une d'elles entre ses doigts.

— Quoi donc ? demanda sa mère.

— De l'écriture... là-dessus... répondit la jeune fille en montrant quelques mots tracés au crayon sur la marge.

— Eh bien! lis, dit Mme Nicole.

Zéphirine lut avec un accent étonné :

« Que l'abbé Savinien n'aille pas ce soir à Montmartre. »

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demandèrent en même temps les trois personnes présentes.

Mme Nicole ajouta :

— Et c'est le marchand de chansons qui a écrit cela ?

— Impossible, répondit Zéphirine, il tenait son violon.

— Pourtant c'est lui qui t'a tendu la feuille ?

— Non... j'étais trop loin... il l'a fait passer de main en main, dans le cercle, en recevant mes deux sous en retour.

— Alors, dit Mme de Flamine, c'est une des personnes qui l'a tenue une minute qui a écrit cela... Quelques mots au crayon sont bientôt tracés.

— Mais qui, bon Dieu ? se demanda Zéphirine.

— Ah ! je le sais bien, moi, dit en souriant l'abbé Savinien; ce ne peut être qu'un médecin, qui, en voyant l'humidité du temps, m'engage à ne pas sortir dans la crainte d'un rhume.

— Sérieusement, monsieur l'abbé... dit Mme de Flamine.

— Très-sérieusement, madame, interrompit Savinien, ce ne peut être autre chose... Voyez ce ton doctoral : « Que l'abbé Savinien » et cœtera. Ce n'est pas un conseil, c'est une *ordonnance*.

— Mais enfin, reprit Mme de Flamine, devez-vous aller ce soir à Montmartre ?

L'abbé Savinien consulta les tablettes sur lesquelles il inscrivait ses courses, parfois si nombreuses qu'il n'aurait pu les caser dans sa mémoire.

— Oui, répondit-il, ma journée finie... vers neuf heures... Je dois retourner voir le fils des cordiers Desportes... un pauvre enfant mourant pour s'être brisé la poitrine à tourner tout le jour une roue trop pesante.

— Réellement, dit Mme de Flamine, il faut remettre cette course-là.

— Oh ! madame..., dit Savinien, lorsque cet enfant est au plus mal et que je ne risque que de m'enrhumer !

— Vous êtes désolant avec votre rhume, monsieur l'abbé, dit aussi Mme Nicole. Il doit y avoir là-dessous d'autres dangers, puisqu'on vous donne un avertissement formel.

— Mon Dieu, ma chère dame, dit Savinien, le danger est très-aristocrate; il ne s'attache qu'aux gens très-haut placés, qui sont fort en vue, qui ont beaucoup à perdre; il ne saurait menacer un pauvre homme comme moi.

— Je le regrette, dit Mme de Flamine, mais je suis persuadée que nous n'empêcherons pas monsieur l'abbé d'aller accomplir sa charitable visite.

— Alors, il nous faudra donc être en peine de monsieur l'abbé toute la nuit ! dit Mme Nicole.

— Oh ! oui, bien en peine, ajouta Zéphirine.

François s'avança.

— Il y a un moyen de tout arranger, dit le petit bonhomme en relevant fièrement la tête. Si on a peur que monsieur l'abbé soit exposé à quelque danger dans sa course de ce soir, qu'il m'emmène avec lui.

— Eh bien ! oui, dit gravement l'abbé en posant sa main sur l'épaule de François, je t'accepte pour mon défenseur. J'acquerrai ainsi la preuve de ton vaillant courage... et toi, mon enfant, ajouta Savinien en souriant, tu apprendras qu'il ne faut jamais se faire peur pour des chimères.

Après quelques instants passés encore à s'occuper de cet incident, les trois personnes qu'avait réunies l'œuvre de bienfaisance de ce matin se séparèrent.

XLVI

A MONTMARTRE.

A la nuit tombée, le temps était devenu plus sombre encore; les nuages de l'hiver qui s'avançait roulaient pesamment sur la terre et l'inondaient d'une pluie glacée.

L'ondée, en s'épenchant sur la butte Montmartre, sur ce sommet inégal, découpé en tertres rocailleux, en talus escarpés, en larges fondrières, semblait doubler de volume dans les cascades et les ravins où elle bouillonnait. Le vent, plus vif aussi sur les hauteurs, faisait tournoyer ces flots errants et les envoyait battre à la fois de tous côtés.

Les habitations éparses sur le point élevé de la colline étaient fermées; les ânes en grand nombre qui ont donné sa réputation à cette petite contrée étaient rentrés chez eux; on avait retiré les troupeaux de moutons qui peuplent le haut de la butte au temps où elle verdoie; les maigres arbres et les buissons de ces hauteurs achevaient de se dépouiller de feuilles,

et la mousse qui restait seule sur la terre frissonnait sous le vent aigu.

Ce qui demeurait seul insensible à ces autans était un grand rocher planté au bord d'une cavité et les quatre bandits qui s'y tenaient adossés.

Les deux frères Tripart, Dario et Perrotte, qui venaient de quitter la carrière voisine, étaient assis là, sur la terre boueuse, le dos contre la paroi de pierre, les jambes pendantes dans la profondeur, ne sachant pas même le temps qu'il faisait et ne cherchant de l'abri du rocher que l'ombre plus épaisse qu'il répandait.

Ils étaient au moment d'un coup de main décisif, et absorbés comme tout homme dans le plus important exercice de sa profession.

Sans-Tache était toujours le même, car si sa gravité ne l'abandonnait pas dans les heures de loisir, il ne perdait rien de son calme dans les heures d'action.

Mais Dario avait l'ardeur frémissante du chasseur sur les traces de sa proie, et bien plus dévorante encore lorsqu'il s'agissait d'une chasse humaine.

Boniface et Perrotte étaient aussi bien vivement préoccupés par ce moment.

Le premier, le *Vieux-Diable*, ne riait plus. Il s'était rarement mêlé d'embuscades sur les grands chemins; il aimait mieux s'attaquer aux choses inertes, aux caisses des bureaux inoccupés pendant la nuit, aux buffets d'argenterie des salles à manger où ne couche personne; la présence du monde le gênait. Sa perversité mesquine avait peine à aller jusqu'aux gros jeux où on risque sa tête.

S'il poursuivait ce prêtre inconnu, c'est que les billevesées de Dario lui faisaient espérer là un gros bénéfice, et que surtout il voyait toujours briller aux mains du ministre ces pièces d'argenterie d'église dont il était idolâtre.

Perrotte, l'ex-artiste, n'était plus paresseux. L'étonnement, la peur qu'il éprouvait à une première attaque nocturne en rase campagne, lui fouettait le sang; il ne s'était pas plaint une seule fois de la fatigue en chemin, et ne rompait plus la tête de ses compagnons des regrets adressés au lit de paille où il était accoutumé à s'étendre à cette heure.

— Il est près de dix heures, disait Dario. Notre prêtre ne tardera pas à passer; c'est pour une visite de charité à laquelle

il ne manquera pas... et nous sommes sûrs au moins de ne pas attendre ici pour rien.

— C'est demain que nous le saurons, dit Sans-Tache; c'est seulement demain que nous serons sûrs de n'avoir pas attendu pour rien... ou pire que cela peut-être.

— Laissez donc, répondit Dario, l'affaire est sûre... Je me sens un picotement dans le bras comme lorsque je vais faire un coup heureux... Une fois, je ne me sentais rien de tout cela du tout... et j'ai été pris pour aller à Toulon.

— Mais, convenons des faits, dit Boniface.

— Les faits, les voici, dit Dario. Nous n'attaquerons notre voyageur qu'à son retour de chez les Desportes, parce que la nuit sera plus avancée.

— C'est convenu, le plus tard sera le mieux, dit Perrotte tremblant.

— Mais en quel endroit? demanda encore Boniface.

— Regardez, dit Dario, je vais vous tracer le plan du lieu où nous sommes.

Il ouvrit sa main gauche en la tenant renversée et posa son index droit dans l'intérieur.

— On n'y voit goutte, reprit-il; c'est égal, regardez ce que je vais vous expliquer comme s'il faisait jour. Nous voici à cette place... là où je pose mon doigt... à cinquante pas derrière nous... sur l'un des points les plus élevés de la butte... est l'abreuvoir... un beau bassin de pierre, avec de grands arbres au-dessus et quelques maisons bourgeoises dans le voisinage.

— Nous connaissons... passe... dirent ses compagnons.

— En cet endroit, continua Dario, passe un chemin étroit qui redescend au versant de la colline. A quelques centaines de pas, les maisons cessent, il n'y a plus que de pauvres bicoques, éloignées les unes des autres, parmi lesquelles est celle du cordier Desportes... vous voyez bien la place où je les marque?

— Eh! oui, après? dit Boniface.

— En quittant l'abreuvoir du côté opposé, le chemin revient à la partie de la colline qui fait face à Paris... Ici, à ce point que j'indique, vous avez trois moulins à vent... Il n'y a personne pendant la nuit...

— Naturellement... Ensuite?

— Un peu plus bas, par ici, se trouve une ancienne maison

sans portes ni fenêtres, qui a servi autrefois à je ne sais quoi, mais qui, à présent, assurément, ne sert plus à rien... Contre l'escalier extérieur, sous les ronces qui le garnissent, est une hutte dans laquelle se loge en été un berger, mais qui en ce moment ne loge plus personne.

— Va donc !

— En suivant le chemin, vous remontez et vous arrivez à un plateau très-élevé, qu'on nomme le Point-de-Vue...

— Connu, très-connu, interrompit l'ex-artiste. C'est le point le plus élevé en face de Paris. A la porte de la mauvaise balustrade qui entoure le plateau est écrit : *On entre pour deux sous*. Vous donnez la somme à un individu qui se promène à l'intérieur, et vous avez droit de mettre l'œil à un télescope qui vous fait voir de loin les monuments de Paris que vous avez cent fois vu de près.

— Très-bien, dit Dario. En descendant de là, vous retrouvez le sentier et vous arrivez...

— Tu devrais bien arriver pour tout de bon ! s'écria Boniface.

— Nous y voici, répondit Dario. Vous arrivez à une pente très-rapide; mais le chemin y décrit de si longues circonvolutions que vous descendez de cette hauteur sans presque vous en apercevoir. Le sentier est encaissé dans des pans de mur ou de grandes haies, mais qui n'ont de l'autre côté que des terrains nus ou déserts... Voyez mon doigt que je place au fond de l'un de ces circuits... c'est là que nous irons nous poster pour attaquer.

— Ah ! enfin ! dirent ses compagnons.

— Nous choisirons l'endroit où un pan de mur succède à une haie; le mur nous servira à nous cacher, la haie à voir venir...

— Oui, c'est bien.

— Et vous sentez que ce mouvement du chemin qui tourne sur lui-même donne la position la plus favorable pour s'éclipser en un clin-d'œil...

— Tu as raison.

— Puis, la carrière est à deux pas.

— Et on y regarde à deux fois avant de nous poursuivre là.

— Ce plan a-t-il l'approbation de Sans-Tache? demanda Dario.

— Oui, répondit laconiquement le héros des bandits.

— Nous irons nous poster là dès que le moment sera venu, ajouta l'organisateur de l'attaque.

— As-tu encore à boire, Dario? demanda Boniface. Ma gourde est vide.

— Ainsi tout est arrêté, et vous êtes prêts, termina l'affreux méridional.

— C'est dit... Mais donnez-nous donc à boire! dit Perrotte avec un frisson.

— Animaux!... vous ne faites que ça tous deux, dit Dario en leur passant l'eau-de-vie. Il faut boire pour se réchauffer, mais prendre garde à s'enivrer.

— Eh bien! c'est pour... nous réchauffer, dit Boniface... Et toi, Sans-Tache?

— Moi, je n'en ai pas besoin, répondit celui-ci.

— Tu es bien fier.

— Non, mais j'ai du cœur et du bras sans les prendre dans la bouteille.

Après ces mots, les bandits se levèrent et marchèrent de long en large en silence.

Au bout d'un moment, à deux cents pas au-dessous de cette hauteur et à gauche, on put voir passer une petite lueur qui glissait dans l'un des circuits du chemin tortueux conduisant au *point de vue*.

Cette lumière, sans rien éclairer distinctement, montrait cependant la figure d'un homme dont le vêtement avait une forme assez particulière pour que, même au milieu de ces ombres, on reconnut son caractère ecclésiastique.

Un enfant l'accompagnait en portant une petite lanterne qui versait cette lueur dont on suivait la marche au loin.

Les bandits nommèrent tout bas l'abbé Savinien. Ils le suivirent longtemps des yeux pendant qu'il gravissait la colline, mais en retenant leur haleine dans une émotion palpitante, car ils songeaient au retour.

. . . .

L'abbé Savinien se rendait en effet dans la maison où l'appelait sa divine charité, accompagné de François, son enfant de chœur.

Le missionnaire cheminait dans la nuit noire, portant un pas ferme et paisible sur le sentier glissant, aussi libre d'esprit que s'il eût traversé une rue de Paris.

Craignant de trouver l'enfant qu'il allait visiter à ses der-

niers moments, il portait avec lui le saint ciboire, qu'il avait enveloppé d'une laine noire et tenait bien serré entre son bras gauche et sa soutane; de sa main droite il s'appuyait sur le bâton de voyage.

Il avait fait prendre à François une lanterne portative, moins pour éclairer son chemin, quelque rude qu'il fût, que pour s'y reconnaître dans la nuit et être sûr de prendre le trajet le plus direct.

François, non moins agile, mais plus préoccupé du voyage que son maître, marchait en tournant la tête de tous côtés dans le mouvement constant d'une girouette. Cependant, avec son air assuré, presque fier, le petit homme, en inspectant ainsi les ambûches que la campagne pouvait cacher, avait plutôt l'air d'attendre que de craindre.

Par surcroît de précaution sans doute, lorsque l'abbé Savinien ne le voyait pas, il ramassait sur son chemin quelques pierres, qu'il logeait dans les poches de son pantalon.

— Monsieur l'abbé, disait-il en ce moment, avons-nous encore bien loin à aller?

— Mais oui... un quart de lieue au moins, répondit Savinien.

— Ce n'est pas que je m'en plaigne... reprit François, mais c'est qu'il y a déjà bien longtemps que nous sommes en route.

— Pour que le chemin te paraisse moins long, dit l'abbé, occupe ta pensée... Tiens, le mieux serait de prier Dieu pour ce pauvre enfant malade que nous allons voir... il est justement de ton âge.

— Vraiment, monsieur l'abbé.

— Oui... dix ans... C'est une raison pour que tu t'intéresses à lui, pour que tu l'aimes... Ceux qui naissent en même temps que nous doivent nous tenir au cœur par quelque chose : ils verront les mêmes temps, les même événements que nous verrons nous-mêmes; ils partageront avec nous les bons et les mauvais jours; ce sont les compagnons de voyage que Dieu nous donne pour traverser la vie.

— Je comprends ça.

— Alors, dis une prière à l'intention du fils des Desportes, et pour que Dieu le rende à ses parents.

— Monsieur l'abbé... parole d'honneur, je voudrais bien, mais je ne peux pas.

— Pourquoi donc?

— Je pense à ces grands dangers que nous devons courir... et je meurs d'envie de savoir ce qu'il en sera.

— Enfant!

— Pourtant, puisqu'on vous a ainsi prévenu de ne pas sortir, c'est qu'il ne ferait pas bon pour vous en route.

— Laisse donc!... il n'y a pas de loups à Montmartre.

— Mais il y a souvent des voleurs... C'est tout de même.

— Non pas! nous serions une excellente prise pour les loups, qui feraient avec nos personnes un confortable repas, tandis que les malfaiteurs, qui ne pourraient s'approprier que nos richesses, feraient une maigre capture.

— C'est vrai ; les premiers auraient meilleure part que les autres.

— Avec ta pauvre petite blouse... et moi qui n'ai que ma soutane et ma montre d'argent... tu verrais comme les voleurs feraient fi de nous!

— Pourtant... des arrestations sur les routes... on entend parler de cela tous les jours.

— Oui, trop souvent... je suis payé pour le savoir... C'est un événement de ce genre qui le premier a frappé mes yeux dans Paris.

— Vous voyez bien, monsieur l'abbé.

— Mais celui qu'on avait arrêté et tué était un marchand maraîcher des environs, qui, sans doute, rapportait quelque argent dans sa voiture, tandis que nous, François, nous n'avons rien.

— Et il faut renoncer à toute aventure! dit le petit clerc avec un soupir.

Ils achevèrent la montée en silence, et ils avaient déjà même passé devant la maison abandonnée et les trois moulins à vent, lorsque François, qui avait eu le temps de réfléchir, reprit :

— Pourtant, monsieur l'abbé, il y a des méchants qui font le mal seulement pour le mal.

— Ceux-là, répondit l'abbé Savinien, il n'y faut pas penser; chasse leur idée de ton esprit aussitôt qu'elle se présente, et ne pense qu'aux bons, pour apprendre à aimer.

— Aimer... ça s'apprend donc? monsieur l'abbé.

— Mais oui, certainement? Quand on songe sans cesse aux mauvaises gens et aux choses malhonnêtes, l'âme s'aigrit,

elle s'imbibe de fiel, et elle porte partout une disposition malveillante, une certaine tendance à blâmer et repousser ce qu'elle ne connaît pas encore.

— Ah! c'est comme cela.

— Tandis qu'en arrêtant toujours sa pensée sur ce qu'il y a de meilleur au monde, on s'accoutume aux sentiments affectueux, à la douce mansuétude, on est porté à voir le bien partout. L'âme est comme le corps; les habitudes qu'elle prend s'y incrustent et changent sa nature. Tu comprends bien cela?

— Oh! oui, parfaitement.

— Et tu t'en souviendras?

— Oui, monsieur l'abbé, c'est dit, je ne penserai plus aux méchants; mais pourtant...

— Quoi encore?

— S'ils viennent par quelque mauvais tour vous forcer de penser à eux?

— Alors, il faut les plaindre et leur pardonner.

— Leur pardonner?

— Oui, puisque la méchanceté vient presque toujours de l'ignorance, il n'y a pas trop de la faute des gens.

— Est-ce bien vrai, cela, monsieur l'abbé?

— Très-vrai! puisque, somme toute, en ce monde il y a plus à gagner à être bon qu'à être mauvais, il ne faut pas connaître l'*a, b, c* de la morale pour faire le contraire.

— Alors les gens qui font mal, c'est qu'ils ne savent rien de rien?

— C'est qu'il ne s'est jamais trouvé près d'eux dans le cours de leur vie quelqu'un qui leur dise ce que je viens de te dire là, mon petit François.

— En ce cas, je vous remercie bien, monsieur l'abbé.

— Tiens... nous n'avons plus qu'à descendre maintenant quelques centaines de pas et nous voici arrivés.

— Eh bien, monsieur l'abbé, votre conversation m'a beaucoup intéressé, car je ne me suis plus du tout aperçu de la longueur du chemin.

Un moment après, ils passèrent devant un long espace de terrain sur lequel était disposés les simples ustensiles d'une fabrique de cordes, et ils arrivèrent à la maison de l'artisan Desportes, la seule dans le hameau qui fut encore éclairée.

LXVII

LA HUTTE DU BERGER.

L'abbé Savinien fut accueilli dans la maison des pauvres ouvriers avec des élans de joie, des acclamations de reconnaissance. Desportes et sa femme coururent à lui; le petit malade même se souleva à demi dans son lit pour lui sourire et lui tendre la main.

Mais une quatrième personnne qui se trouvait là reçut très-mal l'abbé.

C'était le père Antoine Miro qui, se levant du coin du foyer où il était assis, lui dit d'un ton bourru :

— Il faut que vous ayez le diable au corps, monsieur l'abbé, pour venir par un temps pareil.

— Allons, dit le missionnaire en riant, tout le monde s'occupe du temps qu'il fait aujourd'hui... Voyons, mon brave Antoine, est-ce la première fois qu'il pleut, ou la première fois que je sors par la pluie?

— Ni l'un ni l'autre, dit le vieux chiffonnier, mais toutes les autres fois vous aviez raison de sortir, tandis qu'aujourd'hui vous avez eu tort.

— La proposition est très-obscure, dit toujours gaiement l'abbé : mais on ne doit pas en attendre d'autre du *philosophe des nuits.*

Et, sans donner plus d'attention aux paroles d'Antoine, il se dirigea vers le lit du petit malade.

Le père Miro, qui connaissait tant de monde, gardait son franc parler même dans ses relations les plus élevées : d'ailleurs sa liaison intime avec Béranger, avec l'avocat du peuple, dont il fournissait en grande partie la clientèle, l'avait mis en rapport avec Mme de Flamine, et de là avec l'abbé Sivinien; il n'y avait donc rien de singulier dans sa familiarité avec celui-ci.

Mais Antoine avait l'air inquiet, soucieux ce soir-là, et montrait une brusquerie de manières qu'on ne lui avait jamais vue.

Il retourna s'asseoir près de l'âtre, roulant souvent sa barbe entre son pouce et son index, signe chez lui d'une préoccupation profonde et grommelant quelques mots qu'on ne songeait

point à écouter, mais dans lesquels il se disait ceci à lui-même.

— Il faut te l'avouer, père Miro, tu es plein de zèle et de bonne volonté pour servir ton gouvernement et les honnêtes gens... Les derniers surtout... mais tu es maladroit en diable dans ce que tu fais, mon brave homme. Un avis direct et positif à ce pauvre abbé pour l'empêcher de venir ici était impossible, puisque nous autres agents de police, nous ne pouvons pas nous brûler (1) en agissant directement, mais il fallait comprendre que ton moyen employé pour l'empêcher de partir ne valait rien et en trouver un autre dans ta cervelle. C'est ton habitude de ne voir jamais qu'après coup ce qu'il fallait faire, et voilà ce qui te rend souvent si gauche... Il faut bien te l'avouer, mon pauvre père Miro.

Pendant cela, le missionnaire était auprès du fils Desportes; il interrogeait les battements du pouls de l'enfant, et il donnait de nouvelles prescriptions contre la fièvre, car il était devenu médecin à force d'être homme de charité. Puis, assis sur le pied du lit du malade, il lui parlait... comme il savait parler aux pauvres, aux souffrants, avec cette langue divine du cœur qui soutient, ranime, qui ressuscite les malheureux de leur tombe de douleur.

Sa parole était pleine aussi de consolations pour les parents; il leur montrait leur fils revenu à la vie, retrempé de force, de santé. Il promettait de le placer alors dans une autre profession, où le travail qui devait le rendre utile à lui et aux autres n'aurait plus pour lui de résultat funeste. Il les transportait déjà dans un meilleur avenir.

Les braves gens, tout en pleurant de reconnaissance, s'agitaient pour recevoir de leur mieux leur généreux hôte; le mari attisait le feu pour sécher un peu l'eau qui trempait ses vêtements; la femme lui présentait une tasse de café noir... luxe bien inouï dans la demeure, mais qu'on était parvenu à se procurer pour M. l'abbé.

La pauvre ménagère se félicitait aussi d'avoir des pommes de terre cuites sous la cendre pour les offrir à l'enfant de chœur François.

Après avoir accepté *ces rafraîchissements*, les deux voyageurs se disposèrent à partir.

(1) Se faire connaître pour agent de police.

Le père Miro, qui depuis l'arrivée de l'abbé était resté silencieux dans son coin, se leva aussi en ce moment.

Il attacha sur Savinien son regard fixe, méditatif, et lui dit brusquement :

— Quelle heure est-il, s'il vous plaît ?

— Dix heures moins vingt, répondit l'abbé après avoir consulté sa montre.

— Vous n'aurez que moi pour vous accompagner en chemin, reprit d'un air de réflexion Antoine.

— Vraiment ! c'est encore plus que je n'espérais, répondit Savinien ; je ne m'attendais pas à si bonne compagnie.

— Mais, vous l'acceptez, demanda Miro.

— Et de grand cœur, répondit l'abbé. D'ici à la rue du Bac, la route est longue, et il vaut bien la peine de l'égayer un peu !

Savinien, après de nouvelles paroles affectueuses et quelques secours en argent déposés dans le tiroir ds la table, quitta la pauvre famille.

Il reprit dans la première pièce le saint-ciboire qu'il avait apporté dans la crainte de trouver le malade à l'extrémité et replaça sur son bras le vase sacré, toujours enveloppé de son voile noir.

Le père Miro en reprenant son crochet le tourna plusieurs fois entre ses mains, il en appuya le bout par terre, comme s'il eût voulu essayer sa force, et il se fit à lui-même un signe négatif.

Puis il reprit sa hotte et sa lanterne.

François cette fois éteignit la sienne, car le chiffonnier n'eût pas voulu souffrir que ce satellite brillât auprès de son soleil.

Ils partirent.

L'abbé marchait au milieu, toujours ferme et calme. Antoine à sa droite continuait à se montrer absorbé et soucieux; François était à sa gauche, silencieux maintenant et l'air un peu mécontent.

A la montée et jusqu'à l'abreuvoir, le chemin fut passable. Ce n'est qu'après co grand bassin qu'on entre dans des paccages déserts, des landes, de mauvaises terres sillonnées de mauvais sentiers qui s'étendent sur le sommet de Montmartre.

Les voyageurs accomplirent parmi ces chemins et au milieu des flots de pluie qui continuaient à tomber un trajet assez long.

Miro demanda encore l'heure qu'il était.

— Dix heures dix minutes, répondit l'abbé en présentant le cadran à la lueur de la lanterne.

Le chiffonnier roula de nouveau sa barbe entre ses doigts, puis il pria d'attendre un instant tandis qu'il ferait quelques pas aux alentours pour reconnaître au juste le sentier qu'il fallait prendre.

L'abbé eut beau objecter qu'il connaissait parfaitement le chemin, Antoine n'en voulut pas démordre; et son compagnon de route le laissa faire par complaisance.

Le père Miro s'éloigna. Une fois seul, il cacha sa lanterne sous un buisson, puis il marcha d'un pas agité. Il battit divers sentiers dans des directions différentes, s'arrêtant parfois, regardant avec anxiété les masses d'ombres de la terre qui se détachent sur le fond un peu plus transparent de l'espace, cherchant s'il n'y distinguerait pas quelque mouvement, puis écoutant avec non moins d'attention, collant son oreille contre la terre pour saisir le moindre bruit qui pourrait se produire.

Mais il l'interrogea en vain de toute manière, cette campagne plongée dans les ténèbres et le silence ne lui répondit rien.

Il revint à l'abbé, et les trois compagnons se remirent en marche. Mais à partir de ce moment Antoine, ralentit son pas.

Ce changement fut même si sensible que l'abbé s'en trouva contrarié et regretta que la route ne pût se faire plus vite. Cependant, attribuant la pesanteur du pas de Miro à son âge, il s'y conforma sans rien dire.

Ils avancèrent quelques centaines de pas. A cet endroit du chemin le chiffonnier releva soudain la tête d'un air ragaillardi.

Il venait de s'apercevoir qu'il était devant la vieille masure abandonnée qui se trouve sur une élévation de terrain, au point où le sentier commence à serpenter pour la descente.

— Monsieur l'abbé, dit-il, le temps devient toujours plus mauvais... et il fait une nuit de tous les diables.

— Est-ce une nouvelle que vous prétendez m'apprendre là! demanda Savinien.

— Jamais, je crois, la pluie n'est tombée si froide et si dure au visage.

— Je suis tout à fait de votre avis, bon Antoine.

— Eh bien, si nous prenions un petit temps de repos?

— Bah! pour mieux sentir l'ondée.

— Non pas... nous serions à l'abri... voyez ce bâtiment qui se présente.

— Mon pauvre Antoine, vous êtes fou de vouloir nous faire arrêter ici, à cette heure, pour jouir des délices de la campagne.

— Je ne vous offrirai pas d'entrer là-dedans, continua Miro en désignant la carcasse de maison. Voici bien le pied de l'escalier intérieur, mais il ne conduit plus à rien; cette habitation avec ses quatre murs percés d'ouvertures sans portes ni fenêtres est peu hospitalière.

— Eh bien, alors?

— Mais voici, adossée contre la maçonnerie de ce même escalier, la baraque qui servait cet été à loger un berger et qui me semble encore en assez bon état de conservation.

Il ajouta en promenant sa lanterne devant la hutte :

— Elle ne ferme pas trop bien par devant... mais nous serions toujours à l'abri de trois côtés... Les planches du toit tombent un peu... mais voici des masses de lianes sèches, d'épines et de ronces qui, en tombant à flot du vieux mur, s'épanchent sur la hutte et lui font une seconde toiture... Tout cela doit être assez confortable. Entrons-nous, monsieur l'abbé?

— Encore!... mais c'est vraiment une folie, dit Savinien.

— Cela donnerait le temps à ce gros nuage de crever tout à fait.

— Il ne fait que ça, le nuage.

— Et je suis sûr que le ciel s'éclaircirait après.

— Evidemment, après la pluie le beau temps... mais ce sera pour demain matin.

Cependant, en parlant ainsi, Antoine s'était approché de l'entrée de la hutte, et machinalement l'abbé l'y suivit.

Malgré ses objections, Savinien, après le chemin affreux qu'il venait de parcourir, se sentait accablé de fatigue. Ses jambes qui pliaient sous lui semblaient près de ne pouvoir plus

le soutenir. Ainsi, moitié par condescendance et moitié par accablement physique, il consentit à la halte qu'Antoine proposait.

Le vieux bonhomme posa sa lanterne sur une planche et examina les localités.

— Hé! hé! ce n'est pas trop mal, dit-il : un banc de bois à deux places... de grosses pierres pour le reste de la compagnie... Pas trop mal... En faisant un brin de feu ici, on pourra y prendre patience.

— Bon, du feu à présent! dit l'abbé.

— Regardez cette large dalle... Il y en a déjà eu... et le berger a eu l'attention de nous laisser quelques fagots dans le fond de son logis.

— Mais vous n'y pensez pas, Antoine.

— Le feu sèche et ranime.

— C'est incontestable.

— Alors, étant mouillés et las, il faut en faire.

L'abbé était tombé accablé sur le banc.

— François, reprit le chiffonnier, apporte-moi ici ces deux pierres, dont je vais faire des chenets... m'entends-tu ?

— Oui, répondit brièvement l'enfant.

— Bon... A présent, tu vois là ces fagots ?

— Oui.

— Apporte-les... Tu vas bien doucement... est-ce que tu as sommeil ?

— Non.

— *Oui, non...* Je n'ai jamais vu un enfaut si grognon, dit Antoine, en allumant à sa lanterne du papier qu'il plaça sous le bois sec.

Le bon vieux se mit à activer le feu avec son souffle, en ajoutant entre chaque coup de soufflet :

— Si tu n'as pas sommeil, tu as autre chose... Il faut le dire.

François passa le revers de sa main sur ses yeux, quoi qu'il n'eût pas tout à fait envie de pleurer.

— Voyons, parle donc! reprit plus impérieusement Antoine.

— C'est que, dit François d'un air aussi maussade, c'est que... d'après un avertissement... qui était venu... nous devions courir de grands dangers en route... et il n'est rien arrivé du tout!

Miro se releva vivament de la dalle sur laquelle il était accroupi. Il avait le sourcil froncé et les traits allongés.

L'abbé se mit à rire de la déconvenue de François.

Au bout d'une minute, Antoine reprit :

— Pardon de vous quitter, monsieur l'abbé; je vais seulement jusqu'à la porte voir le temps qu'il fait.

— Mais vous venez de le voir assez, il me semble! répondit l'abbé.

Miro sortit; il fit quelques pas sur le sentier, et, de la hauteur où il était placé, il inspecta de nouveau la campagne.

Au loin, malgré l'obscurité de cette nuit, on distinguait l'étendue de Paris. C'étaient des monceaux de sombres toitures, un sol sillonné de dédales ténébreux et de longues lignes de lumières, d'où s'élevait ce bruit formé de mille bruits qui se fondent en un long et imposant murmure.

Mais sur la colline, dans la campagne où rien ne veille et n'existe pendant la nuit, il n'y avait qu'une ombre épaisse, universelle, un silence interrompu seulement par la chute de la pluie et le bruit du vent.

Toute l'étendue semblait complétement solitaire. Si les excavations de cette terre gypseuse, si ses hauts escarpements, si ses pans de mur, ses taillis noirs abritaient à cette heure quelques êtres vivans, il était impossible de le reconnaître.

Antoine tira un petit sifflet de son gousset et imita parfaitement dans le tube sonore le bruit faible, mais bien saisissable, d'une girouette qui grince sous le vent.

Il écouta ensuite avec une attention extrême. Il répéta deux ou trois fois le même son et écouta encore plus longtemps.

Mais, sans doute, il resta mécontent de cette épreuve, car il secoua la tête avec découragement et retourna à pas lents vers la cabane.

En approchant, il regarda sa petite cloison de planches et se dit :

— Il faut que nous restions plus d'une heure ici... il le faut absolument. Miro, mon pauvre ami, sois ingénieux, sois intelligent comme on ne t'a jamais vu... invente quelque moyen de prolonger le temps d'arrêt qui va se faire dans cette hutte, quoique ce ne soit vraiment guère facile.

Antoine rentra l'air aussi dégagé qu'il lui fut possible, et en se frottant les mains comme s'il eût été charmé de trouver un peu de feu pour se dégourdir.

L'abbé avait posé le saint-ciboire sur la planche qui soutenait aussi la lanterne d'Antoine; la laine noire qui l'enveloppait était tombée, et le vase d'argent brillait à la lueur du foyer.

Ensuite Savinien était retombé sur le banc; il se tenait adossé contre la cloison de planche et la tête penchée.

On sait que depuis cinq heures du matin le missionnaire était levé pour suffire à toutes ses courses de charité; il avait marché tout le jour par le plus mauvais temps, et il était encore venu dans la soirée sur les hauteurs de Montmartre.

Comme il arrive aux natures énergiques et vigoureuses, qui sont très-longtemps avant de ressentir la fatigue, il en était subitement atteint et comme foudroyé.

Cependant, grâce à la tasse de café qu'il venait de prendre, il restait parfaitement éveillé. L'abbé se trouvait alors dans un état étrange, et jusqu'à un certain point agréable, où son corps anéanti semblait devoir lui refuser le moindre service, et où son esprit jouissait de la plus complète lucidité.

Le père Miro, depuis un moment, s'abîmait dans des réflexions profondes.

— Vous voyez bien, dit-il à Savinien, cette large pierre plate sur laquelle est placé notre foyer. On distingue encore qu'une inscription y était autrefois gravée.

— Oui, dit Savinien, on aperçoit quelque chose de semblable... mais les caractères sont tellement effacés que, depuis longtemps sans doute, on ne peut plus les lire.

— Assurément, reprit Antoine, nos pères ne l'ont pas pu, ni leurs pères non plus; mais ceux qui étaient avant eux, dans le temps où ces lignes étaient moins effacées, ont pu les déchiffrer, et la tradition en est parvenue jusqu'à nous.

— Alors, cela doit être curieux à savoir, dit Savinien.

— Plus curieux encore que vous ne pensez, assura le vieux bonhomme.

— En vérité, père Miro?

— Monsieur l'abbé, nous sommes ici au sommet de Montmartre, à la place même où a été supplicié saint Denis.

Au milieu de la nuit, au milieu de l'impression que les bruits tempêtueux de l'ondée et de la rafale répandaient dans l'atmosphère et dans l'état d'affaissement physique ainsi que de surexcitation d'esprit où se trouvait Savinien, ces mots le firent tressaillir.

Le chiffonnier vit qu'il avait éveillé son attention.

Il rassembla à la hâte dans sa pensée ce qu'il savait de cette histoire et dit à l'abbé :

— Si vous voulez, je vous raconterai l'événement qui s'est passé ici, et dont cette pierre atteste la vérité, en même temps qu'elle en a longtemps conservé la mémoire. Il y a là dedans un enseignement pour les faibles; et vous, monsieur l'abbé, vous y trouverez le secret d'une énigme qui vous a sans doute souvent occupé.

— Alors je vous écouterai bien volontiers, Antoine, répondit le missionnaire.

Le feu flambait; au fond de la cabane luisait la lumière plus douce de la lanterne, faisant miroiter son reflet sur le vase sacré; en face du foyer étaient l'abbé et le vieux bonhomme, pressés sur leur banc étroit; à leurs pieds, François, plein d'attention déjà à la pensée d'entendre une histoire.

XLVIII

TOUT L'ARGENT EST AU DIABLE.

Antoine Miro commença alors son récit.

C'était le jour du supplice de saint Denis, dit-il, on était au printemps de l'année 250, et le sommet de Montmartre, à l'endroit où nous sommes, était paré pour cette cérémonie païenne.

La terre stérile portait cependant, avec ses mousses, ses ronces, ses buissons de troêne, des bouquets de figuier, des vignes dont les fruits encore sauvages nourrissaient les oiseaux, et des masses de rosiers qui alors croissaient par toute la Gaule sans culture.

Au milieu de cette agreste nature, on avait dressé un billot recouvert de laine pourpre à frange d'or. Des licteurs étaient debout de chaque côté, tenant déjà à la main les haches nues qui jetaient les éclairs de leur brillant acier.

A côté s'élevait un autel aux faux dieux. Le socle de marbre blanc, artistement sculpté, était surmonté d'une statue de Mercure, particulièrement adoré à Lutèce; sur l'autel, aux pieds de la divinité, la myrrhe et d'autres parfums précieux

brûlaient dans des cassolettes d'or; des vases de porphyre contenaient l'eau lustrale; de toutes parts s'enlaçaient à ces riches objets du culte des guirlandes de fleurs.

Le grand-prêtre, les augures et de jeunes desservants se tenaient à la droite de l'autel. De l'autre côté, des groupes de musiciens jouaient de la flûte et de la lyre.

A l'horizon, on voyait pointer, au milieu des masses de verdure, les colonnes et le magnifique fronton de marbre blanc d'un temple à Mercure.

Ce sommet du mont était le lieu ordinaire des exécutions. Les autorités de Lutèce avaient choisi pour ces actes de haute justice un point élevé, qui les rendît plus imposants et les mît mieux en lumière. Et comme chez les Romains la place des supplices se nommait *Martre,* cette colline de la contrée en avait pris dès lors le nom de Montmartre.

Saint Denis, alors appelé Dionysius, sortit de la prison *Glaucin,* située à la place où s'éleva plus tard le grand Châtelet. Il parcourut, entouré de gardes et de la foule populaire, la voie romaine qui passait par les bois et les marécages de la rive droite de la Seine; il traversa ensuite la *Tudella* et gravit péniblement la montagne.

Arrivé au sommet, il s'agenouilla et pria son Dieu avant de mourir.

Le condamné était revêtu d'une riche tunique de laine blanche bordée de pourpre, et il avait la tête couronnée de fleurs pour le sacrifice. En même temps, il tenait dans ses mains jointes un simple petit crucifix de bois et le pressait souvent contre sa poitrine.

Dionysius, évêque d'Athènes, avait été envoyé, par le Saint-Siége de ce temps, en mission apostolique dans le pays de Parisii, en même temps que d'autres évêques dans les différentes parties des Gaules.

Pendant longtemps, les prêtres païens l'avaient laissé prêcher et évangéliser à son gré, ne se souciant pas beaucoup, à ce qu'il paraissait, des âmes qu'il leur enlevait; mais Dionysius parlait avec tant d'éloquence, que les pontifes s'aperçurent enfin que toutes les meilleures offrandes allaient aux autels des chrétiens, tandis que les dieux de l'Olympe n'avaient plus que du mauvais vin, de la farine grossière et des moutons maigres; alors, mécontents de ce régime, ils condamnèrent le prêcheur à mort.

Pendant la prière de l'évêque, les prêtres et le chœur des assistants chantaient des hymnes aux divinités païennes, qu'accompagnait une mélodieuse musique; les parfums se répandaient dans l'air, et les libations d'eau lustrale arrosaient les fraîches plantes sauvages de la terre.

On conduisit l'évêque Dionysius devant le billot, et sa tête tomba au troisième coup de hache.

Ensuite, les prêtres, leur cortége et la foule se retirèrent.

Le corps resta exposé sur la montagne. Joignant l'insulte au châtiment, les juges voulaient que ses chairs eussent le temps d'être déchirées par les corbeaux avant qu'on les jetât dans la terre.

Seulement, des postes de soldats furent placés au pied de la montagne aux trois endroits où aboutissaient des chemins praticables, afin que les chrétiens ne vinssent pas enlever ce corps de leur évêque.

La nuit vint.

La solitude régnait sur la hauteur. Au bas de la colline, les soldats, ayant mis leurs armes en faisceaux, trompaient comme ils pouvaient l'ennui de leur veillée, en buvant force hydromel, en chantant des chants guerriers, qu'ils accompagnaient en frappant de leurs lances sur leurs boucliers.

Une lune limpide avait succédé au jour et frappait largement sur le sommet du mont. De douces lueurs éclairaient l'autel, qui se détachait dans toute sa blancheur sillonné des ombres légères de ses guirlandes de fleurs. Les touffes de rosiers se dessinaient aussi dans leur grâce suave; les purs rayons et les ombres ondulaient sur la terre couverte de mousse et de bruyères roses.

Saint Denis se releva.

En se trouvant seul, dans ce site agreste, au milieu d'un délicieux paysage, en respirant cette senteur sauvage encore mêlée des parfums de la myrrhe, dans cette atmosphère limpide où ne passaient que le léger souffle du vent et le bruit sonore de la musique guerrière qui s'amollissait dans le feuillage, le saint fut heureux de se sentir ranimer. La paix était si profonde et pourtant si riante sur ce sommet qu'il en éprouva une volupté presque païenne.

Ici l'abbé Savinien interrompit le narrateur.

— Je vous demanderai, mon bon Antoine, dit-il, comment saint Denis pouvait entendre, n'ayant plus sa tête.

— D'abord, monsieur l'abbé, répondit Miro, la foi n'y regarde pas de si près... ensuite la science dit que les sens se déplacent.

— Voilà deux réponses pour une, dit Savinien; alors, continuez.

Le vieux bonhomme reprit :

— Je dis que saint Denis, charmé de renaître, voulut aller gagner un lieu plus hospitalier pour y rester encore au monde. Il chercha sa tête pour la remettre sur ses épaules et s'en aller.

Mais ce fut en vain qu'il étendit les bras et chercha de tous côtés dans la pénombre qui régnait, il ne put rien trouver.

Le saint était en face de touffes épaisses de troëne qui s'étendaient en buisson. De cette masse de verdure il vit se détacher une forme également verte qui s'avança, se développa et prit la figure d'un dragon, c'est-à-dire d'un énorme serpent vert ayant des ailes, des griffes et une face humaine.

Mais une des ailes et une des griffes de celui-ci avaient été en partie abattues par le fer.

Saint Denis reconnut aussitôt Satan, parce que c'était lui-même qui lui avait fait avec son glaive ces blessures dont il portait les traces. Comme tous les apôtres de ce temps, Denis avait commencé à faire connaître sa sainteté dans les Gaules en combattant le démon qui, sous la forme d'un dragon, désolait le pays.

Satan s'était emprsssé de venir trouver l'apôtre, qu'il voyait avec joie dans l'embarras.

— Je sais où est ta tête, lui dit-il, et je te la rendrai si tu veux être généreux envers moi.

— Vraiment, tu serais assez bon pour me rendre ce service? demanda le saint.

— Oui, mais, encore une fois, si tu veux me payer de réciprocité, dit Satan.

— Et que peut faire, dit Denis, un pauvre homme comme moi qui revient de la mort à l'instant même?

— Holà! maître, ne faisons pas tant le modeste, répliqua Satan. Vous savez bien que votre nom sera en grande vénération dans la chrétienté, que vous aurez au pays de Parisii une grasse abbaye desservie par des générations de gros et puissants moines, que vous aurez des autels à faire crouler la terre sous le poids de leurs richesses...

— Je ne dis pas non.

— Vous savez bien que, devant être prochainement patron de la belle contrée où nous sommes, vous en avez dès ce jour propriété et jouissance... Avec cela on n'a guère bonne grâce de parler de pauvreté, ce me semble.

— Eh bien, Satan, je te donnerai une province ou une somme d'argent.

— Je savais bien que tu allais user de ladrerie.

— Comment, ignorant la somme que je veux t'offrir, peux-tu juger qu'elle ne soit pas convenable ?

— C'est toujours une somme comptée, mesurée, comme on en ferait don à un esclave.

— Que veux-tu donc ?

— Je veux tout l'argent que contient et doit contenir dans le cours des temps cette terre des Gaules dont tu seras patron.

— Mais ce sont pour la plupart de pauvres bourgades... bâties de cabanes... où l'argent ne circule guère.

— Saint Denis, as-tu lu les *Commentaires de César ?*

— Certainement, je les ai lus.

— Il y est dit dans le jugement porté sur les Gaulois, que c'est *un peuple tout dévoué à ses intérêts;* ce qui implique qu'il n'y a guère là de foi ni d'honneur, mais seulement des penchants positifs et spéculateurs... Ces gens-là feront bien leurs affaires... Tu aurais pu remarquer aussi que dans Lutèce ils adorent surtout Mercure, le Dieu des commerçants et des voleurs.

— Eh bien ! si la fortune de cette contrée doit être si importante, c'est une raison pour ne pas te la donner, Satan.

— Ah ! tu vois bien...

— Sans doute, je refuse.

— Il me faut tout l'argent de ce pays, te dis-je.

— Mais ce serait un monopole abominable.

— Mauvais saint !... ladre !... avare !

— Arabe ! usurier !

— Eh bien ! alors, le marché en restera là... Et tu te passeras de ton chef auguste.

On doit penser si chacun tient à sa tête !... et si c'était une proposition à faire à saint Denis de lui offrir de s'en passer !...

Aussi la décapité répondit-il avec impatience :

— Soit; je te donne tout l'argent que tu demandes, et que ce soit fini par là.

— Oui dà! dit Satan; mais il me faut des titres... Tu vas écrire la donation.

— Je n'ai ni plume ni papier.

— Il y a tout ce qu'il faut ici.

— Et où donc?

— Cette grande pierre blanche va te servir de feuille de papyrus.... et j'ai dans ma poche un stylet avec lequel tu pourras tracer là-dessus l'acte que je demande.

Saint Denis se décida de mauvaise grâce, mais il grava sur la grande dalle que voici la donation en règle qu'exigeait Satan, et ce sont des caractères gravés par son auguste main dont on aperçoit les traces.

Voici, d'après la tradition, ce que portait cette pierre :

Moi, Denis, évêque et martyr,
Mort ce matin pour l'honneur de la messe,
Et qui serai dans les temps à venir
Patron du pays de Lutèce,
Je donne et lègue à Satan l'usurier
Tout argent blanc, valeurs de toute espèce,
Qui de ce jour au jugement dernier
Doit circuler dans ladite Lutèce.

— Maintenant, dit Satan, signe et paraphe.

Le saint obéit. Et ce sont surtout de ces derniers mots, dit le vieux chiffonnier en posant son crochet sur le bas de la dalle, dont on peut encore, comme vous le voyez, distinguer un peu les caractères.

— Satan, poursuivit-il, jeta de la terre sur cette pierre pour la serrer dans ses archives.

Puis il se releva triomphant.

— Tout l'argent de cette ville est à moi! dit-il.

Et il secoua sa main fermée, comme si le creux en était rempli d'espèces!

Aussitôt, le vent qui circulait et planait dans la cité rendit un son argentin, comme s'il eût fait bruire des cascades de pièces sonnantes. L'encens, qui brûlait sur l'autel et montait vers le ciel, s'abaissa pesamment sur la terre; la musique se tut au pied de la colline; les guirlandes de fleurs se flétrirent.

La tête de saint Denis était allée rouler sous le buisson de troëne où Satan l'avait aperçue. Le diable la prit et la rendit à son maître.

Sans plus attendre, le bienheureux, tenant sa tête entre ses mains, descendit de la montagne et s'achemina droit devant lui.

Il marcha vers le nord pendant l'espace de deux lieues.

Ce ne fut pas s'en s'arrêter; car, pendant bien des siècles, des colonnes marquèrent la place où le saint avait fait des stations dans son pénible voyage. Et les fidèles, les rois mêmes, en allant en pélerinage sur cette route, s'arrêtaient et s'agenouillaient à l'endroit où le saint s'était arrêté.

Le martyr, après avoir fourni ces deux lieues, tomba et expira de nouveau dans un lieu appelé *Catolocus*, qui, depuis, prit le nom de Saint-Denis.

On y éleva l'abbaye que vous connaissez, en vénération de l'évêque martyr. Et il paraît qu'il se trouva bien cette fois dans son opulent tombeau, car son corps y resta pour les temps éternels.

En ce moment, le père Miro s'arrêta le regard fixe et inquiet, comme si quelque pensée étrangère à son récit était venue traverser le cours de ses idées : et il se remit à caresser sa barbe avec une absorbtion plus profonde.

— Vous m'aviez promis un enseignement utile que renfermerait votre chronique, dit l'abbé Savinien : je l'attends dans l'emploi que Satan va faire de ses richesses.

— Et vous avez parfaitement raison, monsieur l'abbé, répondit Antoine, réveillé de sa méditation ; c'est aussi ce que je vais vous dire... mais, quelle heure est-il, s'il vous plaît ?

— Vous êtes bien occupé de l'heure, cette nuit, mon bon Antoine, dit le missionnaire. Il est juste dix heures et demie.

Puis l'abbé remit lentement sa montre dans son gousset, ne parlant pas encore de partir, vaincu qu'il était par l'accablement irrésistible de tout son être et l'espèce d'enivrement d'esprit dans lequel il était plongé.

— Encore une demi-heure peut-être ! dit tout bas le père Miro.

Mais, aussitôt, il releva la tête et reprit son récit avec une sorte de vivacité fébrile.

XLIX

CARABAS ET FIDÉLIUS.

— Satan, dit Antoine en contant sa chronique, Satan, maître de toute la fortune de Lutèce, s'arrêta sur le haut de la montagne pour contempler toute l'étendue de son domaine.

Le jour commençait à paraître.

Il découvrait au loin la petite cité dans son île, et ayant la forme d'un vaisseau au milieu des eaux, qui formait la capitale des Parisii. Puis, tout autour, les vastes terrains sur lesquels elle devait bientôt s'étendre, et il embrassait par la pensée la nation toujours croissante dont il allait être le ministre des finances.

— C'est bien, dit-il, je donnerai la plus grande partie des revenus et bénéfices à mes féaux et dévoués serviteurs, à ceux qui doivent venir dans mon sombre royaume et sont encore capables d'y amener des âmes à leur suite. Ainsi mon enfer va croître et multiplier, et devenir la partie la plus florissante du monde. Pour les honnêtes enfants du bon Dieu, je leur donnerai aussi leur petite part d'argent, car il faut bien que tout le monde vive... mais ils en auront le moins possible.

Là-dessus, il descendit dans la ville pour savoir ce qui s'y passait.

Il arriva juste au moment d'une grande fête, et au milieu du tumulte des places remplies de foule.

Le nouveau préfet de Lutèce, Balcimus, envoyé de l'empereur Décius, faisait son entrée dans la ville.

Ce qu'on appelait la *forteresse* de Lutèce était un certain nombre de baraques de planches, groupées dans l'île, avec une maison de pierre au milieu, décorée du nom de palais, et servant de demeure aux préfets romains.

Sur l'autre côté de chacune des branches de la Seine étaient semées quelques pauvres chaumières de cultivateurs, de bergers; puis des autels aux différentes divinités gauloises et païennes qui avaient passé là et duraient moins longtemps que leur temple.

C'étaient donc d'une humble et laborieuse population que le rassemblement était formé. Le flot du peuple s'étendait sur-

tout sur la voie méridionale, et à l'entrée du pont de bois par lequel le haut magistrat allait pénétrer dans l'île.

En cet endroit se tenaient les corporations des *bateliers* et des *pêcheurs*, bannières déployées. Dans la ville naissante, où tout le commerce se faisait par eau, faute de routes praticables, et où les produits de tous genres étaient extrêmement rares, ces deux corps d'état tenaient le premier rang, et répondaient à peu près aux *pairs de France* et aux *députés* de nos jours.

Le préfet parut.

Il arrivait entouré de toute la pompe romaine. Cette pompe consistait surtout en un nombre infini de lances, dans ce temps où les empereurs et leurs grands officiers s'égorgaient mutuellement tous les ans.

Le lieutenant des Césars était monté sur un cheval magnifiquement harnaché ; des licteurs couverts d'armes étincelantes se tenaient à ses côtés ; il était suivi d'une foule d'esclaves portant les aigles romaines et jouant de divers instruments.

Balcimus avait à sa droite son favori.

C'était un chien nommé Tondor, très-haut placé dans sa faveur. Il lui faisait tenir le premier rang à sa cour; de plus il l'avait nommé décurion, c'est-à-dire magistrat municipal ; et en ce moment il le faisait venir à ses côtés, monté sur un cheval dont la housse reluisait d'or et de pierreries.

Mais à l'instant où le cortége tournait sur le pont de bois, le chien, comme une vrai bête qu'il était, se laissa tomber de cheval.

Se trouvant alors devant le corps des bateliers, le préfet leur demanda d'une voix haute et insolente :

— Qui de vous veut servir de marche-pied à mon chien pour lui aider à monter à cheval?

Il se fit alors un vif mouvement dans les rangs des bateliers. L'un d'eux, nommé Fidélius, se rejeta en arrière avec un geste d'indignation ; un autre, nommé Carabas, se jeta en avant d'un air d'empressement servile.

Ce dernier s'inclina profondément devant le préfet ; il salua aussi Tondor ; puis, s'étant mis à plat-ventre sur la terre, il présenta le dos au chien qui sauta dessus et remonta de là sur son cheval.

Le lieutenant de l'empereur sourit à Carabas qui s'était re-

levé ; il lui tendit sa main à baiser et lui dit de venir le voir au palais.

Le cortége s'éloigna. Carabas le suivit du regard en pleurant de joie de l'honneur qui lui était advenu. Fidélius appela tout haut son collègue homme sans cœur, valet, pied plat, puis il retourna à son bateau.

Satan avait assisté à ce qui venait de se passer.

Il alla se percher sur le fronton du temple de Jupiter dans l'île et il réfléchit.

— Ces deux bateliers, dit-il avec sa perspicacité diabolique, personnifient à peu près les deux espèces de gens dont le monde est formé, et dont les uns sont à moi et les autres au bon Dieu. De par le contrat qui me rend le dispensateur des richesses en cette ville, je donnerai une masse énorme d'argent à Carabas et à sa postérité. Celle-ci comptera dans le nombre de fieffés coquins, des hommes nuls qui ne feront aucun emploi utile de leur fortune. Fidélius et ses descendants n'auront que juste ce que je ne pourrai pas leur ôter.

Ce sera étrange pour ceux qui s'occuperont à examiner le monde. On ne comprendra pas que les mauvais prospèrent mieux que les bons; ou appellera cela *hasards, caprices du sort, fatalité,* tandis que tout se passera selon ma suprême volonté.

Il se leva, étendit sa griffe sur la cité et prononça :

— J'ordonne à tous les événements de concourir à tout ce que je décide; que tout se passe ici comme je l'ai dit.

Puis, le maître d'un puissant Empire ne pouvant s'occuper par lui-même de détails d'administration financière, établit dans la cité, pour le présent et les temps avenir, des *payeurs* chargés de distribuer des fonds à qui de droit.

Ces employés étaient des démons *forts en chiffres;* ils habitaient et habitent encore les différents quartiers de la ville.

Vous me demanderez peut-être, monsieur l'abbé, dit le père Miro entre parenthèse, où peuvent loger ces payeurs invisibles. Eh bien ils habitent les creux de cheminées; d'abord parce qu'étant démons ils ne craignent pas le feu, ensuite parce qu'étant noirs ils ne paraissent pas là-dedans. Et de leur poste ils voient et entendent tout ce qui se passe.

L'abbé ayant fait un signe d'assentiment, Antoine continua.

Depuis le jour dont je viens de vous parler, Fidélius et Carabas devinrent ennemis mortels.

Il y avait toujours eu entr'eux une sorte de rivalité. Ils avaient le même rang dans la corporation des bateliers, nommés *marchands par eau*, et à peu près la même fortune. Mais les aïeux de Fidélius avaient vaillamment combattu les Romains à l'arrivée de Jules César, et retardé longtemps, au prix de leur sang, la conquête de la Gaule ; cela lui constituait parmi ses compatriotes une sorte de noblesse dont Carabas était jaloux, lui dont les pères n'avaient jamais fait que vendre des porcs au marché! Puis les deux bateliers ayant commencé le commerce en même temps, et toujours a peu près marché du même pas, la concurrence s'était mêlée de les mettre mal ensemble.

Mais, à partir du moment de l'arrivée du préfet, les injures adressées par Fidélius à Carabas déclarèrent entre eux une haine ouverte et terrible.

Dès le lendemain aussi, grâce à l'intervention de Satan, la fortune des deux bateliers changea subitement

Carabas, d'après l'invitation du lieutenant de l'empereur, s'étant rendu au palais, entra tout de suite en faveur près de Balcimus et de son favori Tondor ; il fut attaché à la personne du chien en qualité de premier valet de chambre, et on ne le revit plus parmi les habitants de la cité.

Fidélius, ce même jour là, étant allé à la pêche, eut les plus mauvaises chances. Il vit avec étonnement et tristesse que de pauvres petits poissons blancs frétillaient seuls dans ses filets. Et le soir il avait tiré un bien mince bénéfice de la vente lorsqu'il rentra à son logis.

Les bords de la Seine n'avaient alors pour leurs quais que d'épais gazons ombragés de saules. Les jolies sarcelles faisaient leurs nids sous les hautes touffes de jonc et les hommes parsemaient leurs cabanes à l'ombre des grands arbres.

Egilda, la fille de Fidélius, était assise à la porte de sa maisonnette et faisait courir la navette dans les mailles d'un filet qui s'allongeait sous ses doigts.

Son père lui dit sa mauvaise fortune du jour.

— Eh bien! répondit en souriant la jeune fille, j'ai eu soin de faire les mailles de vos filets si fines que les plus petits poissons ont pu s'y prendre. Et, grâce à moi, vous avez eu encore quelque chose dans votre poche.

Fidélius embrassa sa fille et ne pensa plus à son ennui.

Il allait à la pêche en attendant le retour de plusieurs bateaux à voiles chargés de marchandises qu'il avait envoyés à la ville prochaine.

Mais, par un hasard qui le rendait stupéfait, les belles pièces de poisson continuaient à fuir ses filets qu'il retirait vides ou à peu près.

Malheur plus grand, son compagnon Marcius, qu'il avait envoyé livrer ses marchandises, arriva seul, et lui dit qu'un coup de vent furieux avait fait sombrer l'embarcation, et que tout était perdu.

Fidélius, pâle de douleur, revint apprendre cet événement à sa fille.

— Oh ! dit Egilda de sa voix toujours consolante, comme j'ai été bien inspirée de prélever sur le chargement un sac de belle farine. Grâce à moi, nous aurons encore du pain pendant longtemps.

— Oui, toujours grâce à toi ! ma fille chérie, dit Fidelius; tout le charme, toute la joie de mon existence m'est toujours donnée grâce à toi.

Ils vécurent encore quelque temps ainsi, pauvres, mais heureux.

Quand le pain manqua au logis, Egilda alla dans le Gynécée où l'on avait besoin d'ouvrières; elle travailla tout le jour à filer ou tisser le lin et la laine, pour apporter l'argent nécessaire au logis ; et chaque soir son père put répéter :

— Encore un jour de paix et de bonheur, grâce à toi, mon Egilda.

Une après-midi, le batelier, partant à pied pour un endroit assez éloigné de la cité, voulut embrasser sa fille avant de se mettre en route. Il se rendit au Gynécée.

Mais on lui dit qu'Egilda n'était point encore arrivée.

Fidélius n'en conçut point d'inquiétude, pensant que les affaires de la maison, dont elle était chargée, avaient pu occuper sa fille au dehors, et il partit en se dirigeant sur un sentier qui longeait la rivière.

La Seine, qui coulait à pleins bords, était trouble, agitée, et de grosses vagues y bouillonnaient avec bruit dans un courant précipité. Cet aspect de l'eau rappelait à Fidélius le jour ou ses bateaux de marchandises avaient été submergés, et avec eux sa petite fortune. Ce triste ressouvenir assombrissait

son âme; il cheminait sous une impression de regret et aussi de terreur, car les malheurs s'enchaînent souvent l'un à l'autre dans l'existence.

Il fit ainsi deux lieues en remontant le cours de la rivière.

A cet endroit, un bois coupait le chemin en descendant jusqu'au bord de l'eau.

Fidélius, sa hache sur l'épaule, allait dans ce bois abattre quelques troncs d'arbre dont il avait besoin pour raccommoder ses barques.

Avant d'entrer dans les fourrés, il entendit quelque bruit sous les profonds ombrages des chênes et des sapins séculaires. Mais, comme ce bois sauvage n'était fréquenté que par des loups, et qu'il avait avec lui sa bonne hache et son courage, il pénétra en sifflant paisiblement dans les défilés de verdure.

Cependant, à peine eut-il fait vingt pas, qu'un spectacle inattendu le retint immobile.

Le bois était métamorphosé.

Ses vieux chênes abattus laissaient une vaste place vide. Au lieu de ces énormes troncs moussus, de ces grands rameaux enchevêtrés dans l'ombre, on voyait rangés là des tentes, des faisceaux d'armes, des lignes formidables de soldats.

Le batelier crut avoir une vision. Cependant ses yeux se dessillèrent, et il reconnut que, depuis qu'il n'était venu là, on avait établi dans ces hautes futaies un camp romain.

Machinalement, Fidélius se rejeta en arrière. En se retirant de quelques pas, il se trouva sur le gravier qui bordait la rivière. Mais là encore des rangs de soldats, qu'il n'avait pas aperçus derrière les premiers arbres, se trouvaient de chaque côté de lui à peu de distance.

En face, il voyait la plaine du camp, entourée d'un vaste cintre de tentes de toile soutenues par des lances; des faisceaux d'armes surmontées d'aigles y brillaient de tous côtés. A droite, était la riche *tentoria* du chef, drapée d'étoffe de laine rouge bordée d'or.

La draperie de cette tente se souleva; un homme revêtu de nombreux insignes de toutes sortes de dignités en sortit et se tint à l'entrée.

C'était Carabas qui retrouvait enfin devant lui son ancien ennemi.

Il s'adressa à Fidélius.

— De par Jupiter, dit-il, tu as eu une bonne idée de venir ici! Nos soldats sont allés tout à l'heure chez toi pour t'arrêter et ne t'ont point trouvé; et voici que de toi-même tu viens te présenter à leurs chaînes.

— Pour m'arrêter! dit Fidélius en relevant la tête; c'est impossible, puisque je n'ai rien fait de mal.

— Rien de mal! répéta Carabas. Tu as voulu empoisonner notre auguste préfet, lieutenant du sublime empereur Décius.

— Tu es fou, dit le pêcheur en haussant les épaules. N'ayant point approché du palais, je n'ai pu tenter d'empoisonner ton préfet.

— Il est certain, dit Carabas, que le très-honoré Balcimus a été très-malade après avoir mangé un brochet et deux carpes à son dîner. J'en prends tous les licteurs à témoins.

Les soldats firent un signe de casque affirmatif.

— Ce ne pouvait être que du poisson vendu par toi, et que tu avais rempli de venin, reprit Carabas, puisque toi seul ici manques de respect envers le divin préfet, comme tu l'as prouvé en haussant les épaules devant lui le jour de son arrivée, ainsi que tout le monde a pu en juger.

Les soldats opinèrent encore affirmativement en inclinant le casque.

— Va au diable! dit Fidélius. Si ton préfet s'est étouffé de victuailles, la faute n'en est qu'à sa gourmandise.

— Vous l'entendez! s'écria Carabas, c'est un crime de lèze-majesté!

Puis, revenant à Fidélius:

— Mais écoute, dit-il, le préfet m'a comblé de charges, de bénéfices et de riches domaines. Je suis *décurion,* comme tel je veille à la sécurité publique, et j'ai ordonné qu'on t'arrêtat. Je siége parmi les juges, où je décide du sort des criminels, et comme *juge* j'ai prononcé ta peine. Je suis *centurion,* je commande aux soldats, et, comme tel, je vais faire exécuter ta sentence.

— Tu oublies plusieurs de tes titres, dit Fidélius : tu as ceux de traître, de flatteur, d'envieux, d'imbécile; et, quant à ton pouvoir de mannequin, je saurai bien m'y soustraire.

Il brandit sa hache et voulut se frayer un passage.

Mais il avait une ligne de soldats de chaque côté de ses pas et l'eau bouillonnante derrière lui.

— Rends-toi, lui cria Carabas. Crois-moi, ce que tu as de mieux à faire c'est de t'en remettre à ma justice.

Fidélius, qui avait jeté un regard épouvanté autour de lui, vit en effet la nécessité de se soumettre à un ignoble ennemi et il frémit à cette pensée.

Mais, presque en même temps, un cri de joie sortit de sa poitrine.

En interrogeant une seconde fois l'étendue des eaux, il vit sa barque qui arrivait à pleines voiles sur le fleuve gonflé. Son fidèle Marcius, qui la montait en ce moment, et avait vu de loin le danger où il se trouvait, accourait à son secours.

En un clin-d'œil la proue toucha au rivage.

Et, avant que les soldats eussent le temps de faire le moindre mouvement, Fidélius s'élança dans la barque.

— Maintenant, dit-il à Carabas, un seul coup d'aviron, et je suis hors de ton atteinte... Vois-tu, je pose la rame contre terre... je prends le courant... et dans un moment je vais porter plainte à la corporation des bateliers. C'est le premier corps constitué de la ville, et son autorité légitime saura bien me défendre contre ta mascarade de décurion, centurion et le reste.

— Fidélius! cria Carabas, garde-toi de donner ce coup de rame!

Le batelier le regarda avec une sorte d'étourdissement.

— Je te le répète, dit le favori du préfet, ne mets pas ta barque au courant!... Encore une fois, ce que tu as de mieux à faire est de te soumettre à ma justice. Car tu peux te sauver en effet, mais si tu te sauves... ta fille est perdue.

Il ouvrit violemment le rideau de sa tente en ajoutant :

— Regarde!

Egilda, la fille chérie de Fidélius, était enchaînée à une colonne de marbre, ses cheveux s'étaient dénoués, ses vêtements s'étaient déchirés dans la lutte qu'elle avait soutenue. Elle était demi-nue, gisante sur le socle de la colonne.

A ses côtés étaient des soldats armés de poignards nus, qu'ils tenaient levés sur elle.

Dans la tente, on voyait aussi le grand prêtre de Cybelle, re-

quis à l'autorité du grand officier du préfet, et gardant une impassible attitude.

— Ma fille! ma fille! s'écriait Fidélius éperdu.

Et la malheureuse Egilda ne pouvait que tendre vers son père ses bras appesantis par des chaînes.

— Oui, dit Carabas, ta fille, que j'ai fait enlever comme elle se rendait au Gynécée, afin d'être sûr de t'attirer en mon pouvoir.

Fidélius ne pouvait que répéter son cri d'angoisse.

— Ta fille, continua Carabas, que je vais faire égorger à tes yeux si tu fais un seul mouvement en arrière, si tu donnes un seul coup de rame pour t'éloigner.

— Mon Dieu! mon Dieu! que faut-il donc faire, s'écriait le père désespéré.

— Venir ici, subir la peine que j'ai prononcée contre toi, dit le grand officier.

Fidélius, pâle comme la mort, avait un pied dans la barque et l'autre sur la terre du rivage.

— Et quelle est la peine que tu as prononcée contre moi? demanda-t-il à son ennemi.

— La mort, répondit celui-ci. Toutes les formalités sont remplies. Tu vas te mettre à genoux au milieu du camp et mes soldats te perceront de leurs lances jusqu'à ce que tu expires.

— Et, si je meurs, dit Fidélius, qui me dit que tu ne feras pas mourir ma fille?

— Le grand prêtre de Cybelle que voilà prend sous sa protection les enfants des suppliciés, répondit Carabas. Tu sais bien que je ne peux pas changer nos lois; et, toi mort, je n'ai plus de pouvoir sur elle.

Fidélius porta pendant une minute ses yeux hagards, éperdus, sur sa fille, puis sur les lances des soldats.

Carabas qui vit ce regard lui dit :

— Choisis.

En cet endroit de son récit, Antoine Miro se leva tout-à-coup; il tendit l'oreille comme s'il eût entendu quelque bruit au dehors; puis il sortit vivement en laissant ses deux auditeurs dans la cabane du berger.

L

LE PARTAGE DE SATAN.

Au bout d'un moment, le père Miro rentra dans la hutte de berger en portant sur les traits des signes d'inquiétude plus vive que jamais. Sa bonne figure était assombrie, contristée, et maintenant la main du pauvre vieillard tremblait pendant qu'il caressait sa barbe grise.

Mais ses compagnons de voyage étaient trop loin de lui supposer le moindre souci, pour remarquer ces symptômes étranges en lui.

— Et Fidélius?... demanda vivement l'abbé.

— Oui! oui! Fidélius! s'écria aussi François.

— Qui?... quoi?... demanda brusquement le vieux chiffonnier.

— Eh bien, le malheureux batelier dont vous nous racontiez l'histoire, dit Savinien.

— Ah! oui... cela m'était passé de l'idée, répondit Miro du même air distrait.

— Du reste, mon bon Antoine, reprit l'abbé en se levant, vous faisiez très-bien d'en rester là... il est beaucoup plus urgent de songer à se remettre en route.

— Non, pas! dit avec une sorte d'impétuosité le père Miro, non pas, monsieur l'abbé. Il faut que vous entendiez la suite.

— C'est qu'il est très-tard, insista le missionnaire.

— Non pas encore... il n'est pas tard, cria François en se suspendant à la soutane de l'abbé pour le retenir. Il faut savoir la suite!

— Eh bien! j'achèverai le récit tandis que nous allons nous disposer à partir, dit Antoine en ayant l'air de chercher sa hotte, sa lanterne, et se promettant bien de prendre ses dispositions le plus lentement possible.

— Allons, j'écouterai ce qu'il advint de Fidélius, dit en souriant l'abbé.

— Mon Dieu!... où en étais-je?... reprit en se frottant le front le père Miro.

— Au moment, dit Savinien, où le batelier est sommé de choisir entre sa mort et celle de sa fille.

— Vous devinez déja ce qu'il en fut, monsieur l'abbé, dit Antoine.

Fidélius descendit sur le rivage et se livra à ses bourreaux. Il s'avança dans le camp, et, au milieu de cette place, il s'agenouilla, comme il lui était ordonné, devant l'officier du préfet, devant son odieux ennemi, pour recevoir la mort de son ordre.

Et tandis que les soldats s'avançaient pour l'égorger :

— Ma fille chérie, dit-il, adieu, je meurs pour toi!

Puis se tournant vers Carabas :

— Et toi, dit-il, reçois aussi l'adieu suprême que je t'adresse.

Il lui lança sa hache à la tête avec tant de force et d'adresse qu'elle lui fendit le crâne.

Carabas tomba sous le coup; Fidélius fut percé de lances; les deux ennemis moururent en se regardant expirer l'un et 'autre.

— Votre histoire finit bien mal, mon pauvre Antoine, dit le missionnaire.

— Elle ne finit pas là du tout, monsieur l'abbé, répondit le chiffonnier; elle n'est pas finie à l'heure où nous sommes, et je ne vous ai même rapporté ce fait-là en passant que pour vous montrer comment Satan cemmença à distribuer les finances dont il avait le ministère.

Les deux bateliers morts, leur postérité restait.

Carabas laissa six fils et six filles.

L'aîné de ses fils lui succéda dans sa charge de valet du chien du préfet; ses descendants s'attachèrent toujours comme lui à tous les maîtres que le hasard donna à la France en vouant toute leur fidélité à la royale cassette, et ils furent comblés de richesses.

Les autres étant *marchands par eau*, inventèrent la *faillite*, le *charlatanisme* et eurent des chariots pleins d'or.

Pour les filles de Carabas!... Oh! monsieur l'abbé, je ne vous en dirai qu'un mot... Elles contemplaient leurs attraits dans des glaces, et, au lieu de songer à en faire de l'amour, elles voulaient en faire de l'argent. Les payeurs, placés par Satan, les voyant dans des dispositions semblables, les servirent si bien qu'elles devinrent, en dépit de toute justice et raison, les plus riches et les plus heureuses femmes des Gaules,

Quant à la fille de Fidélius, termina le père Miro, elle épousa Marcius, le fidèle compagnon de son père. Mais les démons, agens du grand ministre des finances, voyant que la sage et digne Egilda continuait, comme femme et mère, le beau train de vertu qu'elle avait mené auprès de son père, la condamnèrent, elle et ses descendants, à une pauvreté éternelle, dans laquelle ils accréditèrent ce dicton lamentable : *La vertu porte malheur.*

Antoine acheva ainsi son récit plein de petits anachronismes de seize siècles.

— Voilà enfin la conclusion de votre histoire, père Miro, dit Savinien en reprenant son bâton de voyage.

— Oui, monsieur l'abbé, dit le chiffonnier en replaçant aussi sa hotte sur ses épaules, et s'occupant à couvrir le feu de la cabane.

— Ainsi, reprit le missionnaire, tels sont les résultats du traité passé ici et inscrit sur cette pierre, et telle est la conclusion de votre thèse : Tout l'argent est au diable, et il le donne à ses fidèles.

— Hélas! oui, monsieur l'abbé.

— Et tout cela parce que saint Denis avait égaré sa tête?

— Hum !... Ce n'est pas une plaisanterie, monsieur l'abbé. Ne voyez-vous pas que des chances étranges, que nous nommons fatalité, président trop souvent à la répartition des richesses... Tenez, un adage populaire dit que : *les petits ruisseaux vont aux grandes rivières*, pour montrer que l'argent fuit les lieux où il pourrait être utile et fructueux, pour aller là où il est de surcroît, et par conséquent inutile et nuisible.

— Votre adage parle légèrement... comme ils font tous.

— Puis un de vos grands philosophes a dit : *Il semble que Dieu veuille nous dégoûter de la fortune en nous montrant ceux à qui il la donne.* Il l'avait bien observé, lui !... Mais, bonté du ciel ! ce n'est pas Dieu qui le veut ainsi; au contraire, il gémit bien que le patron de la France, par amour de son chef, ait conclu cet imprudent marché.

— Je n'admets pas cela, mon bon Antoine. On voit parfois la fortune venir aux mains de ceux qui sont les plus dignes d'en jouir et en font le meilleur usage.

— Exception qui confirme la règle, monsieur l'abbé... Puis, attendez la fin, regardez après eux ce que deviennent leurs richesses... Un diable est au creux de la cheminée; il tire par

un coin du papier le testament juste et raisonnable, et il en tire un autre en faveur des siens que le moribond signe.

— Allons, comme à l'heure qu'il est je ne puis discuter là-dessus, il faut bien que je croie à votre chronique.

— Croyez-en surtout le vieux chiffonnier, qui a vu tant de choses à la lueur de sa lanterne.

Après avoir répété sa phrase accoutumée, le père Miro se décida enfin à quitter l'asile dans lequel il était parvenu à se retrancher si longtemps avec l'abbé.

Lorsqu'ils furent au dehors, les sombres soucis dont Antoine s'était laissé un moment distraire revinrent le saisir.

Il parcourut d'un regard anxieux cette campagne qui ne lui offrit toujours que d'uniformes ténèbres. Le vent était tombé; la pluie qui ruisselait sur les pentes de la montagne ne rendait plus qu'un murmure monotone; mais le bruit de la rafale était remplacé par un complet silence, qui ne lui apprenait rien de plus.

— Pardon, monsieur l'abbé, dit-il, mais oserais-je encore une fois vous demander l'heure qu'il est?

— Mon Dieu!... onze heures passées, dit Savinien. Comme nous sommes attardés!

— Enfin!... murmura Antoine, ce n'est pas sans peine.

Au bout de quelques minutes, l'abbé reprit:

— Le temps est calme maintenant... il n'y a guère de maisons par ici... et il semble à chaque instant qu'on entende grincer des girouettes.

Comme, en achevant ces mots, il s'était tourné vers Antoine, il vit le bonhomme qui, arrêté et l'oreille tendue, paraissait écouter attentivement le bruit qu'il venait de signaler.

— Allons, allons, dit le père Miro d'un accent beaucoup plus gai qu'il ne l'avait eu jusque-là, je crois que nous pouvons rentrer tranquillement maintement.

Mais, en avançant, il continua :

— Cependant, pour plus de sûreté, nous allons prendre le sentier qui descend directement au lieu du chemin qui serpente.

— Comment, dit Savinien, pour plus de sûreté, nous allons passer par un vrai casse-cou!

— C'est plus court et meilleur!... monsieur l'abbé, je vous le jure!

Antoine dit ces mots avec un accent d'instance si vive que Savinien ne voulut pas contrarier le pauvre vieillard.

Et les trois voyageurs se mirent à descendre la montagne.

LI

LE MARTYRE.

Cette campagne, en apparence si solitaire, cachait pourtant un assez grand nombre de gens dans ses sinuosités ténébreuses.

Nous savons que les deux frères Tripart, Dario et Perrotte, attendaient le passage du missionnaire, dans l'ardente convoitise de le dépouiller des valeurs imaginaires dont ils s'obstinaient à voir sa ceinture garnie.

D'autres espèces de gens devaient se trouver aussi en cet endroit.

Lorsque Dario suivait pas à pas le prêtre dont il épiait les démarches, il était suivi lui-même par un surveillant, non moins habile, non moins patient que lui.

Antoine Miro, on le sait, s'était promis de veiller sur l'abbé Savinien, sans cesse errant dans ces courses de charité, et que des malfaiteurs semblaient menacer.

Un jour, non loin d'une maison dans laquelle le missionnaire était entré, Miro avait aperçu un homme dont la découverte était excellente à faire; c'était Dario, de qui le signalement était dans sa mémoire comme celui d'un forçat évadé sur la route de Toulon, avec un de ses compagnons de chaîne.

C'était déjà lui qu'il avait cru apercevoir aux abords de l'hôtel des Missions, au moment de l'escalade nocturne.

Alors, tout lui était révélé.

Il avait attendu l'occasion de prendre les complices du voleur avec lui.

Et la veille, lorsqu'il avait vu Dario écouter sans en avoir l'air l'heure à laquelle le missionnaire promettait de revenir chez le pauvre artisan de Montmartre, il avait convoqué son escouade d'agents sur la route que devait parcourir le

jeune prêtre à son retour, et lorsque la nuit serait plus avancée.

Il faut souvent à la police de moindres indices encore pour tendre ses filets.

En même temps, Antoine avait fait passer à l'abbé Savinien un avis qui devait le faire renoncer à cette course nocturne, mais on sait que son billet anonyme était resté sans effet.

Ainsi le pauvre père Miro, on ne peut plus mécontent de retrouver Savinien sur les hauteurs de Montmartre, malgré sa recommandation secrète, avait voulu du moins ne pas le quitter.

Il l'avait retardé dans sa route le plus longtemps possible, cherchant à s'assurer par le signal convenu de la présence des agents de police dans ces parages, et, faute d'obtenir ce renseignement satisfaisant, il s'était ingénié à retenir le voyageur dans un abri sûr, jusqu'après onze heures du soir, moment auquel la campagne devait être débarrassée de ses dangereux hôtes.

Maintenant nous voyons que, par surcroît de précaution, il faisait prendre à l'abbé le chemin le moins praticable, et sur lequel on devait le moins songer à l'attendre au passage. Il avait même éteint sa lanterne pour voyager d'une manière plus clandestine.

Ce chemin qu'ils suivaient n'en était pas un. On descendait la montagne par une pente ardue, sillonnée de quelques sentiers à peine tracés par les pas, entre les moulins à vent, les carrières, les masses de broussailles, les tertres de gazon, coupés à pic, ou prodigieusement glissants.

Depuis leur départ de la cabane du berger, les voyageurs marchaient dans un complet silence. Accablés de fatigue, un peu endormis, se soutenant avec peine sur cette pente où les pierres et les ronces se dressaient à l'envie pour les faire glisser, ils n'avaient d'autre pensée qu'un extrême désir d'arriver.

L'abbé, agile et fort, appuyé de plus sur un bâton ferré, marchait le premier et devançait même parfois de beaucoup ses compagnons. Derrière lui, François bâillait de sommeil, et le pauvre Antoine, chargé de sa hotte et de ses années, à chaque pas trébuchait jusqu'à terre.

La pluie avait cessé; mais la lueur des étoiles qui re-

commençaient à paraître était profondément terne et mélancolique.

La nature n'est jamais sans voix; pour avoir suspendu ses bruits joyeux des beaux jours, elle ne reste pas silencieuse dans le calme sombre des nuits d'automne; elle a toujours ses murmures, que l'atmosphère qui l'enveloppe fait vibrer en elle.

Ainsi, en ce moment, le souffle du vent dans ses rameaux secs, les arbres qui dégouttaient lentement dans la vase du sol détrempé, l'eau qui ruisselait dans les nombreuses crevasses de la terre, semblaient faire sortir de tous les points de la campagne de continuels gémissements.

Savinien, tout en cheminant, faisait cette observation.

Au bout d'un moment, il crut distinguer, parmi ces plaintes errantes dans la nature, un accent de douleur qui ressemblait davantage à la voix humaine.

A mesure qu'il avança et écouta avec plus d'attention, il se confirma dans cette pensée que c'étaient des soupirs de détresse qu'il entendait.

L'abbé était alors à deux cents pas à peu près en avant de ses compagnons. Il hâta sa marche en se dirigeant du côté d'où venait la voix. Pour cela, autant qu'il put en juger dans la nuit, il lui fallut quitter son chemin et prendre à gauche un embranchement de l'étroit sentier.

Ses regards cherchèrent partout avec anxiété.

Un mouvement qui se fit sur la terre, aidant au peu de lueur de l'atmosphère, lui fit distinguer un homme gisant sur le talus d'un buisson.

Celui-ci avait sans doute en même temps aperçu l'ombre de l'abbé, car il exhala une plainte plus douloureuse, comme pour appeler ce passant à son aide.

Savinien aussitôt approcha et se pencha vers lui pour le soulever dans ses bras.

En ce moment il se passa sur ce petit coin de terre des mouvements d'une rapidité extrême.

Le missionnaire est incliné vers celui qu'il aperçoit étendu à terre; il a laissé tomber son bâton de voyage; de son bras droit, passé sous le cou du moribond, il cherche à le soulever; son bras gauche pressé contre sa poitrine tient toujours le saint-ciboire, dont l'enveloppe de laine s'est dérangée et laisse un peu voir l'argent du vase.

Mais, à l'instant même, l'homme étendu sur le talus se redresse, saute au collet du prêtre, le saisit d'un poignet vigoureux et cherche ainsi à le terrasser, tandis qu'il se relève de toute sa hauteur lui-même.

A la même minute, Savinien aperçoit une autre ombre à ses côtés; il se sent enlever le saint-ciboire que presse son bras; le vase sacré disparaît, et le prêtre distingue un second assaillant qui joint ses efforts à ceux du premier pour le renverser sur la terre.

Dans l'étourdissement de cette attaque terrible, Savinien ne peut encore rien voir, rien comprendre. C'est un tourbillon de mouvements violents, saccadés, mêlés de cris étouffés par lesquels s'exhale la rage des bandits, quand une minute va décider du succès de leur coup.

Mais le prêtre se sent pressé, étreint de tous côtés... Il aperçoit, comme il verrait passer un éclair, une lame de poignard que le bandit placé en face de lui cherche sans cesse, au milieu de la violence et de la rapidité des mouvements, à diriger contre lui.

De ses deux bras arcboutés contre la poitrine de celui qui veut l'atteindre, Savinien éloigne le coup... Parfois, dans la lutte, il sent cette pointe acérée effleurer sa gorge ou son sein, et un effort plus puissant de ses bras la repousse.

Enfin le jeune prêtre, doué d'une force extraordinaire, d'une énergie sans égale, seul contre ces deux bandits armés, s'arrache de leurs mains et bondit en arrière.

Là, il appelle au secours de toutes les forces de sa voix.

Mais ses compagnons ne sont pas encore là; il s'est détourné du sentier, et dans cette obscurité où on ne sait comment se guider, le peu de distance qui les sépare de lui est un espace peut-être long, peut-être impossible à franchir.

En même temps, Savinien à voulu fuir; il s'est élancé devant lui, et, dans la direction qu'il a prise, un talus coupé à pic de ce côté, croise ses pas et étend devant lui une infranchissable barrière.

Cependant le vaillant prêtre, dans cette position désespérée, se retourne, s'adosse à la muraille de terre, et plein de courage, sentant ses forces bondir dans tout son être, il attend ses adversaires avec moins de crainte que de résolution et de colère.

En quelques pas les bandits ont été sur ses traces.

Quelle que soit la vigueur de Savinien, asailli dans cette profondeur de terrain par deux brigands armés de poigards, il doit dans peu de minutes tomber assassiné à cette place.

Mais, dans l'élan même qu'ont pris les bandits pour se jeter sur leur victime, ils sont atteints par une grêle de pierres qui vient d'en face, les frappe au visage et les repousse en arrière.

C'est le brave petit François, accouru à toutes jambes à la voix de son maître. Il a tourné le talus; il s'est jeté entre l'abbé et ses assaillants, et, grâce aux projectiles amassés dans ses poches, il attaque lui-même les brigands.

Ses armes, toutes faibles qu'elles sont, les aveuglent, leur déchirent la figure, les tiennent en arrêt. Il lance ses pierres avec une dextérité indicible, et, avec ses cris de gamins qui retentissent dans l'air, il s'anime à la bataille.

En même temps le père Miro est arrivé à cette place. Sans qu'on puisse apercevoir encore le vieux chiffonnier au pied du monticule, il jette un regard effaré autour de lui.

Dans l'instant où Antoine parvient à distinguer dans l'ombre le missionnaire, debout contre le talus tête nue et les vêtements déchirés, voici ce qui se passe.

Sur le sommet du terrain qui s'élève de deux ou trois pieds au dessus de la tête de Savinien, une ombre gigantesque se dresse et dessine la forme d'un homme sur la transparence de l'air.

Cet homme se baisse un peu, tend le bras et lance un poignard qui, décoché de sa main avec la force et la rapidité d'une flèche, frappa la tête de Savinien, lui fend le front.

Le missionnaire inondé de sang tombe sur la terre.

L'ombre disparaît du sommet.

Antoine se précipite vers le jeune prêtre.

Mais, à l'instant où les deux bandits du sentier l'ont vu tomber, ils ont jeté un cri de joie féroce. Revenus de leur étourdissement, apercevant à peine l'enfant et le vieillard auprès de leur victime, ils s'avancent pour l'achever et lui arracher ses dépouilles.

En ce moment un coup de feu retentit.

Il succède tout à coup à cet éclat un vif tumulte de bruits de pas et de voix.

Des hommes sortent du fond du fond des taillis, de derrière

les moulins à vent, descendent des monticules, s'élèvent des creux de carrière.

— Ici! ici! crie le père Miro de toute la force de ses poumons.

Car ce sont les agents de police et les gendarmes, qui arrivent sur ce point de la montagne.

Deux d'entre eux traînent un homme étendu par terre et l'amènent ainsi sur le sentier. D'autres saisissent les deux bandits qui ont les premiers assailli le missionnaire et les retiennent garottés dans leurs fortes étreintes.

Ceux-ci étaient Dario, armé de son poignard, et Tripart Boniface, qui avait enlevé le saint-ciboire, l'avait jeté dans un buisson où il pensait le retrouver, puis il était venu assister Dario de toute la force de ses bras.

Celui qu'on traînait sur la terre était le blond Perrotte, plus pâle que jamais. Le malheureux artiste s'était glissé à plat ventre dans un taillis pour s'y cacher au moment de l'attaque; un agent qui frayait ce fourré avait marché sur lui. Alors le bandit novice, se voyant découvert, avait voulu jouer du couteau; un coup de pistolet avait répondu à son agression, mais en lui brûlant seulement les cheveux.

Les brigands, las d'attendre dans le chemin tournant où ils ne voyaient passer personne, étaient venus chercher leur proie de ce côté là de la colline, où le père Miro, toujours mal inspiré, avait justement fait passer l'abbé.

C'était aussi ce qui expliquait le retard des agents de police, qui avaient longtemps erré dans les passages assignés d'abord pour leur poste secret.

On allume des flambeaux de tous côtés, et la scène est subitement éclairée.

C'est un effrayant pêle-mêle de broussailles arrachées, de pierres et de terre éboulées roulant dans les flaques d'eau, de bandits, d'agents de police, de gendarmes et de tout le brouhaha imaginable.

L'abbé Savinien est à demi étendu sur la terre, le haut du corps appuyé contre les parois du talus. Sa belle figure pâle, sillonnée de gouttes de sang, empreinte de souffrance, mais de calme ineffable, semble plus admirable que jamais.

Le père Miro s'empresse auprès de lui sans savoir ce qu'il fait, il tremble et pleure, le bon Antoine, comme il ne l'a fait de sa vie.

François jette des hauts cris.

Des agents de police se pressent aussi autour de l'abbé, avec autant de sollicitude que de respect, et ils envoient en toute hâte chercher une voiture dans laquelle on transportera le blessé pour le ramener à Paris.

Mais le gros du rassemblement est au milieu du sentier.

Les gendarmes déploient toute la force de leurs poignets contre les bandits qui se débattent, se tordent entre leurs mains, font usage des ongles et des dents comme de vraies bêtes fauves enchaînées. Les uns jurent, les autres rugissent ; c'est un tonnerre d'imprécations et de cris de rage.

Cependant les agents de la force publique reconnaissent leur capture.

— Un, deux, trois, dit le brigadier ; voyons, ne reste-il plus personne à prendre ?

En ce moment, on entend un cri de douleur si vif, si déchirant qu'il se distingue parmi tous les autres bruits.

Tous les regards se tournent vers le point d'où il est parti.

Sur le haut du talus où maintenant les flambeaux projettent une large lumière, on voit un homme arrêté.

Sa haute taille, éclairée en-dessous, paraît plus grande encore ; sa forte tête est couverte de cheveux hérissés ; ses bras athlétiques montrent des muscles énormes ; sa poitrine demi nue est large et velue ; tout son aspect présente aux regards le plus formidable colosse.

Il se penche, il regarde au-dessous de lui la figure de l'abbé Savinien, alors bien éclairée, et ses deux poings pressent son front dans une expression de violent désespoir.

Personne parmi les agents n'a jamais vu cet homme.

— C'est lui qui a frappé l'abbé Savinien, s'écrie Antoine. J'étais là, je l'ai vu... et je le reconnais à cette taille si haute qu'il en est peu de pareille.

Miro n'a pas achevé que déjà deux gendarmes, se dirigeant par des côtés opposés, escaladent le talus pour courir sur le malfaiteur.

Lui, il les regarde venir d'un air d'indifférent dédain ; puis ses yeux se baissent de nouveau vers Savinien, qu'il semble vouloir contempler une minute encore.

Ce n'est que lorsque les gendarmes, arrivant de chaque côté, sont près de le saisir qu'il se redresse.

Il fait un pas en arrière et se met en garde. A l'approche

des gendarmes, il lance à l'un d'eux un coup de poing qui, semblable à un coup de massue, le jette à plat sur la terre ; et, saisissant l'autre par l'épaule, il lui imprime une secousse si violente qu'il l'envoie rouler de degrés en degrés jusqu'au pied du talus.

Il reste encore une minute droit sur le sommet du monticule ; et le terrible bandit, de son piédestal sauvage, domine toute la scène.

— Vous ne me connnaissez donc pas, dit-il du haut de son talus aux gendarmes terrassés. Je suis Sans-Tache, auquel vous et votre bande ne toucherez jamais.

Puis il s'élance au loin, et se perd dans les ténèbres.

En effet, lorsque peu de temps avant Tripart avait été près d'être atteint par les agents aux abords de l'hôtel des Missions, l'espace où on l'avait aperçu était trop sombre pour laisser distinguer ses traits.

Et, une seconde fois, l'invulnérable bandit payait d'audace et d'un inconcevable bonheur à s'échapper des mains des agents de la force publique.

Au nom qui venait d'être prononcé, tout fut en émoi parmi cette cohorte de la police pour courir sur les traces du brigand.

On venait enfin de voir à la lueur des flambeaux ce redoutable malfaiteur qui jusque là n'avait été connu que par ses œuvres, et, quand il osait ainsi les braver, ces agents de justice, ces chasseurs de bandits étaient animés d'une indicible ardeur à se montrer enfin les plus forts avec lui.

Mais Sans-Tache était dans une position trop favorable ; il avait déjà gagné beaucoup de terrain avant que ceux qui le poursuivaient eussent seulement tourné ou escaladé le monticule.

Puis, une fois sur la hauteur, dans une campagne ouverte de tous côtés et au milieu d'une nuit profonde, ces agents ne savaient où tourner leurs pas pour le rejoindre, et n'étaient pas assez nombreux pour cerner toute la colline.

Au bout de quelques vains efforts, il fut donc visible qu'il fallait pour le moment renoncer à cette importante capture.

Les agents, forcés de se contenter de ceux de ces gens là qu'ils avaient pris, se disposèrent à les conduire en lieu de sûreté.

— On ne m'avait pas trompé, dit le brigadier en appliquant à Dario le signalement qui était dans sa mémoire, voilà bien cet affreux bandit du Midi, au nez crochu, à la crinière noire, qui avait filé au large sur la route de Toulon.

Puis passant à Tripart Boniface, il ajouta :

Mais, jour de Dieu! si j'y vois bien clair, voici aussi l'autre! Oui, c'est Tripart, son compagnon de chaîne qui s'était donné de l'air avec lui!... Ah! bravo! ils vont être réintégrés à leur véritable domicile cette fois. Parbleu, mes gaillards, si vous êtes partis du bagne ensemble, vous y retournerez de même.

Les autres agents s'occupaient à lier les mains de leurs captifs.

— Et ce petit croquet de blondin là, d'où sort-il? reprit le brigadier en montrant Perrotte. On ne l'a pas encore vu dans la bande.

— Si, pardon, brigadier, dit un agent, nous l'avons déjà eu à la Conciergerie. C'est un mauvais petit graveur qui avait été amené là pour fabrication de faux billets.

— Allons, fouillez-moi ça, reprit le brigadier, liez, garottez ferme... et en route.

Dario rugissait dans ses liens et cherchait à les rompre avec ses dents. Boniface, de plus facile humeur, et d'ailleurs fort accoutumé aux rigueurs de la justice, avait fini par se laisser faire d'assez bonne grâce. Seulement il tournait un œil plein de tristesse vers le buisson où était son saint-ciboire, volé en vain; et, dans la passion que nous lui connaissons pour l'argenterie, ses plus grands regrets étaient pour le vase sacré.

— Silence, mauvais chien! dit le brigadier à Dario qui exhalait des jurements à faire trembler les nues. Tu as beau tempêter, tu ne feras plus de mal à personne.

— Tu crois ça, hurla le bandit.

— Mais oui, j'oserais en répondre.

— Ne plus faire sentir la force de mon bras !... mille noms du diable!... J'escofierais plutôt le père éternel dans l'autre monde!

Et, après ce blasphème, l'affreux bandit tomba sans mouvement, tout à coup suffoqué par la rage.

— Et toi, Tripart, dix fois repris de justice, dit le brigadier à Boniface, ton affaire va toute seule... Tu avais déjà la *perpétuité* là-bas... on ne peut que te prier de retourner au séjour qui t'était promis.

— La société me doit cinq cents francs, dit gravement Boniface.

— Qu'est-ce que c'est, vieux gredin.

— Mais oui, un forçat qu'on rempoigne, il n'y a pas de nouveau procès, et les cinq cents francs de frais que je fais économiser devraient être pour moi.

— On te les donnera... tu peux y compter.

— Non, la société est trop chienne pour ça. Mais, brigadier, souvenez-vous-en, le vieux diable saura bien encore un jour prendre ce qu'on ne lui donne pas.

Pendant cela, on emmenait déjà les prisonniers, en soutenant Perrotte qui, à demi-évanoui, ne pouvait faire un pas.

Le brigadier, indiquant ce dernier, dit à l'agent qui escortait le pauvre diable :

— Vous avez ramassé son couteau, n'est-ce pas? Attaque nocturne... rebellion contre la force publique... ça suffit... Le petit a son compte pour les travaux forcés.

Ce mot *travaux* fit tressaillir Perrotte presque inanimé.

— Miséricorde! s'écria le paresseux artiste dans ses regrets habituels qui étaient devenus alors le cri suprême du désespoir, miséricorde! *travailler* à perpétuité, moi qui m'étais mis voleur pour ne rien faire.

Toute la bande partit; la campagne fut déblayée de son monde et de son tumulte.

Bientôt après, les bruits de pas nombreux se perdirent au penchant de la colline.

Seulement on entendait parfois, au circuit du chemin, monter à travers les broussailles quelques rauques accents du chant ivre de Tripart, qui avait vidé toutes les gourdes, et qui allait toujours au bagne en chantant, puis un jurement de Dario, qui s'éveillait de sa torpeur pour blasphémer... ou bien un cri larmoyant du pauvre Perrotte.

Des agents supérieurs étaient restés près de l'abbé Savinien, dont l'état leur inspirait les plus vives inquiétudes. Ils souffraient vivement de le voir sans secours pendant quelques moments encore, et n'ayant pour couche que la terre humide, et ils attendaient l'arrivée de la voiture qui ne pouvait parvenir jusqu'à ces aspérités d'un terrain non frayé pour y transporter le blessé.

Mais Savinien, quoique extrêmement faible, n'avait pas perdu connaissance.

Il remercia cordialement ceux qui lui témoignaient un respectueux intérêt, mais il assura que sa blessure était moins grave qu'on ne pensait et qu'il pourrait gagner la voiture sur le chemin, éloigné de deux cents pas à peine, où elle devait s'arrêter.

Savinien supplia donc les agents de police de reprendre la tête de leur escorte et de veiller au transport des prisonniers. Il ajouta, en montrant le vieux chiffonnier et le petit François, qu'avec le secours de ses deux forts et vaillants soutiens il ne pouvait avoir besoin d'aucun autre aide.

D'après son désir, les personnes étrangères qui restaient encore là s'éloignèrent.

Le missionnaire resta donc seul avec ses deux fidèles compagnons, et, dans cette soirée tristement aventureuse, les trois voyageurs firent une nouvelle halte dans la campagne obscure et solitaire.

LI

LE VIEUX SANGLIER.

— Mon Dieu, mon Dieu, j'ai peur! dit François aussitôt que les derniers agents de police se furent éloignés. C'est qu'il n'y a plus que nous ici! ajouta-t-il en jetant un regard malveillant sur cette campagne sombre.

— Eh bien! que crains-tu? dit Miro. Si nous sommes seuls, personne ne peut nous faire de mal... et nous ne sommes exposés à rien.

— Nous sommes exposés... à la nuit, dit l'enfant de chœur en cherchant à se rendre compte de ce qui l'effrayait.

— Comment, mon brave François, dit l'abbé Savinien d'une voix faible, toi qui désirais tant d'aventures en voyage!...

— Ah! miséricorde!

— C'était une occasion pour déployer ton brillant courage.

— Je ne croyais pas à de si grands malheurs.

— Le moment dangereux est passé... le reste ne sera rien.

— J'aimerais mieux avoir été tué ici que de vous voir cette

affreuse blessure, monsieur l'abbé!... Et quand je vois ce maudit poignard... qui est encore là... sur la terre... il me fait frissonner.

— Pauvre enfant!... Mais je t'assure qu'il n'y a rien de grave... je sens qu'il n'y paraîtra plus dans quelques jours.

— Dieu le veuille ! dit Antoine avec un profond accent du cœur.

— Je n'ai été vraiment en danger qu'un moment, reprit Savinien, lorsque j'étais seul contre ces deux malfaiteurs armés, et sans pouvoir sortir de ce côté du chemin... Tu as bravement attaqué les bandits à coups de pierres, toi, mon digne François... Tu n'avais pas peur alors!

— Oh ! non, pas dans le moment, dit l'enfant.

— Cependant... te trouver en face des voleurs... à ton âge !

— Je ne pensais qu'à vous.

— Tu les a repoussés une minute, et cette minute m'a sauvé... pendant ce temps-là il est arrivé du secours.

— O monsieur l'abbé, vous m'appelez souvent votre *première aumône*... vous m'avez secouru autrefois... il fallait bien vous le rendre.

— Bon petit François! dit Savinieu en attirant doucement à lui la tête de l'enfant.

Mais celui-ci tressaillit tout à coup.

— Ah! mon Dieu, avez-vous vu ! s'écria-t-il en tremblant.

— Non, rien.

— Là haut.

— Quoi donc? dirent ensemble l'abbé et Antoine.

— Là haut... une ombre, répéta le petit garçon du même accent d'épouvante.

— Tu rêves, enfant, dit Savinien.

— Pourtant... Au fait c'est possible... car je ne vois plus rien, dit François un peu calmé.

— Moi, je crois à la Providence, dit le père Miro en continuant la conversation. Ce petit bonhomme a été le premier malheureux rencontré par vous dans Paris, monsieur l'abbé ; vous lui avez donné la première obole du bon Dieu : vous avez ensuite secouru sa famille... son frère Etienne... sa pauvre mère rendue à la raison et à sa modeste existence. Eh bien ! c'est justement par cet enfant-là que j'ai appris l'attaque

projetée contre l'hôtel des Missions, et que j'ai pu la faire échouer.

— Par moi! père Miro, s'écria François.

— Oh! oui... tu n'en sais rien, dit Antoine... tu étais joliment... dans les vignes du Seigneur, petit drôle... Heureusement que ce n'est pas habitude en toi... tu répétais ce que tu avais entendu chez le père Lalyre... et j'en ai appris plus long qu'on ne pouvait le penser... Et voilà que, ce soir encore, c'est ce bambin-là qui vous sauve la vie, monsieur l'abbé... Oui, décidément, je crois à la Providence.

— Ah! Seigneur Dieu la revoilà! s'écria de nouveau François.

— Allons, qu'as-tu encore? demanda Antoine.

— Cette ombre... là... là... tout en haut du terrain.

— Après tout, dit l'abbé, puisque les malfaiteurs sont arrêtés, nous n'avons pas à nous inquiéter des autres passants... la campagne est à tout le monde.

— Il peut y en avoir d'*autres*, dit le petit garçon toujours tremblant.

— Non, du tout, dit Antoine. Crois en ma vieille expérience : quand la police a passé dans un endroit, les voleurs n'y reviennent de longtemps.

— Est-ce sûr, père Miro?

— Sûr et certain. La trace qu'ont laissée les chats fait fuir les souris à cent lieues à la ronde.

— C'est égal... Je voudrais bien que la voiture fût ici!

— Tu n'est toujours pas tranquille, pauvre enfant, lui dit Savinien.

— Oh! cela ne serait rien, répondit François. Mais, mon Dieu, le sang coule toujours de votre blessure... Je vois que vous souffrez... et je souffre.

— Voyons, mon enfant, dit le missionnaire, ne nous plaignons pas trop d'une mauvaise rencontre... Il n'est pas étonnant qu'étant toujours par voie et par chemin on y soit sujet à quelque accident.

— Hélas! non, dit Antoine, il est plutôt étonnant que cela n'arrive pas plus souvent et ne soit bien pire... exposé comme vous l'êtes!

— Mais pas trop, mon bon Antoine, dit Savinien.

— Ah! monsieur l'abbé, reprit le bonhomme, vous vouliez aller en mission chez les sauvages du Nouveau-Monde... c'était

bien... mais en portant cette mission chez les sauvages de Paris vous devriez sérieusement ne sortir que bien armé, et mener quelques bons sergents de ville avec vous.

— Vraiment, dit en souriant Savinien, ce ne sont pas les armes ni les sergents de ville qui imposeraient à ces pauvres barbares la foi divine ni la vertu évangélique. Et que j'y parvienne un peu, c'est tout ce qu'il me faut... le reste m'importe guère.

— Mais la voiture ne vient donc pas! soupira encore François.

Puis, au bout d'une minute, le petit garçon reprit avec un frémissement soudain :

— Ah ! père Miro, elle est belle *votre vieille expérience!...* Je viens encore de voir paraître cette ombre.

— Mais enfin, où donc la vois-tu? demanda Antoine.

— Là haut... Tenez, maintenant elle tourne de ce côté... elle descend vers nous!

— Eh bien, pourquoi ne veux-tu pas que ce soit simplement un passant? dit l'abbé à François.

— Oh! non, répondit le petit clerc. Je sens que c'est plus effrayant que ça!

— Voyons, calme-toi.

— Et nous voilà seuls, mon Dieu! cria plus haut François. M. l'abbé, qui ne peut se soutenir... et moi, qui n'ai plus de pierres!

— Va, dit Savinien, si nous sommes faibles, Dieu veille sur nous.

— Et puis, dit aussi Miro au petit garçon, s'il y avait encore des voleurs ici, tes cris et ta mine effarée suffiraient à les faire sauver.

— La voilà! la voilà! répéta encore François.

Et il jeta sa tête dans la soutane de l'abbé.

Mais cette fois Savinien ni le père Miro ne répondirent rien.

Ils voyaient, en effet, arriver à eux une forme sombre, épaisse, et dont, au milieu des ténèbres, on ne distinguait rien que les proportions gigantesques.

Cette forme qui tournait les taillis, qui avançait lentement, et qui, avec son apparence massive, ne rendait aucun bruit de pas sur la terre, avait réellement quelque chose de mystérieux et de profondément saisissant.

Lorsqu'elle ne fut plus qu'à quelques pas, une voix forte, puissante, prononça :

— Ne craignez rien... c'est moi... Sans-Tache.

A cette naïveté terrible du bandit, de cet homme qui venait de chercher à assassiner l'abbé Savinien, que les agents de police avaient signalé comme le plus formidable brigand, et qui disait de ne rien craindre parce que c'était lui ; à ces paroles étranges Savinien et Antoine avaient le sang glacé dans les veines.

De plus, le géant répéta, en montrant le poignard resté à terre :

— C'est moi... qui vient de vous frapper... avec cette arme... et qui suis resté caché derrière un rocher tandis que les agents de police me cherchaient au loin.

Il fit encore quelques pas, puis il se prosterna devant le missionnaire, à deux genoux sur la terre, les bras détachés et pendants à ses côtés.

Savinien, avec sa force d'âme, savait dominer l'impression d'une terreur subite et conservait un maintien ferme et calme, quelle que fut la singularité effrayante de cette apparition.

Le père Miro et François tremblaient toujours de tous leurs membres.

— Puisque c'est vous qui m'avez frappé, dit Savinien au bandit prosterné devant lui, je ne peux pas concilier votre action féroce de tout à l'heure avec l'humilité de votre attitude actuelle.

— Vous allez le comprendre... si je peux oser vous parler... dit Sans-Tache d'un accent oppressé.

— Parlez, je vous écoute, dit le jeune prêtre.

— Celui sur qui j'ai levé ce couteau tout à l'heure, prononça lentement le bandit d'une voix toujours sourde et creuse, celui-là je ne le connaissais pas. On me disait depuis longtemps que le prêtre Savinien amassait des trésors, et j'ai voulu forcer sa chambre à l'hôtel des Missions pour les lui prendre... On me disait que le prêtre Savinien, orgueilleux et cruel, ne répandait son or dans les cabanes des pauvres que pour avoir une occasion d'y pénétrer ; qu'il les empoisonnait pour les guérir ensuite, afin de se faire passer pour un saint, pour un Dieu sur terre, et j'ai voulu lui prendre son or.

A ces bizarres imaginations de bandit, le vieil Antoine et

le pauvre enfant frémirent, et, malgré leur terreur, relevèrent la tête dans un mouvement d'indignation.

— Mes compagnons sont venus ici, continua Sans-Tache, et je les ai suivis; ils vous ont attaqué, et j'ai voulu leur aider à vous assassiner.

Mais dans ces féroces paroles du bandit il y avait un accent de douleur si vrai, un déchirement de cœur si profond et si pénétrant que le vieillard et l'enfant cessèrent de craindre celui qui laissait voir en lui un tel mouvement d'âme, et se sentirent peu à peu rassurés.

— Vous avez cru cela? demanda le jeune prêtre à Sans-Tache d'un accent de réflexion.

— Mais c'étaient d'horribles calomnies! s'écria Antoine.

— Paix! lui dit Savinien, la calomnie en a atteint de bien plus grands, de bien plus justes que moi. La calomnie est le privilége de ceux dont on ne peut dire du mal avec vérité.

Puis s'adressant à Sans-Tache :

— Continuez, dit-il.

— Ensuite, reprit le brigand, lorsque les flambeaux ont été allumés, je me suis penché du talus sur cette profondeur pour voir si j'avais bien frappé... et j'ai reconnu dans ma victime... celui qui était pour moi...

Il s'interrompit.

— Qui était pour vous?... demanda Savinien.

— Oh! dit Sans-Tache, si j'avais jamais pensé à Dieu dans ma vie, je dirais : Celui qui était pour moi Dieu lui-même.

— Moi!

— Vous.

— Est-ce possible?

— Celui auquel j'avais voué tant de respect et de culte secret. Je connaissais sa figure si douce et si imposante, j'avais entendu sa voix si onctueuse, si pénétrante, mais j'ignorais son nom... Je ne savais de quelle partie du monde ou du ciel il venait pour nous parler ainsi... Je ne connaissais rien de son existence d'homme, j'avais admiré de toute mon âme sa vertu suprême.

— Et c'est de moi dont vous parlez! répéta Savinien étonné.

Sans-Tache répondit :

— J'étais caché dans la maison de mon frère, le repris de justice Tripart, un jour que vous vîntes chez lui... J'entendais vos paroles lorsque vous lui parliez de l'ignominie du vol, de

l'injustice, de la cruauté où il entraîne... Oh! vous ne vous souvenez pas de ce que vous disiez alors... c'étaient là vos paroles ordinaires à vous... les accents de l'adorable vertu sont le langage naturel de votre pays des anges.

Savinien ne pouvait revenir encore de sa surprise.

— Mais moi, ajouta Sans-Tache, j'ai toujours gardé votre image devant mes yeux, vos paroles dans ma pensée.

— Depuis si longtemps? dit le missionnaire.

— Oui, répondit Sans-Tache. Mais, par un hasard extraordinaire, je vous ai revu ce matin même.

— Ce matin?

— A l'église Notre-Dame.

— Vous étiez entré dans une église?

— Parce que je vous avais vu y entrer. Vous faisiez donner le baptême à l'enfant, les bonnes prières au pauvre mort. Je vous ai admiré et vénéré d'un sentiment que je ne peux pas exprimer... Oh! misérable que je suis, je n'ai pas même de parole pour rendre ce que je sens!

— N'importe... je vous comprends, dit Savinien ému jusqu'au fond de l'âme.

— Ce sentiment-là, continua le bandit, c'est une douceur suprême, une exaltation sainte comme doit être celle de l'amour... c'est un besoin de me prosterner devant vous... quelque chose qui me pousse à prier et pleurer à vos pieds... comme ce recueillement et cette adoration qui doit inspirer la religion à ceux qui la connaissent.

— Oui, c'est cela.

— En sortant, dit Sans-Tache d'une voix plus tremblante, vous m'avez fait l'aumône.

— Moi... je ne me le rappelle pas, dit le missionnaire.

— J'étais sous le porche de Notre-Dame... au milieu des pauvres que vous assistiez... Vous avez mis dans ma main... quelques sous... puis cette petite croix qui s'y trouvait par hasard mêlée.

Sans-Tache la prit sur sa poitrine, et ajouta avec un frémissement d'âme indicible.

— Oh!... cette croix!...

— Sa vue a eu quelque influence sur vous? demanda le jeune prêtre.

— Je n'ai senti qu'un battement de cœur étrange... quelque chose de si doux et de si triste que je ne puis l'exprimer... Je

n'ai eu qu'une idée; je me suis dis : Si jamais je puis faire quelque chose pour celui qui m'a donné cette croix, je jure que je le ferai.

— Et ce serment?...

— Il est encore en moi ; il y restera toujours.

Le bandit ajouta d'une voix profonde:

— Et ce soir... sans savoir sur qui ce coup de poignard allait tomber... je vous ai frappé... Comprenez-vous maintenant ?

— O malheureux ! dit le missionnaire de l'accent de pitié la plus douce.

Le vieux chiffonnier avait les yeux humides de larmes; François pleurait de tout son cœur.

— Je suis resté là, reprit Sans-Tache d'un ton d'abattement douloureux, caché dans ces terrains que je ne pouvais quitter... puis revenant malgré moi sur cette hauteur d'où je vous apercevais encore.

Il trembla et sa voix faiblit en ajoutant :

— Maintenant, je suis descendu près de vous pour vous dire ce que je suis résolu de faire.

— Parlez, pauvre infortuné, dit Savinien.

Sans-Tache, qui était toujours resté aux genoux du jeune prêtre, se laissa tomber assis sur la terre, mais en gardant sa pose humble et prosternée.

La morne lueur d'une nuit brumeuse éclairait la figure pâle et abattue du bandit. On pouvait distinguer ces formes herculéennes, son épaisse et rude crinière, son front sombre, son visage et ses membres aux muscles puissants.

Et cet homme inspirait une compassion inexprimable ; car rien n'est touchant comme la force qui se sacrifie, se dompte elle-même, et s'abdique sous un mouvement d'âme.

Sans-Tache reprit :

Je n'ai rien au monde. Ma vie depuis cinquante ans est d'une misère dont celle des derniers indigents n'approche pas; car ceux que vous nommez les pauvres ont encore leur taudis à eux, où ils ont été la veille, où ils seront le lendemain. Ils ont leur nom, et, dans leur petite place, la réputation, l'honneur à garder pour eux et pour leur famille. Mais moi, je n'ai jamais possédé les murs de ma demeure... j'étais en étranger et je volais le repos dans la carrière abandonnée ou sous l'arche du pont où je dormais ; on ne m'a jamais appelé par

mon nom, et je n'ai pas eu de femme et d'enfants près de moi sur la terre du vagabond...

— Oui, cette misère est grande! bien grande! interrompit l'abbé Savinien.

— Et pourtant, au milieu de cela, reprit Sans-Tache, j'ai toujours conservé un grand bien.

— Vous? dit le jeune prêtre.

— Ma liberté, prononça Sans-Tache; ma liberté que j'ai gardée aux dépens de mon sang, aux dépens de mon corps souvent meurtri, déchiré, trempé de vase, dans les bois, dans les marais, où j'allais chercher un refuge. J'ai toujours échappé à la prison. Et il y a, dans cette faculté de marcher, de tourner ses pas d'un côté ou de l'autre, à sa volonté, il y a un bonheur, une jouissance large et fière, que ne peuvent comprendre ceux qui n'ont jamais craint de perdre ce bien, et qui, avec lui, en possèdent tant d'autres.

Puis jamais, continua Sans-Tache, jamais la main d'un agent de police ne s'est posée sur moi. Je n'ai pas été flétri par ce contact qui montre la supériorité du moindre des hommes sur nous, le pouvoir que possède le premier venu, dès qu'il nous aperçoit et nous touche, de nous écraser comme des vers de terre... Cette indépendance, cette espèce de pureté conservée dans le crime, m'a donné un titre, une sorte de gloire dans le monde où je vis et où j'ai reçu le nom de Sans-Tache.

Il s'arrêta une minute et reprit avec un puissant accent de l'âme :

— Eh bien, cette liberté gardée cinquante ans au prix de mon sang, cet honneur de bandit, qui doit m'être cher pourtant puisqu'il est le nôtre, mon seul orgueil, mon seul bien, je vous les donne... faites-moi arrêter... me voilà.

Et il s'inclina dans l'attitude la plus humble devant le jeune prêtre.

— Oh! qu'entends-je... murmura Savinien.

— Je n'ai que ça à donner, reprit le bandit, je vous les donne pour vous prouver mon repentir.

— Mais, en faisant cela, vous vous livrez...

— A l'échafaud. Oh! la vie que je donne ensuite ne vaut pas la peine qu'on la compte!

— Malheureux!

— Ce que n'ont pu faire tous les agents de la société, toutes

les forces de la justice, vous l'aurez accompli rien qu'en apparaissant devant moi.

— O mon Dieu... je ne puis croire encore ce que j'entends :

— Je disais souvent que le vieux sanglier, le *solitaire* des bois ne serait jamais forcé par les chasseurs et mourrait dans son antre... Eh bien je renonce pour vous à cette mort que j'avais espérée... me voilà.

— Est-il possible!

— Je vais rentrer dans ma carrière de Vaugirard... la seconde au-dessous de la rue de la Procession... et je vous jure que je ne la quitterai pas avant qu'on soit venu m'arrêter.

Savinien secoua tristement la tête.

— Oh! n'ayez pas de regret, dit Sans-Tache, je l'ai bien mérité!... N'ayez pas de sentiment généreux qui vous empêche de faire arrêter votre meurtrier... J'ai été funeste à bien d'autres!

— Pourtant, dit le missionnaire, vous êtes sûr du sort qui vous attend.

— Le bagne, dit Sans-Tache, mais plus probablement la mort par la main du bourreau.

— Oh!... malheureux.

— Mon père est mort sur l'échafaud, ma mère par le suicide... J'avais souvent pensé que si jamais j'étais arrêté... ce que je ne croyais pas, pourtant... je ferais comme ma mère; mais si vous me le défendez, si votre parole m'interdit ce dernier crime, je vous jure d'y renoncer... Croyez-moi; ce que je vous dis, je le ferai.

Sans-Tache avait un accent si douloureux en prononçant ces derniers mots, que la vibration de ce désespoir déchirait l'âme.

— Comme il souffre! mon Dieu, comme il souffre! dirent tout bas Antoine et François.

Le missionnaire pencha un moment son front dans sa main. Une vive préoccupation suspendait les douleurs de sa blessure. Son visage, naturellement empreint d'une douceur évangélique, rayonnait en cet instant de cette expression de charité divine.

Il releva la tête et interrogea le bandit.

— Avant de me connaître, dit-il, n'aviez-vous donc jamais eu aucune idée de Dieu ni des hommes qui vivent selon ses lois?

— Non, jamais, répondit Sans-Tache.

— Et, dans votre enfance, on ne vous a jamais parlé du bien ni du mal?

— Le *bien*, d'après ce que je pouvais voir, c'était de dérober habilement ce qui appartenait à autrui, et le *mal*, de ne pas réussir ou de se laisser prendre; l'*honneur*, c'était de ne reculer devant rien pour faire réussir le vol, et la *honte*, de trembler devant les dangers auxquels il expose.

— O misère... misère profonde de l'âme!

— C'est toujours là où j'ai vécu.

— Mais plus tard, lorsque vous avez été ému, touché un moment des paroles que Dieu m'inspirait, n'avez-vous pas eu d'aspiration vers une autre existence?

— Non... j'étais plus triste... j'avais horreur de moi... mais je ne songeais à rien autre.

— Et maintenant... pour les années qui vous resteraient à passer sur la terre... si vous deviez en voir encore... ne seriez-vous pas heureux de vivre comme les autres hommes, selon les lois que la société impose?

Sans-Tache ne répondit pas.

Le jeune prêtre insista sur sa demande.

— Qu'importe ce que je pense là-dessus, dit le bandit, puisque cela ne doit pas être?

— Répondez... c'est moi qui vous le demande, dit Savinien.

— Eh bien! non, dit Sans-Tache... Quand même je pourrais changer de nom, de nature, me transformer en quelque pauvre et honnête homme, je serais encore trop près de mon existence passée; je reverrais les maisons dont j'ai forcé les portes, les rues dans lesquelles j'ai erré comme un loup cherchant sa pâture... et ces faubourgs déserts qui m'ont livré trop de victimes!... je serais sorti de ce gouffre plein d'épines, de reptiles et de fange... mais je le verrais toujours à mes côtés.

— Où pourriez-vous aller pour le fuir?

— Il faudrait m'isoler de ce monde... Et puis il me semble que, pour moi, le simple devoir imposé à tous ne suffirait pas... Ayant été plus loin que les autres dans le mal, il me faudrait aller plus loin dans la régularité, dans la pureté d'existence.

— Et cette transformation si étrange en vous, ne l'avez-vous jamais rêvée?

— Rêvée... oui, une fois... et c'est ce matin même... à Notre-Dame.

— A Notre-Dame!

— Je parcourais cette grande enceinte que je voyais pour la première fois, et je pensais...

— Dites.

— Oh! cela est tout-à-fait insensé... et puis, avec mon esprit brut, il m'est impossible de rendre mes pensées.

— Dites, encore une fois... je vous comprendrai.

— Eh bien, le calme extraordinaire, l'immobilité qui régnaient sous cette voûte m'ont frappé. Il me semblait que ce lieu, au milieu de la ville, en était à mille lieues par sa tranquillité, par cette absence de troubles, de passions, d'événements qui agitent le monde, par cette absence de tout ce qu'il y a de coupable, de hideux sur la terre... et j'aurais voulu...

— Vous auriez voulu?

— Etre un des saints de pierre incrustés dans la muraille religieuse... qui n'en peuvent sortir, qui n'y peuvent être atteints par aucun aspect du dehors... qui restent éternellement les mains jointes et les yeux au ciel... Oh! vous le voyez bien, c'est un songe absurde, et que je ne devais pas oser vous dire.

— Si... je le sens bien... vous auriez voulu vivre éternellement dans le recueillement, la prière... cette élévation de l'âme que vous ne connaissez pas... dans une atmosphère où ne règnent que le silence et la fumée de l'encens. Et, après avoir subi toutes les horreurs du monde, vous voudriez l'oubli complet de ce monde au sein de Dieu.

Le jeune prêtre resta encore un moment silencieux et méditatif; puis il dit à Sans-Tache:

— Sur cette croix que je vous ai donnée par hasard... sans le savoir... vous avez juré d'accomplir ce que vous pourriez faire un jour pour moi. Je vous demande dès à présent l'exécution de ce serment.

— Moi, dit Sans-Tache avec un étonnement indicible, je pourrais faire quelque chose pour vous?

— Vous le voulez?

— Je le jure encore...

— Ce que je vous demande est de vivre loin du crime et du malheur, de passer la durée des jours qui vous eussent été comptés dans le devoir et la paix de l'âme.

— Moi, grand Dieu! après ce que j'ai fait... connaître la paix de l'âme!

— C'est aussi une vertu... Etre heureux est obéir à Dieu qui nous donne la vie comme un bienfait.

— Et c'est vous qui me l'ordonnez! dit Sans-Tache dans une inexprimable stupeur.

Les deux spectateurs de cette scène regardaient, écoutaient, les yeux grands ouverts et haletant d'une émotion extrême.

— Ecoutez, reprit le missionnaire en s'adressant à Sans-Tache, ce que je fais est mal peut-être, mais je n'ai pas le courage de vous livrer. Je défends à Antoine Miro et à cet enfant de rien dire de ce qu'ils ont vu ici; et moi, je me tairai.

L'abbé sentit sa main pressée avec une vive effusion de reconnaissance.

C'était le vieil Antoine qui exprimait ainsi l'élan de son cœur, tandis que, de l'autre côté, François baiseit avec transport la soutane du bon jeune prêtre.

Sans-Tache restait silencieux et immobile.

— Je crois à votre repentir, dit Savinien au bandit; je crois à votre douleur de m'avoir frappé, à votre espèce d'adoration pour moi, c'est-à-dire pour la vertu qui, par un hasard providentiel, vous est apparue sous mes traits; et un bon sentiment suffit pour sauver un homme. Ainsi ce désir, cette vague aspiration qui ont à peine été définis en vous, seront réalisés. Je tairai votre passé, je vous présenterai seulement comme un grand coupable dont j'attesterai la conversion, et je vous ferai entrer dans un couvent.

— Moi!... moi!... prononça lentement Sans-Tache atterré de surprise.

— Dans cet asile, reprit Savinien, vous resterez *éternellement incrusté dans la muraille religieuse, les mains jointes et les yeux au ciel.* Votre atmosphère sera toute de silence, de fumée d'encens, de calme et de pitié. Votre sort sera immuable comme ce marbre éternel que vous regardiez dans l'église séculaire.

— Moi, j'entrerais parmi ces hommes vénérables, dit Sans-Tache incrédule encore et dans une stupeur qui le tenait anéanti.

— Non, pas vous, répondit le missionnaire, mais l'homme nouveau qui va naître à votre place. Tous les religieux laissent leur passé, brillant ou sombre, coupable ou vertueux, à la

porte du sanctuaire et recommencent une vie nouvelle. Ainsi, tous ceux qui portent la robe monacale sont égaux et frères.

Sans-Tache étourdi, frappé de vertige, ne pouvait répondre.

Le jeune prêtre continua :

— Vous trouverez aussi l'expiation pour calmer votre conscience. Votre vie sera rude, austère, avec le jeûne, les privations, la nourriture grossière, le sommeil interrompu pour la prière. Tout le jour, sous l'ardent soleil ou le ciel de glace, vous travaillerez la terre pour y faire croître votre humble subsistance ou pour y creuser votre fosse.

Le malheureux Sans-Tache commençait à espérer que ce qu'il entendait était possible. Il releva les yeux et joignit ses mains frémissantes devant le jeune prêtre.

Savinien lui disait encore :

— Ainsi, tout sera changé, régénéré en vous. Vous aurez des années à voir s'écouler sans angoisses, sans terreur, en jouissant du soleil, de la nature, comme les autres hommes. Vous ne vous souviendrez plus d'avoir été le formidable Sans-Tache... *Aucun bruit, aucun mouvement du dehors ne viendra vous le rappeler...* Si parfois, dans un mauvais rêve, vous voyez un homme plongé dans le crime, cette vision du passé ne fera que vous rendre plus laborieux, plus patient, plus soumis aux lois de Dieu et de vos pères.

Sans-Tache, toujours prosterné, s'était un peu renversé en arrière et tenait son visage levé vers Savinien.

Dans l'espace éclairci que laissaient entre leurs ombres épaisses les taillis et le monticule escarpé, se détachait cette rude et terrible figure de bandit, empreinte alors d'un attendrissement ineffable; on voyait ses yeux briller d'une indicible extase; on distinguait les lignes limpides des larmes qui coulaient sur son visage bronzé.

Il dit à Savinien, dans un accent de l'âme qu'il est impossible de rendre :

— Ah! votre sang... votre sang que j'ai versé coule encore, et voilà ce que vous faites pour moi!

Puis, n'ayant pas la force de rien ajouter, il tomba les lèvres collées sur la terre où reposaient les pieds du jeune prêtre.

Miro et François fondaient en larmes.

— Monsieur l'abbé, s'écrièrent-ils ensemble, on a bien raison de le dire, vous êtes un saint, un vrai fils de Dieu!

Et dans leur effusion naïve ils ajoutaient :

— Nous vous remercions bien... Nous vous remercions de tout notre cœur, monsieur l'abbé.

On entendit le bruit d'une voiture.

— Retirez-vous, dit vivement Savinien à Sans-Tache; gagnez votre carrière et n'en sortez pas que je n'aille vous y chercher. Dès que je serai rétabli, j'irai vous prendre là pour vous conduire dans le couvent de trappistes le plus éloigné de Paris... et je réponds du reste.

Des pas approchaient.

Sur un signe impérieux de Savinien, Sans-Tache disparut.

Le missionnaire, soutenu du vieil Antoine et de l'enfant de chœur, gagna la voiture.

Et il ne resta plus sur ce point de la colline de Montmartre, où venaient de se passer tant de mouvements, que quelques traces du sang du missionnaire, qui inscrivaient son généreux dévoûment sur la terre.

LIII

NOTRE-DAME.

Nous nous retrouvons au moment de ce grand lever de rideau qu'on nomme le printemps.

On était arrivé au lundi de Pâques, de cette belle fête qui répand la parure et l'éclat du printemps.

Au matin de ce jour, l'animation de la fête se faisait surtout remarquer aux abords de l'église Notre-Dame, vers laquelle les habitudes séculaires amenaient des flots de population.

Outre les grandes cérémonies du culte, il devait y avoir ce matin-là, à la cathédrale, une solennité plus modeste mais plus touchante, et, pour ainsi dire, plus intime.

Pendant les trois mois d'hiver qui venaient de s'écouler, l'abbé Savinien était resté gravement malade des suites de sa blessure. La violence du coup frappé, une nuit entière passée sans secours, de vives et pénibles émotions avaient amené une

longue fièvre de symptômes dangereux, qui venait seulement de céder à des soins assidus.

Savinien s'était relevé de son lit de douleur avec une cicatrice ineffaçable au front.

Cet incident de la vie du jeune prêtre s'était répandu dans le clergé. L'archevêque avait appris la mission que le séminariste d'Autun s'était donnée à remplir dans Paris et le zèle héroïque qu'il y apportait. Cet archevêque était Denis Affre, si admirablement pénétré lui-même de la vertu évangélique. Il avait voulu récompenser le jeune ecclésiastique en l'attachant au service de la cathédrale.

Le missionnaire, qui s'était attaché au service spirituel de la grande cité, devait donc avoir ses foyers, son autel dans l'église qui la personnifiait.

C'était le lundi de Pâques, à neuf heures du matin, que l'abbé Savinien disait sa première messe à Notre-Dame.

En même temps, il devait y consacrer deux mariages.

Depuis le point du jour, les cloches sonnaient à grande volée; les sons, vibrant dans l'espace limpide, semblaient, de leurs ailes hardies et joyeuses, chasser ce qui restait encore des nuages de l'hiver.

Des corbeilles de fleurs nouvelles arrivaient pour la décoration de l'église, et on voyait le printemps faire son entrée triomphante à Notre-Dame.

Un grand nombre d'équipages s'arrêtaient sur le parvis.

Une légère et élégante voiture découverte amenait un homme à l'apogée de l'âge et de la noble beauté qui revêtait ses traits, deux dames d'une grâce et d'une distinction exquises, puis une bonne gouvernante, d'un air aussi très-avenant et gracieux.

Dès que celui qui occupait la voiture descendit, il fut entouré d'un cercle d'hommes empressés près de lui, dont les plus rapprochés lui serraient la main, dont les autres le saluaient d'un murmure flatteur.

C'était l'avocat Béranger, qui à tous ses pas avait un cortége, et recueillait comme un triomphe muet qui s'élevait dans la pensée où se rappelaient tous les bienfaits exercés par l'illustre avocat du peuple.

Les dames étaient Mme de Flamine et Emma de Mérand, devenue, comme on le sait, la femme de Béranger ; celle-ci souriait radieuse aux hommages rendus à son mari, et bénissait

l'amie qui, à travers tant d'obstacles, le lui avait donné.

La gouvernante était Sophie, qui n'avait jamais quitté sa jeune maîtresse, et qui, de ce parvis, apercevant le quai des Grands-Augustins, aux sombres souvenirs, se disait qu'il n'y a pas d'abîme où on ne doive encore croire à la Providence, attendre et espérer.

Un riche équipage attirait tous les regards, parce qu'on voyait à ses ornements et au nombre de voitures dont il était suivi que c'était une noce qui arrivait à Notre-Dame.

Il en descendit la vicomtesse Delphine de Monclave, qui avait achevé le temps de son deuil, qui en avait fini aussi avec les terribles épreuves du sort, et qui venait de changer son voile de crêpe contre la couronne de roses de la mariée, de changer aussi le long deuil de son âme pour cette fleur de l'amour qui fait sa parure et sa joie.

M. de Lauréal donnait la main à Delphine pour descendre de voiture, et de l'autre côté il avait près de lui sa fille, la petite Nina. La belle et imposante figure de Lauréal offrait l'expression de ce bonheur recueilli et austère, qui vient après de longues peines, et par cela même est peut-être le seul vrai et durable.

C'était l'un des deux mariages que devait benir l'abbé Savinien.

La seconde noce arrivait en même temps par la rive gauche de la Seine.

Celle-ci, beaucoup plus modeste, tenait tout entière dans deux voitures de place, qui venaient au petit pas et dans toutes leurs simples allures.

A l'instant où ces voitures descendaient le pont aux Doubles pour tourner sur le quai, une calèche découverte, qui depuis quelque temps les suivaient au pas, prit tout à coup un élan si rapide, sur l'ordre d'un monsieur qui s'y trouvait et fit mettre les chevaux au galop, que l'élégant équipage accrocha fortement la première des voitures de place, en continuant après cela sa course précipitée jusqu'au parvis de Notre-Dame.

Une roue à demi tombée donnait au pauvre fiacre une pose si tristement inclinée, que les personnes qui l'occupaient furent obligées d'en descendre un instant, pour que le cocher parvînt à le remettre sur ses pieds.

On vit alors sortir de la voiture Mme Nicole, sa fille et quelques-uns de leurs parents.

Les deux dames Nicole étaient en grande tenue.

La bonne mère du peuple portait une robe de soie, un bonnet de dentelles et un cachemire français... atours qu'on ne lui avait jamais vus... elle qui d'ordinaire faisait toute sa parure des vêtements qu'elle donnait aux pauvres, comme la Providence donne aux lys *sa tunique blanche, qu'il ne peut pas filer.*

Zéphirine était en costume de mariée : couronne d'oranger, coquettement posée, voile blanc, robe de mousseline, et portant aussi sur sa fraîche et jolie figure la joie naïve de ce jour si beau, quand il est réellement un beau jour!

La seconde voiture, où se trouvaient les amis de Mme Nicole, s'arrêta aussi, et le groupe de la noce attendit sur le trottoir, au tournant du quai, que l'accident fût réparé.

A cette heure matinale, en raison de la fête, les blanchisseuses de ce quartier étaient venues mettre des bouquets à leur bateau.

Ce bateau se trouvait immédiatement au-dessous du quai, et tout en attachant leurs brassées de bruyères et de marguerites, les jeunes lavandières regardaient la noce.

Personne n'était plus connue que Mme Nicole et sa fille dans cet arrondisssement où elles portaient sans cesse leurs bienfaisantes visites.

Aussi, au premier regard levé sur le groupe en tenue de fête, une des jeunes filles s'écria :

— Ah! vraiment, Mlle Nicole se marie donc ?

— Mais sans doute... tout le monde le sait, dit une de ces demoiselles qui voulait toujours paraître bien informée.

— Et le mari? dit la première en le cherchant des yeux.

— Mais c'est tout simple... il se rend de son côté à l'église, répondit l'autre.

— Mademoiselle Mariette, vous le connaissez? demanda-t-on à cette dernière.

— Certainement, répondit-elle. C'est le commissionnaire Grandjean... un bon parti... qui a bien de l'argent de côté... et qui a même acheté dernièrement un beau terrain au pays du *Point-du-Jour.*

— Autant que ça?

— On le voyait toujours autour de ces dames, faisant sa cour et les commissions de la maison...le tout pour l'honneur... quoiqu'il ne déplût pas.

— Mariette ne sait pas ce qu'elle dit, interrompit une jolie petite lavandière. Le cavalier habituel de ces dames était un beau militaire... un nommé Plumel, sergent au 32e, et qui n'avait des yeux et des épaulettes que pour Mlle Zéphirine... et je suis sûre que c'est lui qu'elle épouse aujourd'hui.

— Seigneur, un militaire!

— Que voulez-vous... cet galant... c'est tendre comme rosée... et puisqu'il paraissait lui plaire...

— Victoire est folle, dit Mlle Mariette piquée. Zéphirine Nicole épouse le commissionnaire Grandjean et rien autre chose.

— Je parie pour Plumel, dit l'une.

— Je parie pour Grandjean, dit l'autre.

— Ma tête à couper que c'est le sergent.

— Ma part de paradis que c'est le commissionnaire.

Là-dessus, Mariette, impatientée qu'une petite apprentie lui tînt tête, lia brusquement ses gerbes de verdure et monta sur une escabelle pour les suspendre à l'auvent du bateau.

Mais comme elle se levait sur la pointe des pieds et tendait les bras en l'air, elle resta immobile dans cette attitude aérienne à un bruyant éclat de rire qui partit dans toute la compagnie.

— Voici Grandjean, dit une de ses compagnes en tendant la main vers le quai, du côté de l'ancien archevêché. Et vraiment, il est bien en costume de noce!

En effet, quel déboire pour Mariette! Le brave commissionnaire passait en bras de chemise et veste de travail; son crochet chargé d'une malle sur son dos, ne ressemblait en rien à l'habit noir, et ses mains croisées sur sa poitrine ne pouvaient assurément passer pour des gants blancs.

En croisant le groupe de la noce, Grandjean jeta à Zéphirine un regard qui, par son calme stoïque, semblait dire : Je n'en mourrai pas; puis il continua son chemin.

— Ah! disait la petite apprentie en abusant de son triomphe, voilà ce que c'est de vouloir soutenir ce qu'on ne sait pas... Quand je disais que Zéphirine épousait M. Plumel, on devait m'en croire.

— Eh bien! dit philosophiquement Mariette, c'est qu'après avoir accueilli le commissionnaire, elle aura encouragé le sergent... On voit tant de choses dans ce monde!...

A cet instant, on entendit un roulement de tambour.

— Tiens!... qu'est-ce que c'est que ça?... dit une jeune lavandière en tenant son regard attentivement fixé sur une compagnie de soldats qui arrivait le long du quai.

Puis, après avoir encore regardé une minute, elle s'écria :

— Ah! la bonne aventure... j'en rirai toute ma vie... Mais voyez donc, c'est le sergent Plumel!

Le sergent venait en effet le sac au dos, l'arme au bras, marchant au pas, et dans toutes les allures où on ne se marie pas.

En passant devant le troittoir sur lequel la noce était arrêtée, le malheureux poussa un soupir qui ne pouvait s'exhaler trop tendre et trop douloureux pour être le dernier.

Les lavandières regardaient ce tableau, et les bouquets destinés à orner le bateau en tombaient des mains; toute l'assemblée riait à gorge déployée, et Mariette plus que les autres en montrant Victoire au doigt.

— C'est bien lui! disaient-elles. Tenez, il tourne la tête... il regarde Zéphirine... Ah! quel soupir... il fait enfler la voile de ce petit canot qui à présent file si vite sur l'eau.

Puis les jeunes filles revenant à leur première incertitude, se demandaient entre elles qui donc épousait Mlle Nicole.

Au bout d'une minute à peine, l'une d'elles s'écria :

— Le voilà, le marié, le voilà!... Il s'approche de ces dames... tenue complète... habit noir, gants blancs, bouquet à la boutonnière... Et c'est Etienne Poncelet!

— Bon! un troisième! exclama toute la bande. Ah! mademoiselle Nicole ne s'appelle pas *Zéphirine* pour rien!

En effet, ce mariage arrêté depuis plus longtemps que personne ne le pensait par l'attrait qui réunit deux êtres dignes l'un de l'autre, se célébrait ce jour-là.

Etienne, qui venait à pied à l'église, accompagné de Frédéric Landry, son premier garçon d'honneur, ayant été retenu quelque temps en chemin par des amis, croyait les dames Nicole déjà arrivées à Notre-Dame, lorsqu'il venait de les rencontrer à l'entrée du quai, où l'accident que nous savons les avait arrêtées.

Le cocher, ayant terminé la réparation nécessaire, toute la noce remonta en voiture et se dirigea vers Notre-Dame.

Nous dirons maintenant ce qui avait causé cet accident survenu à la voiture de place.

Le cavalier et la dame qui s'allongeaient dans la calèche

étaient le beau Laverrière et la dame aux chiens, si opportunément rencontrée par lui dans l'appartement où il allait cher cher son ancienne maîtresse, appartement qui devait toujours lui offrir une cassette ouverte.

Laverrière, devenu le chevalier en titre de cette dame, conduisait pesamment sa compagne, chargée d'embonpoint et d'années, à la grand'messe de la cathédrale, lorsqu'il avait aperçu Etienne au moment où celui-ci, à l'entrée du pont, était retenu par des amis. Le gentilhomme, saisi d'une véritable panique à la vue de l'ouvrier qui lui avait administré une si belle volée de coups de canne aux applaudissements du public, et qui était homme sans doute à recommencer si le cas se présentait, avait fait partir les chevaux bride abattue, accroché le fiacre sans s'arrêter, et courut chercher le droit d'asile dans l'enceinte de Notre-Dame.

En ce moment-là, on eût pu voir un grand homme faisant le moulinet de ses jambes, s'essoufflant à suivre la calèche. C'était, on le pense bien, le marchand de vin Moiron, l'éternel créancier, courant après son éternel débiteur.

Arrêté cependant à l'entrée de l'église, celui-ci y était resté immobile comme les piliers du portique, attendant son gentilhomme pour le poursuivre encore au retour.

Pour le canot dont la jeune lavandière avait signalé la course sur l'eau, il devait aussi subir les nombreux incidents de cette matinée.

Par ce beau jour de soleil et de fête, de jeunes canotiers venaient de s'embarquer sur leur élément limpide, lorsque, justement sous ce quai de l'archevêché, l'un d'eux jeta tout à coup sa rame dans le bateau, lança son chapeau ciré orné de rubans rouges de l'autre côté, montra par des gestes précipités sa volonté que le canot s'arrêtât à cette place, sauta sur le bord de l'eau, gagna l'escalier de la berge, d'où, se retournant, il indiqua les tours de Notre-Dame, puis étendant ses deux mains levées et baissées vers ses compagnons, fit signe qu'on l'attendît là, et s'élança dans la petite rue qui conduisait au parvis de la cathénrale.

Pour l'explication de ces divers mouvements, nous devons dire que l'étudiant Maxime, après plusieurs années passées à faire son droit, avait été reçu canotier, et que c'était lui qui voguait dans cette barque. Maintenant, il suffira d'indiquer que ceci se passait au moment où la jeune femme, qui avait

été Emma de Mérand, longeait le quai, dans sa voiture découverte, et tournait vers Notre-Dame, pour faire comprendre la pantomime et la précipitation folle du fidèle Maxime.

Encore un mot sur la petite rue dans laquelle il venait de s'engager.

Cette ruelle obscure, que les démolitions ont effacée, avait alors, entre autres bouges, la boutique d'un marchand de vin, dont une porte dérobée venait se perdre là, tandis que l'entrée principale donnait vers le parvis.

Deux vieux mendiants sortirent par cette porte latérale.

L'un d'eux tenait les yeux fermés, l'autre regarda furtivement de tous côtés, avant de franchir le seuil, si personne ne les voyait ; sans doute parce que ce lieu de réfection d'où ils sortaient pouvait leur nuire près de la charité publique.

Puis, ils s'acheminèrent dans la rue, où une zone de soleil resserrée par les grands murs éclairait la figure de ces deux porte-besaces, qui semblaient être descendus tout barbus, tout ridés, tout blancs, tout chenus, des vieux mendiants de la Cité.

— Où allons-nous, Guillaume? demanda celui qui tenait les yeux fermés à son compagnon.

— A la porte de l'église Notre-Dame, répondit celui-ci. Ce beau temps doit y répandre une grande abondance d'aumônes.

— Es-tu fou, dit le premier en s'arrêtant court; aller nous exposer à la face de tout Paris!

— Pauvre Alexandre, dit son conducteur, tu passeras ta vie à avoir peur... et je crois qu'à ton dernier jour tu trembleras encore pour le lendemain.

— Nous ne devions faire que traverser Paris... et encore j'avais peine à y consentir.

— Allons donc ! Ne crois-tu pas que sous ce manteau de Job poudreux et déchiré, on va reconnaître Alexandre Chabot de Courmont, ancien député de la Haute-Saône.

— Et si cela arrivait!

— Tu connais cette vérite vieille comme le monde : On oublie ses amis dans le malheur. Donc, si on t'a oublié, on ne peut te reconnaître.

— Je ne suis pas tranquille.

— Moi, si. Autrefois, je ne dis pas, quand j'étais ce fieffé coquin de Guillaume Landry, qui était en contravention de toutes les lois divines et humaines... Mais à présent... pauvre

vieux chiffon qu'on ne ramasserait pas au coin d'une borne, pas un sergent de ville ne voudrait se donner la peine de se baisser pour me prendre.

— Allons... tu as envie de savoir ce qui peut se trouver sous le porche de Notre-Dame.

— Dis donc... se serait drôle si nous allions y trouver ta femme.

— Et son prince... Non ; eux, ils mendient à la porte de l'église de Fribourg, que le prince-marguillier nous dépeignait pour sa propre maison.

— Alors... viens donc.

— Tu vois bien que j'arrive... Il faut faire son métier...

— Enfin... depuis le temps que nous parcourons la province, nous avons vécu à l'aise... D'ailleurs, c'est l'homme qui honore l'état et non l'état...

— Etc... Mais pour celui-ci !...

— Eh bien... on ne travaille pas comme des vilains... On a un nom, un titre consacré par le temps, on porte le bâton et la besace antique.

— Bien... bien... comme tu le disais un jour, nous y étions prédestinés

— Oui, quand je rappelais notre jeunesse au pain sec, nos amours privés d'habit... je disais que nous étions nés pour la besace.

— Et bon droit revient à son maître !

Ce disant, les deux vieux vagabonds, personnifiant entre eux les tristes fins de l'*intrigue* et du *vice*, allèrent prendre place, pour mendier, sous le portique de l'église.

LIV

LE PAIN DES ANGES.

La cathédrale se révêtait déjà de la pompe habituelle de la grand'messe ; du fond de son immense solitude surgissait partout des lumières de cierges, des bouquets de fleurs, de légers flots d'encens, des accords épars que l'orgue semait sous la voûte.

Mais on décorait surtout avec une prédilection particulière

la chapelle dans laquelle l'abbé Savinien allait venir, à neuf heures, célébrer sa première messe.

Nous savons que les mariés dont le jeune prêtre devait bénir l'union, et un grand nombre de ses amis, étaient déjà arrivés pour prendre, devant cet autel, les places qui leur étaient réservées.

Cependant le dernier coup de la messe était sonné, et l'abbé Savinien ne paraissait pas encore.

En attendant, l'avocat Béranger, toujours accompagné du brillant Avenel, son fidèle secrétaire, se promenait en examinant les sculptures dans le second bas-côté, assez obscur sous l'ombre de la haute muraille, et encore entièrement désert.

Comme il était là, il vit venir à lui Placide, le plus jeune de ses deux scribes, qui à cause des fêtes n'était pas venu les jours précédents travailler dans son cabinet, et qui lui demanda de l'entretenir quelques minutes en particulier.

Avenel, avant que Béranger eût le temps de l'en prier, s'éloigna par déférence et retourna à la chapelle, en portant en chemin son coup d'œil de maître sur les femmes élégantes qui entraient à l'église.

Béranger, lorsqu'il fut seul avec Placide, remarqua que le jeune homme était singulièrement pâle et ému.

— Monsieur, dit celui-ci d'une voix tremblante, je viens d'aller chez vous pour une commission dont je suis chargé, et, ne vous trouvant pas, je me suis permis de venir vous rejoindre ici.

— C'était donc bien pressé, mon bon Placide? demanda Béranger.

— Non pas pour la commission, répondit le jeune homme, mais pour moi qui ne pouvais attendre avec tout ce qu'il m'en coûte pour l'accomplir.

— Oui, je vois bien que vous êtes profondément affecté... Mais d'où cette douleur peut-elle venir?

— La douleur est plus ancienne; ce n'en est aujourd'hui que le souvenir.

— Qui vous trouble à ce point?

— Monsieur, dit Placide en tendant une petite enveloppe de papier à Béranger, voici ce que je suis chargé de vous remettre.

— Des violettes? dit Béranger après avoir déplié le papier et examiné ce qu'il contenait. Qu'est-ce que cela veut dire?

— Oh! prenez-les d'abord, dit vivement Placide.

— Je les reçois et avec respect, dit Béranger en plaçant la mince enveloppe sur lui, car le malheur est caché là-dessous, je le sens, et le malheur est toujours sacré.

— Oui, monsieur... A la fin de l'automne dernier... Geneviève, la fille de Mme Landry, a cessé d'exister.

— Elle!... Geneviève!... pauvre enfant!

— Depuis longtemps elle connaissait son état, et elle m'avait dicté ses dernières volontés.

— A vous, Placide!

— Nous étions mariés... mariés pour le temps où elle ne serait plus.

— Mon Dieu... mon bon Placide... mais je ne vous comprends pas du tout.

— Si. Un soir nous étions seuls, pendant cette fête qui remplissait de mouvement et de bruit la forêt de Lussy. Geneviève avait bien senti que je l'aimais. Elle m'offrit une union éternelle entre nous, qui consistait dans la promesse de n'appartenir jamais l'un qu'à l'autre, et l'échange de nos anneaux. Elle me dit que, par suite de cette union, quand elle ne serait plus, je prendrais sa mère près de moi... sa mère qui n'aurait plus d'enfant comme je n'avais point de mère... et que nous vivrions tous les deux du triste bonheur de l'aimer et de la pleurer ensemble.

— Oh! c'était une sainte et touchante pensée... Eh bien... Placide?

— Depuis le mois d'octobre dernier, Mme Ursule habite auprès de moi.

— Déjà!... mourir si jeune!

— Geneviève, continua Placide, mais d'une voix si tremblante, si altérée qu'on l'entendait à peine, Geneviève, après cela, m'avait dicté encore... une dernière volonté.

— Oh! c'est que vous sentez bien les délicatesses du cœur... Vous savez y être fidèle.

— Elle m'avait ordonné de vous apporter les premières fleurs qui, après la terre remuée, pousseraient sur sa fosse.

— A moi?

— C'est une superstition des gens simples, monsieur, que vous ne connaissez pas. On croit que celui auquel est donnée la première fleur poussée sur une tombe n'oublie jamais entièrement le mort qui repose là.

— Et c'est moi dont Geneviève a voulu s'assurer l'éternel souvenir !

— Depuis qu'elle est descendue dans cette fosse... au petit cimetière de Saint-Maur... J'y suis allé bien souvent. En hiver, je savais bien que rien ne pousserait sous la neige et la glace, mais j'y allais toujours pour être sûr de ne pas manquer à mon devoir. Depuis le mois de mars, quelques brins d'herbe ont couvert la terre... J'épiais chaque plante qui poussait... j'attendais des primevères, des Marguerites... Pourtant je pensais bien qu'il n'en viendrait pas.

— Vous pensiez cela.

— Geneviève avait désiré que ces premières fleurs fussent violettes... auxquelles on l'avait souvent comparée... et elle devait être exaucée... Aussi j'ai vu venir des feuilles de violettes, puis ces boutons, ces petites fleurs, pâles et demi gelées... Mais enfin telles qu'elles sont, je vous les ai apportées.

— Pauvre Geneviève !

— Son âme doit être heureuse, maintenant... Vous avez ces fleurs.

— Mais encore une fois, comment est-ce à moi que la pauvre enfant à songé à les envoyer?

Placide baissait les yeux et tenait inclinée sa bonne et douce figure d'une douleur navrante; enfin il répondit avec effort:

— Lorqu'elle se sentait entraînée vers sa fin, Geneviève parlait souvent d'une maladie qu'elle avait prise à porter des fardeaux trop lourds pour ses forces... Mais il y avait une autre cause à son état mortel...

— Et vous la connaissez ? demanda Béranger.

— Oh ! je l'ai bien vu, dit le jeune secrétaire. Je ne suis plus simple et naïf comme au temps où M. Avenel se raillait tant de moi... Tout ce qui s'est développé d'existance dans mon cœur depuis que j'ai connu Geneviève a éclairé mon esprit, et j'ai bien jugé de ce qui se passait.

— Mais alors ?...

— Les bienfaits que vous avez répandus sur Mme Ursule ont été trop puissants sur le cœur de sa fille... Une exaltation cachée... heureuse, mais dévorante... a rapidement achevé de briser sa frêle existence... Geneviève est morte de reconnaissance !

Béranger détourna la tête pour essuyer une larme.

Puis il ramena sur Placide ses yeux au long et douloureux regard.

Le jeune homme, pâle, brisé, mais que le courage avait encore soutenu dans l'accomplissement de son devoir, s'inclina et sortit rapidement de l'église.

Béranger, la tête inclinée et pensive, la poitrine douloureusement oppressée, retourne à pas lents vers la chapelle.

Pendant cela, la vaste enceinte s'était remplie de monde.

L'assistance était nombreuse et pressée autour de l'autel où l'abbé Savinien allait officier; tous les amis du jeune prêtre, tous ceux que de douces sympathies avaient amenés étaient réunis là.

Les cierges brûlaient, les livres saints étaient ouverts; François, dans les plus beaux atours d'enfant de chœur, avait préparé le calice et les burettes.

Et l'abbé Savinien ne paraissait pas encore.

Enfin le jeune prêtre, revêtu du surplis, arriva au fond de la nef, à pas pressés, la figure pâle et altérée, la chaussure couverte de poussière. Il ne s'était pas couché cette nuit-là, et arrivait à l'instant même d'un assez long voyage.

Le docteur Alambert et le bon père Miro venaient derrière lui. Ceux-ci qui s'arrêtèrent à l'entrée de la grille, portaient l'empreinte des fatigues d'une longue route, ainsi que le missionnaire.

Depuis la veille au matin, Savinien, fidèle à sa promesse d'employer les premières forces que le rétablissement lui rendrait à emmener secrètement Sans-Tache dens un couvent de Trappistes, à sauver son meurtrier, Savinien était parti avec son formidable pénitent et avait heureusement déposé le converti dans son éternelle retraite.

Le bon Antoine, qui savait tout, et le docteur, auquel on avait tout appris, avaient voulu accompagner l'abbé, bien faible encore, dans ce pénible voyage. Et grâce à l'influence de M. d'Alambert et du missionnaire, grâce aux précautions dont ils s'étaient entourés, le frère inconnu qu'ils amenaient avait pu être reçu dans le cloître.

L'œuvre était accomplie.

La justice des hommes eût tué le criminel, Savinien avait tué le crime en conservant l'homme.

Enfin, en ce moment, la messe commence.

Savinien est à l'autel.

Sa figure, sur laquelle se peignent la douceur ineffable et la force héroïque, frappée par cette lumière deux fois majestueuse du soleil et des vitraux de la cathédrale, se montre dans toute son admirable beauté.

Son front porte une cicatrice, trace éternelle de sa mission dans Paris, touchante et glorieuse empreinte du martyre... du martyre que tout le monde doit vénérer, parce qu'il veut dire en langage humain : Je souffre pour vous épargner de souffrir.

Et maintenant, voici Savinien placé à Notre-Dame, dans la citadelle du monde moral. Il est sur le point élevé qui domine Paris. Il peut contempler l'étendue de la ville et dire sans orgueil :

— Cette ville est à moi.

Oui, elle est à toi, missionnaire, car tu peux y répandre plus de bien qu'aucun autre.

Cette ville! Ses merveilles d'industrie sont bien inutiles, ses grandeurs sont bien basses, ses richesses bien pauvres.

Tu peux bien défier ses maîtres, ses généraux, ses magistrats, ses financiers, ses industriels, de rendre le monde moins brute, moins malheureux, moins méchants ; tandis que toi, tu peux répandre dans l'esprit, la pensée, le jet de lumière qui conduira l'homme toute sa vie ; tu peux faire naître un battement de cœur généreux dans le sein qui était de marbre.

Oh ! oui, missionnaire, la ville est bien à toi.

Mme de Flamine, la noble dame de charité, occupe la première place à droite de la chapelle.

Près d'elle est l'élégant Avenel, qui, dans son jeune orgueil, déployant partout ailleurs des airs de supériorité superbe, se montre si heureux de porter modestement le livre d'heures de sa belle et sainte marraine.

La mère Nicole, qu'on voit en face de Mme de Flamine, est une simple, mais admirable figure. Plus la mère du peuple vieillit dans ses œuvres sublimes, plus on la vénère et on l'aime.

Béranger est venu maintenant s'agenouiller à cette messe. Encore pâle et ému des douloureux adieux qu'il a reçus, cette douce tristesse retrempe son âme aux sentiments généreux ; plus que jamais il se félicite du courage qui l'a conduit à cette noble carrière, où il *donne* la justice à ceux qui ne peuvent l'*acheter*, et porte si dignement son titre d'avocat du peuple.

..

Le bon Antoine promène son regard satisfait de l'avocat *selon son cœur* aux clients qu'il lui a autrefois amenés, et dont il reconnaît quelques-uns dans la foule ; et le chiffonnier a repris maintenant toute son expression de paisible philosophie en caressant sa barbe grise.

Puis au pied de l'autel, c'est Delphine de Monclave et M. de Lauréal. tous deux arrivés à un retour de la destinée qu'ils n'auraient pu espérer : car un mariage uni et sympathique a seul assez de célestes bonheurs pour compenser les maux d'un mariage désassorti.

A côté de M. de Lauréal est la grave petite Nina, l'enfant ressuscitée, qui sourit pour la première fois en voyant son père prendre l'épouse qu'elle avait honorée de son choix.

Zéphirine et Etienne sont aussi devant l'autel.

Rien n'est délicieux à voir comme Zéphirine sous sa couronne de mariée. On connaît cette nature toute de bonté gracieuse, de générosité riante ; et on voit que, loin de rester sans récompense, la fille du peuple, avec la beauté et l'amour, peut être aussi riche que les princesses de la terre.

Mais la figure la plus caractéristique du tableau est Etienne Poncelet, le vaillant ouvrier. Parti du point le plus bas, pauvre enfant du pauvre forçat, il désespérait d'être aimé, et pensait travailler pour lui seul. Mais il peut juger aujourd'hui que, de par le travail et l'honneur, on arrive à tout, même au bonheur.

Nous savons qu'au premier rang de l'assistance est Emma de Mérand, autrefois la jeune victime de la misère dorée. Maintenant tout le passé est effacé pour elle ; et le présent ainsi que l'avenir sont bien beaux pour la femme de Béranger.

Sophie est placée derrière son ancienne maîtresse ; mais qu'on nous pardonne ce détail intime, Sophie est un peu dis traite. Elle a découvert, dans la foule, l'étudiant Maxime, toujours en contemplation devant Emma, et tournant la tête vers lui, elle se dit tout bas :

— Faut-il qu'il n'y ait qu'un amant fidèle et que ce soit justement celui dont la fidélité se signale en pure perte... Après cela, il y aurait peut-être moyen d'en trouver d'autres aussi constants, ce serait de no pas les aimer davantage.

Dans un fauteuil doré, au coin de la chapelle, est le banquier Rouville, l'idolâtre d'argent, converti par le génie du docteur Alambert et de l'abbé Savinien.

Mais la grand'messe s'annonce par les sons redoublés des cloches et les accords puissants des orgues vibrant sous la voûte.

La vaste nef est maintenant envahie par la foule et montre un immense contraste avec la chapelle.

Là, c'est le monde tel qu'il est.

C'est la foule des femmes nulles, où le vide se fait dans la tête et dans le cœur.

Les hommes du monde, aussi ignorants, aussi puériles et plus coupables de l'être.

Puis, bien plus bas encore, les intrigants, les chevaliers d'industrie de toute espèce, dont Laverrière est le modèle... Laverrière, le néo-bandit, le voleur du grand monde, que nous voyons là dans une tribune, souriant à la dame aux chiens et tenant *Zémira* entre ses bras, Laverrière qui vit à présent du *vol au bonjour... amoureux*, le plus triste de tous.

Il y a là aussi les anciennes compagnes d'Antonine de Miroville, Mme Eudoxie et cent autres.

Et derrière elles, les hommes plus abjects encore, qui font leur luxe insolent.

Enfin ceux qui reçoivent tous les biens du monde en récompense de leurs vices, ou, comme le dirait le bon père Miro, *tous les enfants de Carabas.*

Cette enceinte de la cathédrale, telle qu'on peut l'envisager en ce moment, avec toute sa foule, est une parfaite image de notre société : il y a des êtres d'élite, des enfants de Dieu, des anges...

Mais il y en a un sur mille.

Revenons à la chapelle.

L'abbé Savinien consacre les deux mariages. Puis il parle à ceux qu'il vient d'unir de cette voix pénétrante et pure, qui dit bien plus que les paroles n'expriment, de cette voix où le mot n'est rien, et qui par l'harmonie répand tant d'impressions élevées et vivifiantes.

La sonnette argentine résonne ; les fronts se baissent, l'encens balancé passe sur les têtes inclinées, et, comme le vent du midi qui porte la semence, y répand une vie nouvelle ; il glisse sur les fleurs de l'autel, puis monte s'exhaler vers les saints des vitraux.

La bénédiction est donnée, et l'assistance de la chapelle s'écoule.

Les anges de Paris sont retournés dans la ville, où on peut être sûr qu'à chaque jour qui va se lever ils poursuivront leur tâche mystérieuse et sublime.

Qu'en recueilleront-ils? L'obscurité, où la plus grande partie du monde ignore même leur existence; ailleurs l'indifférence ou la calomnie, qui ne voudrait laisser vivre aucune grandeur.

Puis peut-être, çà et là, chez le lecteur solitaire, quelques douces sympathies, que ces pages, dans lesquelles nous avons tracé quelques-uns de leurs traits, attireront vers eux.



FIN.

Clichy. — Impr. de Maurice Loignon et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12

